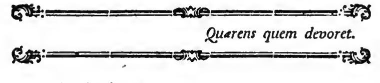
TABLEAU
DE PARIS.

TOME SECOND.

TABLEAU

DE

PARIS.



Quærens quem devoret.

TOME SECOND.



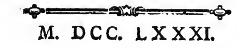
A HAMBOURG,

Chez VIRCHAUX & Compagnie , Libraires ;

& se trouve

A NEUCHATEL,

Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.



M. DCC. LXXXI.

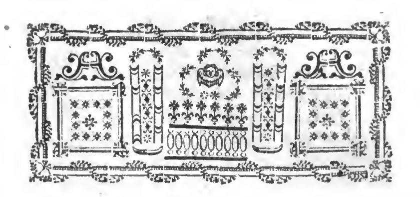


TABLEAU
DE PARIS.

RÉPUGNANCE POUR LE MARIAGE.

TANDIS que tant de filles jouiſſent d'une liberté licencieuſe, & qui ne tourne pas même au profit de la population ; que ferez-vous de ce nombre infini de filles, ſous l'aile de leurs parens, auſteres gardiens de leur pudicité, & qui ſont condamnées par leur indigence ou par leur ſotte fierté, à paſſer leur vie dans le célibat ? Ne ſont-elles pas inceſſamment ſur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proye de la mélancolie ou de la débauche ?

La beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, si une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation, puisque les hommes fuient & redoutent de signer le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraine le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abusée.

Ou les femmes ont agi contre elles mêmes en se livrant au luxe, ou nous ne sommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes sans dot ; les hommes ne se marient plus ou ne se marient qu'à regret. Quel renversement dans l'ordre social, & quel est le remede à apporter à ce vice politique !

Comment n'y auroit-il pas des célibataires, dans une ville où le vice trouve tant de facilités ; & comment la dissipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-il pas les hommes, sur les suites d'un nœud que l'usage tourne en ridicule, que les loix ne protégent que quand le mal est fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au scandale !

Détaillons dans les chapitres suivans, ce

qui fait, pour ainſi dire, du mariage *un objet de dériſion.* Tout l'avantage eſt pour le vice; & que reſte-t-il à la vertu?

LE NOM QUE VOUS VOUDREZ.

LA foule nombreuſe des Courtiſannes, qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & qui l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpece de femmes qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintien; mais le regard à-peu-près auſſi complaiſant: elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux, qui ont un air de décence. Elles déclament affreuſement contre les *filles*, leur rivales & leurs ennemies; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées; & on leur prête ſecrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'HOMME qui veut les poſſéder, n'aura gueres que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes; parceque l'or ne ſera point

de plusieurs couleurs, & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

La mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au Colisée, aux spectacles; & qu'on ne dise pas en les rencontrant, *c'est une telle*, mais *c'est Mad. une telle*, *à qui M*** donne le bras*. Malheur à qui voudroit en médire! tout le cercle des bonnes amies, qui, de proche en proche, se prolonge jusqu'à l'infini, prendroit feu, & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part, on auroit des migraines à son service; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société; & pour se servir du terme reçu, un *monstre*. Cette épithete, m'avertit de clorre bien vîte le chapitre.



DE CERTAINES FEMMES.

Si les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace passionnée & leurs amoureux transports? La nature leur a donné la pudeur, qui est une suite du défaut de forces qui leur ont été sagement refusées. Aujourd'hui certaines femmes par désœuvrement, par curiosité & sur-tout par ambi-

tion, ne s'interdifent point l'attaque, mais le fyftème de la nature n'eft pas rompu pour cela; les hommes ont le droit de refufer, ou en font quittes pour une *paffade*.

Ce petit chapitre ne fera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence: ailleurs il ne le fera que trop. Je n'ai donc pas befoin de l'achever. C'eft bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes, mais je peins Paris.

DES FILLES PUBLIQUES.

Elles fe donnent après tout pour ce qu'elles font; elles ont un vice de moins, l'hypocrifie: elles ne peuvent caufer les ravages qu'une femme libertine & prude occafione fouvent fous les fauffes apparences de la modeftie & de l'amour. Malheureufes victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offenfent ni de l'outrage ni du mépris; elles font avilies à leurs propres yeux; & ne pouvant plus regner par les graces de la pudeur, elles fe jettent du côté oppofé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

Mais il y a encore des degrés dans cet abîme de corruption ; l'une ſe livre tout à la fois au plaiſir & à l'argent ; l'autre eſt une brute qui n'a plus de ſexe, & qui ne ſent par même la dériſion qu'elle inſpire.

Nous n'offenſerons pas ici les oreilles chaſtes, ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule ; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les ſaillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille proſtituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, Mr. Retif de la Bretone en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti* : les touches en ſont ſi vigoureuſes que le tableau en eſt révoltant ; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrètons-nous & gardons nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles, car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

Disons ſeulement, que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

NOUS sommes si éloignés de la galanterie ingénieuse de nos peres, que notre conversation avec les femmes que nous estimons le plus, est rarement délicate. Elle abonde en mauvaises plaisanteries, en équivoques, en narrations scandaleuses. Il seroit temps de corriger ce mauvais ton; c'est aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de souffrir, sous peine de passer pour *bégueules*.

LES passions honteuses & publiques portent avec elles leur contre-poison, & ne sont pas peut-être si difficiles à réprimer, que celles dont le déréglement paroît excusable; ensorte que je croirois qu'une *fille publique* est plus près de devenir honnète femme, que la *femme galante*.

MAIS le scandale des filles publiques est poussé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût si visible, si affiché: il faudroit respecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

COMMENT un pere de famille, pauvre & honnête, se flattera-t-il de conserver sa fille innocente & intacte, dans l'age des passions, lorsque celle-ci verra à sa porte une prostituée mise élégamment, attaquer les hommes, faire

parade du vice, briller au ſein de la débauche, & jouir ſous la protection des loix mêmes, de ſa licence effrénée. Le retour qu'elle fera ſur elle même, lui dira qu'il n'y a aucun prix ſolide attaché à l'exercice de la vertu; & elle ſe laſſera de ſe combattre elle-même : la raiſon ne pourra point lui faire appercevoir diſtinctement les avantages qui réſultent de la ſageſſe; elle ne verra que l'exemple, le plus daugereux des ſéducteurs, ſur-tout pour ſon ſexe.

AUSSI n'eſt-il gueres poſſible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles : la corruption dans le dernier ordre des citoyens ainſi que dans le premier, n'a preſque plus de progrès à faire.

ON compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'eſt-à-dire *vulgivagues*; & dix mille environ, moins indécentes, qui ſont *entretenues*, & qui d'année en année paſſent en différentes mains. On les appelloit autrefois, *femmes amoureuſes*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne ſont point *amoureuſes*; & ſi elles ſont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent ſont beaucoup plus inſenſés.

LA police va chercher des *eſpionnes* dans ce corps infame. Ses agens mettent ces mal-

heureuses à contribution, ajoutent leurs désordres aux désordres de la chose, exercent un empire sourdement tyranique sur cette portion avilie, qui pense qu'il n'y a plus de loix pour elle : ils se montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus, que la plus vile prostituée, car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris tant ils remportent le prix de la bassesse ! Oui, il y a des êtres au dessous de ces femmes de mauvaise vie ; & ces êtres sont *des hommes de police.*

UNE ordonnance de Police fait défense aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la *semaine* ou à la *journée*, *des robes*, des *pelisses*, des *mantelets & autres ajustemens* ; ce qui prouve d'un côté l'extrême misere, & de l'autre l'usure effroyable que ces marchands ne rougissoient pas d'exercer sur ces créatures, qui n'ont ni meubles ni vêtemens, & qui sentent la nécessité de se parer afin d'être payées à un plus haut prix ; car une *pelisse* se rend plus exigeante qu'un *casaquin.*

TOUTES les semaines on en fait des enlèvemens nocturnes, avec une facilité qui, trop excessive, ne sauroit manquer de deplaire au spéculateur politique, malgré le mépris qu'inspire l'espece que l'on traite ainsi : le spéculateur songera à la violation de l'asyle domestique, dans

les heures de la nuit, à la foibleſſe du ſexe, aux mauvais traitemens qu'il eſſuye, & aux inconvéniens, qui en peuvent réſulter; ces créatures étant quelquefois enceintes; car le libertinage ne les diſpenſe pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la priſon de la rue St. Martin, & le dernier vendredi du mois, *elles paſſent à la police*; c'eſt-à-dire qu'elles reçoivent à genoux la ſentence qui les condamne à être enfermées à la Salpétriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenſeurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot, qui n'eſt pas couvert. Elles ſont toutes debout & preſſées. L'une pleure, l'autre gémit; celle-ci ſe cache le viſage; les plus effrontées ſoutiennent les regards de la populace qui les apoſtrophe; elles ripoſtent indécemment & bravent les huées qui s'élevent ſur leur paſſage. Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour; & les propos que cette marche occaſione ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *Matrônes*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un chariot couvert.

Arrivées à l'Hôpital on les viſite, & on ſépare celles qui ſont infectées pour les envoyer à Bicêtre, y trouver la cure ou la mort; nouveau tableau qui s'offre à ma plume; mais que je recule encore, frémiſſent de le tracer, & non guéri de l'impreſſion horrible qu'il a laiſſé dans tous mes ſens.

O toi qui, loin des villes, reſpires en paix l'air des monts; heureux habitant des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures & intactes, comme la neige qui couronne les ſommets reſplendiſſans de ces montagnes, qui ceintrent l'horizon; dans ce ſéjour des vertus, auſſi éloigné par tes mœurs, du ſiege brillant de la corruption, que tu en ès loin par tes goûts ſimples & paiſibles, apprends à connoître & à mieux goûter les chaſtes embraſſemens d'une tendre épouſe & les careſſes d'une ſœur aimée. Tu ſais combien la pureté de l'ame & la modeſtie vraie & touchante, prêtent de charmes & d'intérêt à la beauté, quelle diſtance infinie ſe trouve entre le ſourire manieré & le regard d'une Pariſienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de ſanté, pour qui la débauche eſt encore un mot ſans idées. Ah! trop heureux républicains, conſervez tous dans vos paiſibles retraites, cette pureté de mœurs, gage de la félicité &

des vertus domeſtiques; pleurez ſur le jeune imprudent, qui épris d'un vain faſte, amoureux, d'un luxe puéril, trompé pas une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la capitale; retenez-le, enchaînez-le, & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue; dites-lui en langue non vulgaire. *Siſte miſer! Ibi luxus & avaritia matrimonio diſcordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horriblis cacomonades Veneris templum & voluptatum ſedes occupat; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ; ibi exercentur artes damnoſæ ſeu ſaltem vanæ & prorſùs inutiles; ibi moventur lites & jurgia; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirundo; ibi faſtus & opes dominantur; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & ſolemne:* omne malum ab urbe.

On peut évaluer à *cinquante millions* par an, l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques*; en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va gueres qu'à *trois millions*; diſproportion qui donne à ré-

fléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux traiteurs, aux aubergiftes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui infpire un profond effroi; c'eft que fi la proftitution venoit à ceffer tout à coup, vingt mille filles périroient de mifere!, les travaux de ce fexe malheureux ne pouvant pas fuffire ici à fon entretien ni à fa nourriture. Auffi ce débordement eft-il comme inféparable d'une ville populeufe; & une infinité de métiers ne fubfiftent que par la circulation rapide des efpeces qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire fon or de fon coffre, pour en acheter de jeunes attraits, que le befoin lui foumet : & une paffion plus forte a dompté fa paffion chérie. Il regrette fon or, il pleure; mais l'or a coulé.

COURTISANNES.

On appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, fans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente, qui fe vend à bas prix. Mais le caprice, le fort, le manege, un peu d'art ou d'efprit mettent une énorme

diſtance entre des femmes qui n'ont que le même but.

DEPUIS l'altiere Laïs qui vole à Long-champs dans un brillant équipage (que ſans ſa préſence licencieuſe,on attribueroit, à une jeune Ducheſſe), juſqu'à la *racrocheuſe* qui ſe morfond le ſoir au coin d'une borne, quelle hierarchie dans le même métier ! Que de diſtinctions, de nuances, de noms divers, & ce, pour exprimer néanmoins une ſeule & même choſe ! Cent mille livres par an, ou une piéce d'argent ou de monnoye pour un quart d'heure, cauſent ces dénominations, qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

ON peut placer les courtiſannes entre les femmes décemment entretenues & les filles pupubliques. Un auteur les a très-bien définies. „ On les prendroit, dit-il, pour les femelles des „ Courtiſans ; elles ont effectivement tous les „ mêmes vices, emploient les mêmes ruſes & les „ mêmes moyens, font un métier auſſi déſagréable, ont autant de fatigues, ſont auſſi „ infatiables ; en un mot leur reſſemblent beaucoup plus que les femelles de certaines eſpeces ne reſſemblent à leurs mâles."

LE PAYSAN PERVERTI.

Par Mr. Retif de la Bretonne.

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce Roman hardiment dessiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des désordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu sont exposées dans une capitale dissolue. Cet ouvrage doit être salutaire malgré ses peintures trop nues & trop expressives; parce qu'il n'est pas un Pere en Province, qui, d'après cette lecture, ne fixe constamment son fils auprès de lui: & c'est un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris, où ils viennent se perdre & se corrompre.

LES villes du second & du troisieme ordre se dépeuplent insensiblement, & le gouffre immense de la Capitale dévore non-seulement l'or des parens, mais encore l'honnêteté & la vertu native de leurs fils, qui payent cher leur imprudente curiosité.

LE silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression, & dont si peu d'en-

tr'eux ſont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous engage à dépoſer ici nos plaintes ſur l'injuſtice ou l'inſenſibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & qui ne ſavent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoreſque.

Est-ce que le regne de l'imagination ſeroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne ſauroit plus s'enfoncer dans ces compoſitions vaſtes, morales & attachantes, qui caractériſent les ouvrages de l'ablée Prévoſt & de ſon heureux rival, Mr. Retif de la Bretonne? On ſe conſume aujourd'hui ſur des hémiſtiches, *nugæ canoræ*: on peſe des mots; on écrit des puérilités académiques : voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux! Que nous devenons ſecs & étroits!

Il reſte à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuſe, qui ſe trouve preſſée entre la famine & le deſhonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant ſa fille, qui combat longtemps, qui triomphe & qui expire au milieu

des

des hommes cruels, calculateurs de ſes ſouffrances, & qui attendoient d'elle ce ſacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conſcience de la vertu, il eſt vrai; mais ſa mort eſt ſans fruit. Le lendemain de ſon trépas, ſa fille tombe dans les embuches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il eſt du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre; il aura trouvé ſans doute des meres faciles & criminelles, & à un tel point que je n'oſe ici l'écrire; mais il ſaura en même temps qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la claſſe des fictions imaginaires.

BAL DE L'OPÉRA.

Le bal de l'Opéra entretient cette licence, la conſacre par une ſorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réſervés à ſe livrer au goût univerſellement avoué. Il eſt réputé très-beau, quand on y eſt écraſé: plus il y a de cohue & plus on ſe félicite le lendemain d'y avoir aſſiſté.

Quand la preſſe eſt conſidérable, les fem-

mes se jettent dans le flux & le reflux; & leurs corps délicats supportent très-bien d'ètre comprimés en tout sens au milieu de la foule, qui tantôt est immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'esprit dit-on, pour n'en avoir pas sous le masque; ce qu'on y entend est cependant beaucoup moins spirituel que ce qui se dit dans nos cercles. On n'y parle point des personnes ni des événemens; & tous les propos deviennent vagues, fuiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, Cela feroit très-piquant.

Les filles entretenues, les Duchesses, les Bourgeoises sont cachées sous le même domino, & on les distingue; on distingue beaucoup moins les hommes; ce qui prouve que les femmes ont en tout genre, des nuances plus fines, & plus caractérisées.

Il régnoit autrefois dans les bals une grosse gaieté; il n'y en a plus; on s'observe sous le masque autant que dans la société.

J'ai vu à Paris un bal, où cinquante **** avoient sous leurs dominos six coups à tirer. Il

eſt vrai qu'on ne le ſût que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'EST au bal, vers le matin, que l'on peut dire, qu'à Paris ſur-tout, l'on rencontre des laideurs aimables.

JE ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement cette tournure attentive & polie, que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

LES Calembours y circulent. Qu'eſt-ce qu'un Calambour me demandera un étranger? C'eſt ce qu'un ſot trouve bien plus facilement qu'un homme d'eſprit.

QUAND un Carme, un Cordelier, un Bénédictin s'échapant du cloitre, a pû aſſiſter une fois au bal de l'opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes, il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets, qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

LA ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la

plus importante, c'eſt *un quadrille*. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

On ſait que l'on envoye une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger, mais ſait-on que dans une lettre on envoye le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec juſteſſe & préciſion à cinq cents lieues de diſtance?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire, en ce qu'il aura ſervi à prouver que, malgré les changemens des ſiecles, les anciens uſages reviennent rapidement ſur leurs pas, lorſque quelques circonſtances frappantes rappellent le génie national.

On donne ſix livres par tête, pour entendre une ſimphonie bruyante & monotone; mais on ſe ſert de ſpectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuye; mais on y va pour dire le lendemain; j'allai hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

LES DEMOISELLES.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre Comédie*, où l'on fait l'amour à des *Demoiſelles*. Notre théatre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *Demoiſelles* ; elles ſont enfermées dans des Couvens, juſqu'au jour de leurs noces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules ; & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute Bourgeoiſie ſont auſſi dans des Couvens ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere ; & les filles en général n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere, avant le mariage.

IL n'y a donc que les filles du petit Bourgeois, du ſimple marchand & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir ; & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché ; & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres, de couturieres.

PLUSIEURS d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles ſont plus réſervées & plus décentes ; elles ſont ſuſceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les Dimanches & fêtes ; & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la ſemaine ; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

OR, un Auteur Comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances ; & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une Demoiſelle, que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parens ; & le mariage alors eſt ordinairement arrêté. Ainſi, nos Auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théatre, des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *griſettes*.

ILS doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi, pourquoi dans toutes les comédies, des *filles de qua-*

lité, ainsi que des *Comtes* & *Marquis*; tandis qu'un étage plus bas, la scene devient plus variée, plus plaisante, plus animée? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie; de même on a créé un autre jargon pour la comédie: & ni les Rois ni les gens de qualité ne reconnoissent là leur idiome. C'en est un que l'Auteur s'est fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ses pieces.

GALANTERIE.

ELLE remplace l'amour qui régnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un siecle. Du temps de Louis XIV, on mettoit dans ses goûts de la décence & de la délicatesse.

LES fortes passions sont rares aujourd'hui; mais aussi n'ont-elles pas ce caractere farouche, qui faisoit succéder la vengeance à la tendresse, & les crimes aux plaisirs les plus doux. On ne se bat plus pour les femmes; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

CE que l'imagination, ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé : & à considérer le changement d'un

œil philosophique ; l'amour que nous avons adopté, convient à la foiblesse de notre caractere, & au peu de besoin que nous avons de sentir notre ame s'élever & prendte un certain ressort. Nous nous passons de force & de grandeur dans tout le reste : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour ?

On ne voit plus un amant délaissé, chercher dans le poison un remede à ses maux : il y en a de plus doux ; & l'inconstance (que je ne prétends pas justifier) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil personnel qu'à la vraie tendresse.

Il seroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres passions. La Patrie & la société y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un seul objet, lui tout sacrifier ; c'est perdre sa liberté ; c'est livrer à une sorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la Logique reçue.

L'estime vraie & sentie, (ajoute-t-on) quand elle est perpétuée, suppose bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui sent avec délicatesse, est plus jalouse d'inspirer un tel sentiment, que d'attirer les hom-

mages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne ſont pas dûs à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs : mais la Patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'AMOUR, proprement dit, n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir ; auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités, quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance. Il n'exige point de ſacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui ſont conſacrés au devoir ; il reſpecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les reſſerre : enfin, il fait paſſer l'honneur avant tout, & proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

LE Légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code, les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la véritable vertu peut ſe conſerver intacte, au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon ſiecle, de l'abſence d'un tel vice ? Je ne le

crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieures vertus. Le viol prouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'AMOUR ne ſera donc point apellé parmi nous, le bourreau des cœurs ? Toujours content, toujours folâtre ; il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légéreté, que ſes ateintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

JE dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglans étoient comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos ayeux : ainſi tout eſt compenſé.

LES grandes paſſions, diſent les Apologiſtes du ſiécle, ſont aſſez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai ; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie, la ſomme des plaiſirs. N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons plus beſoin de fortes paſſions.

DES FEMMES.

LA remarque de Jean-Jacques Rousseau n'est que trop vraie ; que les femmes à Paris, accoutumées à se répandre dans tous les lieux publics, à se mêler avec les hommes, ont pris leur fierté, leur audace, leur regard & presque leur démarche.

AJOUTONS que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuses d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les sollicitations, assiegent les Ministres, fatiguent les Commis. Elles ont leurs bureaux, leurs registres ; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amans, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les payent.

ON voit beaucoup de femmes qui disent d'après Ninon : *je me suis fait homme.* Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles, qu'un culte ironique & offensant.

JAMAIS autrefois en parlant du sexe, on ne disoit *les femmes* ; on auroit proféré une expression grossiere.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit des chofes ſi dures aux femmes de Paris, que je n'oſe même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je penſe en effet qu'il s'y trouve beaucoup de femmes ſenſées, véritablement ſenſibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande conſtance en amitié. Mais en amour.... Oh! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui ſeul a ſu leur plaire, en ne les flattant pas.

MILORD CHESTERFIELD, après avoir encenſé de ſon mieux notre Nation, a fini par dire à l'oreille de ſon fils, que les femmes parmi nous, ſont de grands enfans, qu'il faut amuſer avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

NOUS avons des mines charmantes, des yeux vifs & malins, des phyſionnomies gracieuſes & fines, des têtes ſpirituelles; mais on compte les belles têtes, & elles ſont exceſſivement rares.

POURQUOI les femmes aiment-elles la Capitale? parce qu'elles y ſont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez leur de la campagne; elles ne déguiſent pas l'aver-

ſion qu'elles reſſentent pour ce ſéjour ſolitaire, où elles ſe ſentent bien moins puiſſantes.

QUELQUE impérieuſe que puiſſe être une femme Pariſienne, elle reconnoîtra toujours l'aſcendant de l'homme ſur elle, ſi celui-ci ſait être ferme & prudent. C'eſt le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes ſont ſans caractere, ſans force, ſans dignité; il y a une foule de femmes diſſipées, dépenſieres, galantes, & inſolemment altieres.

C'EST le principal défaut de nos femmes, que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange; parce que la femme, quelle qu'elle ſoit, ne peut jamais imprimer à ſon regard l'inſolence ou l'injure, ſans perdre de ſes graces, de ſa dignité & de ſon empire réel. La Nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-deſſus d'un homme, par ſon geſte ou par ſon accent, ſous peine à l'inſtant même de paroître odieuſe & ridicule. Rien ne la diſpenſe de cette ſubordination éternelle, fût-elle ſur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les paſſions deſpotiques, & même orgueilleuſes : mais il ne lui

eſt pas permis d'être inſolente envers un homme ; c'eſt-à-dire, d'oſer mépriſer ſon maître.

Les femmes qui ne comprennent gueres une idée politique, pour peu qu'elle ſoit vaſte & un peu compliquée, ont des notions admirables ſur l'ordre & l'économie domeſtique. Elles ſont précieuſes chez un peuple qui vient de naître, & en même-temps chez celui qui eſt tout à fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maiſons, le mal que la législation fait au dehors.

Chez les républicains, les femmes ne ſont que des ménageres. Mais les femmes ſont pleines de lumieres, de ſens & d'expérience. Lorſque la Nation n'exiſte point encore, ou bien lorſqu'elle n'exiſte plus ; c'eſt alors qu'il faut les conſulter : car, étrangeres aux liens du patriotiſme, elles tiennent merveilleuſement les doux liens de la ſociabilité.

Voila leur véritable empire à Paris. Elles ſont riantes, douces & aimables, tant qu'elles repréſentent. Dans l'intérieur domeſtique, elles ſont payer à ce qui les environne, la contrainte qu'elles s'impoſent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe : elles ſe piquent de per-

fectionner leurs vertus patientes, & de les ſubjuguer de toute maniere.

Il eſt néanmoins une claſſe de femmes très reſpectables ; c'eſt celle du ſecond ordre de la bourgeoiſie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons ; elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer ; ſont peu brillantes, encore moins inſtruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes ; ce qui les rend impérieuſes & exigeantes. Un mari eſt ruiné, s'il perd ſa femme. Elle aura été malade pendant dix années ; elle lui aura coûté infiniment : il faut qu'il reſtitue tout à ſon décès.

De-là, la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds, qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge, la femme qui ne ſe fait pas bel eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions, viſite ſon Directeur, & s'imagine enſuite, qu'il n'y a qu'elle au monde

qui fasse de bonnes actions. Elle se le persuade si bien, qu'elle damne toux ceux qu'elle rencontre, & sur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur sexe, la timidité, la simplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immense par les agrémens de l'esprit, les graces du langage & des manieres; elles sont plus courues, moins respectées : on les aime sans croire à leur amour ; elles ont des amans & des amis. Ceux-là disparoissent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes, dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

Elles ont fait trop de chemin, pour pouvoir revenir à leur sexe; il faut qu'elles se fassent hommes tout à fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne seront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors sera plus sérieux.



COCARDE,

COCARDE.

Ces mêmes femmes qui présidoient aux tournois, qui enrichissoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amans, qui leur présentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire, en donnant une *cocarde*. C'est que l'amour pour la patrie est d'un poids tout aussi léger que le présent.

Les femmes aiment-elles les hommes célebres? Comment les aiment-elles? Savent-elles réellement les apprécier? Questions faciles à résoudre dans le dernier siecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.



SÉPARATIONS.

LE divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice retentiſſent des gémiſſemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes, que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre lindiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

NOTRE législation en preſcrivant un terme indéfini, n'a point ſu compoſer avec nos paſſions ni avec notre nature. Cette loi extrême s'eſt manifeſtée, ſur-tout, dans les pays où l'éducation, depouillant le cœur de ſon énergie particuliere, lui a déſappris à ſentir une paſſion forte & unique.

LA loi a été obligée d'accorder les *ſéparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce*: car la ſéparation iſole deux êtres, & les laiſſe dans une eſpece de néant.

LE divorce, dans les pays où il eſt permis, eſt infiniment plus rare que la ſéparation. Faut-

à s'étonner, si ne pouvant briser cette loi inflexible, & liée mal-à-propos à la religion la plus austere, l'homme est parvenu pour ainsi dire à la ridiculiser, en la violant tant de fois & si ouvertement.

Les séparations volontaires sont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu insupportable. On le délie de soi-même; & ni les loix civiles ni les loix ecclésiastiques ne vous interrogent sur cette désunion, pourvu qu'aucun des contractans ne se plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.



CONTRASTE.

Les femmes dans la Capitale jouissent non-seulement de la plus grande liberté possible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres secretes & particulieres; elles sont l'ame invisible de toutes les affaires, elles réussissent sans presque sortir de chez elles: elles déterminent la voix publique dans des circonstances où elle sembloit d'abord demeurer indécise.

Qu'il y ait une rixe entre mari & femme ; le mari commence par avoir tort, & au bout de trois jours, il eſt peint des plus affreuſes couleurs. La ligue offenſive & défenſive ſe manifeſte de tous côtés : en vain les Avocats, les loix, le jugement ſont pour le pauvre époux ; tout cela eſt caſſé à un autre Tribunal. Les femmes ſoutiennent leur parti, malgré les démonſtrations les plus authentiques, & après avoir ameuté les eſprits, finiſſent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'eſt pas mariée ; rien ne lui eſt permis : on lui fait un crime de tout. Les meres ſont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoiſſent tous les tours que les paſſions peuvent inſpirer. Ainſi le rôle de fille eſt le plus cruel rôle du monde. On la dreſſe à tous les rians atours de la mignardiſe & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui ſervent & embelliſſent la volupté ; on ne lui impoſe d'autre devoir, que la ſcience de plaire : & l'on veut que, renonçant au but de tant d'inſtructions, elle ſoit froide, ſourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même inſenſible au plaiſir, qui naît de l'impreſſion de ſes charmes.

Il faut donc qu'elle diſſimule avec un cœur

neuf, & qui ne fembloit pas né pour foutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle fent fi bien; le monde devient injufte & abfurde à fon égard. Qu'elle foit mélancolique : elle eft tourmentée, dit-on, du defir & du befoin d'avoir un amant. Eft-elle gaie, folâtre? Cet enjouement touche à peu de réferve. Elle ne peut ni rire ni foupirer : on veut qu'elle foit fille & qu'elle ne le foit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuyent avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auffi ne peuvent-elles pas caufer enfemble; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à fon terme.



LES VAPEURS.

La molleffe eft douce & fa fuite eft cruelle.

Ce vers de Voltaire eft d'un Phyficien. En effet, la moleffe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement, qui enleve aux

fibres l'élaſticité néceſſaire, pour que les ſécrétions ſe faſſent avec régularité.

DE-LA, les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation, qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats qui, inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions; parce que détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'EST l'imagination qui ouvre le champ de la douleur; parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux, tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles; & celles-ci ſont ſi-tôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit, ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

CE principe fatigue, devient un tourment; il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable, qui ſe ſent exiſter & qui voudroit des plaiſirs à l'infini; tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations, dont ils ſont les véhicules.

TERRIBLE état! c'eſt le ſupplice de toutes les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuſes; & qui, pour ſe dérober aux travaux impoſés par la Nature, ont embraſſé tous les phantômes de l'opinion.

NOS Docteurs accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoiſſent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle eſt malade; ils diſent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

UNE jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre choſe que de ſe traîner de ſa baignoire à ſa toilette, & de ſa toilette à ſon ottomane: ſuivre dans un char commode une file ennuyeuſe d'autres chars, cela s'appelle *ſe promener*; & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci eſt même réputé trop violent, & elle n'en uſe que deux fois le mois.

AINSI les riches ſont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil ſec la miſere d'autrui, ils n'en ſont pas plus heureux; & ne ſachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils ſont maudits, ſans faire un pas de plus vers le bonheur.

DE L'IDOLE DE PARIS,

LE JOLI! (1)

J'ENTREPRENDS de prouver que le joli, dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime ; que l'avantage d'être aimable, l'emporte ſur tous les autres ; & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer, ſans contredit, pour le premier peuple de la terre ! J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

ON a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La Nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt comme on fait, pour la rendre plus gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice, un tableau, un inſtrument ? On lui prête des ornemens qui ſeuls le font valoir. Il en eſt de même des mœurs, on ne commence à jouir, que lorſqu'on commence à rafiner.

(1) Ce chapitre ironique a déja été imprimé ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

Lorsqu'une nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe, découvre l'ombre d'un arbuſte, au milieu des déſerts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choſes; mais c'eſt ſans le ſavoir : on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce en effet que le ſublime? ſinon une exágération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire. Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague, en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré : la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'est une nature brute, qui n'a pas beſoin de culture. Alors, on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil. On s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé : on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſans, qui battent majeſtueuſement ſes rives.

On idolâtre le phantôme de la liberté, & l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaiſirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de ſoie ne vous cap-

tivent, que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſemens variés! où l'on vous ôte une force dangereuſe, pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée. On refuſe dans ces temps groſſiers d'élever des Rois ſur ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une Cour brillante, qui réunit, & les galanteries les plus ingénieuſes, & les chefs d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit ſans Peintres, ſans Statuaires, ſans Muſiciens, ſans Coëffeurs, ſans Cuiſiniers, ſans Confiſeurs. Il regne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante: tout eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des Cloîtres; tous les divertiſſemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, & n'allument le feu de l'amour, que dans le cœur de leur époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes; elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale (noms ſi judicieuſement devenus ridicules parmi nous) jouiſſent de tous leurs triſtes droits. Les mariages ſont féconds; & une maniere de vivre uniforme & ſérieuſe, eſt le caractere dominant de ce peuple, qui ne differe gueres des ours.

MAIS, dès qu'un rayon vient l'éclairer; dès qu'il ſort de cette gravité impoſante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau; il taille, il façonne, il ſe crée des regles: le goût & la délicateſſe viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus ſéduiſant. On ne voit plus ſur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un ſanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros groſſiers dévorer des moutons, des Princeſſes filer ou faire la leſſive. On s'honore d'une noble oiſiveté; & des mêts délicats, remplis de ſucs quinteſſenciés, ſe ſuccedent pour réveiller un appétit ſans ceſſe éteint & renouvellé.

LES guerriers (ſi toutefois ils mangent) effleurent l'aîle d'un faiſan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de ſucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines; poiſon délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'eſtomac d'autruche, aux muſcles nerveux, ne ſe montrent qu'à la foire.

C'EST l'heureux ſiecle où l'on répand plus d'aiſance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiſſemens pour chaſſer l'immortel ennui.

On voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes ; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'AMOUR n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante, qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & forêts ; c'eſt une affaire de vanité : & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes, à proportion de ſes amans. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change ; mais c'eſt pour le mieux. Fils ! vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere, qui penſoit bonnement que la Nature lui avoit donné quelqu'empire ſur vous. Femmes ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênans ; chaque individu eſt libre, & n'eſt ſoumis qu'au joug politique....

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos ayeux mélancoliques, eſt à peine un ſujet de plaiſanterie. Ces idées ſublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inſpiré ce fanatiſme opiniâtre, qui tient à de fortes penſées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroîſſent plus que ſur un ſtérile papier où

elles font jugées, non fur leur degré d'élévation & de force, mais fur l'expreffion qui les habille & les décore. Mr. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakefpear, &c., font des écrivains *monftrueux*: il eft vrai que Mr. l'Académicien eft éloigné de cette *monftruofité*.

Ce beau même qui, comme une ftatue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne femble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des Philofophes. Mais le joli eft venu à fon tour. Le joli a touché tous les fens; le joli eft toujours charmant, jufques dans fes caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté; il eft l'orateur des cercles; il attache la curiofité; il orne les talens de tous leur avantages: toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes fes attitudes, le goût préfider à fa ftructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres, pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la Nature, qu'il imite ou plutôt qu'il furpaffe.

Qu'est-ce que la beauté? Un rapport, une jufte proportion, une harmonie très-fouvent froide & dénuée de graces. Le joli n'a pas

besoin d'être examiné; il inspire l'ivresse, dès qu'il est apperçu : un soupir involontaire rend hommage à sa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquises, ces merveilles fragiles; elles en sont plus précieuses, l'œil s'y fixe avec complaisance, l'œil admire, & l'imagination, tout active qu'elle est, se trouve satisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

TRANSPORTONS en idée dans nos villes, un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoissent encore sur notre globe, sous les noms de Tartares, de Hongrois, &c. : vous appercevrez une haute stature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaisse, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faisceau de muscles élastiques & souples. Cet homme est aussi agile que robuste. Il supporte la faim, la soif; il couche sur la terre; il brave l'ennemi, les saisons & la mort. Plaçons à ses côtés cet élégant, que les graces ont semblé caresser, en le formant; il exhale au loin une odeur d'ambre; son sourire est doux, & ses yeux sont vifs. A peine son menton porte l'empreinte de la virilité; sa jambe est fine & légere; ses mains semblent créées non pour les travaux de Mars,

mais pour piller les tréſors de l'amour. La ſaillie étincelle, en ſortant de ſa bouche de roſe; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repoſer comme elle, dans le calice des fleurs; il gronde le zéphyr, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine s'arrète t-il ſur l'une idée; ſon imagination eſt auſſi prompte, auſſi changeante que ſon être eſt fémillant.

Eh bien! prononcez, gentils François: lequel des deux mérite la préférence? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous cauſera de plaiſir à voir ou à entendre.

Passons aux arts. On s'eſt donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les perſonnages ſont agités de mouvemens convulſifs, où les paſſions ſont peintes ſous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majeſtueux, qui regne dans nos grandes ſalles de ſpectacle. Mais lorſqu'à table on veut apeller la gaieté, encore plus néceſſaire au bien être que les vins les plus délicieux; récitera-t-on alors comme faiſoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Schakeſpear ou de ce triſte Sophocle? O que le temps eſt bien mieux em-

ployé ! Le rimeur plaisant, le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les esprits attentifs; bons ou mauvais on rit toujours, parce que le joli est le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorsque l'homme, rendu à lui même & dépouillé de sa robe, ose avouer ses goûts, ses caprices, & paroître ce qu'il est.

LÉGERS Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez aimables frivolistes, & faites disparoître le sublime Homere, le divin Platon & tous ceux qui leur ressemblent.

OUI, le *joli* est le dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un ressort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le sublime ne sont point rares; ils abondent dans la Nature; nos yeux en sont fatigués. Le sublime est au sein de cette immense forêt, dans ce désert sans bornes, dans les augustes ténébres de ce temple solitaire; il se déploie sur la voûte radieuse du firmament; il vole sur les aîles des tempêtes; il s'éleve avec ce volcan, dont la flamme rouge & sombre embrase

embrafe la nue ; il accompagne la majefté de ces vaftes débordemens ; il regne fur cet océan qui joint les deux mondes ; il defcend dans ces cavernes profondes où la terre montre fes entrailles ouvertes & déchirées. Mais le joli, le joli, qu'il eft rare ! Il fe cache avec un foin égal à fa gentilleffe ; il faut le découvrir ; c'eft-à-dire favoir le reconnoître. Où fe trouvent les yeux fins & excercés, qui font dans la confidence de fes graces ? C'eft une fleur paffagere qu'un rayon va bruler, qu'un fouffle va détruire ; c'eft à la main de l'homme à la cueillir, fans flétrir fon doux velouté ; c'eft à elle feule qu'il appartient de compofer le bouquet, fait pour le fein de la beauté.

C'est peu ; l'homme unit fon induftrie à l'ouvrage de la Nature ; & foudain, le goût de l'un furpaffe l'orgueilleufe création de l'autre. C'eft alors qu'on voit naître ces parterres deffinés, ces bocages foumis à l'ingénieux cifeau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces eftampes, ces ariettes & ces vers étincellans, qui mouffent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuse nation, qui avez de jolis appartemens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires ;

qui prifez avec fureur ces charmantes bagatelles, puiffiez vous profpérer long-temps dans vos jolies idées! perfectionner encore ce joli perfifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe; & toujours merveilleufement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere exiftence!

LES CONVOIS.

Rembrunissons nos pinceaux, il en eft temps. Tout change, tout paffe avec une effrayante rapidité; le fon des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt fe fondre dans les cercueils; ils font tout ouverts; ils attendent leur proye. Le magazin eft plein; on fait que le nombre des victimes ne diminuera jamais; on a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus; mais il n'y a point de ville où le fpectacle du trépas faffe moins d'impreffion. On eft accoutumé aux enterremens, & qui veut être pleuré après fa mort, ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde paffer un convoi avec une extrême indifférence.

Les Prêtres & les foffoyeurs comptent fur

des trépas périodiques ; ils connoissent les mois de l'année où la grosse sonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & savent quand les cierges du poids de deux livres sortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés crieurs reviennent exprès de la campagne & développent d'avance la lugubre tenture. Les fosses sont creusées & béantes.

Le *Layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement, (*robe d'été*, *robe d'hiver*, a dit La Fontaine) a reçu ordre de l'Eglise d'apporter un plus grand nombre de bierres. Le curé & les fabriques calculent chacun de leur côté, l'argent que produira la mortalité.

Dans les sociétés, rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, inférée depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort —— je coupe en cœur —— cela est fâcheux assurément ; —— vous jouez trefle Madame — c'étoit un honnête homme ; de quoi est-il mort ? — carreau —— il s'est avisé de mourir subitement : .... & la partie continue sans que la moindre altération se manifeste sur les visages ; on a froncé les sourcils par air ; mais le cœur est demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devroit louer comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puiſque nous ne verſons plus une ſeule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que ſa femme vient de ſe noyer; il frappe du pied, & dit; *cela eſt bien déſagréable* !

Dans l'eſpace de cent années, il faut que deux millions, cinq cent mille individus dépoſent leurs oſſemens & leurs chairs alkaliſées ſur un point de ſix mille toiſes de circonférence; & dans cette eſpace, trente cimetieres ſuffiſent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroiſſe réclame ſes morts avec un ſoin jaloux, & il faut des diſpenſes pour aller pourir un peu plus loin.

Certes, il n'y a point de champ de bataille où la mort faſſe entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante, ces mots de la guerre: *Soldats, ſerrez les rangs.* Les rangs ſont éclaircis à chaque inſtant par des coups auſſi rapides & auſſi inviſibles que ceux du boulet; mais la fréquence des trépas répand une ſorte d'inſenſibilité, qui des eſprits paſſe ſur les fronts.

Un convoi n'eſt pas une cérémonie triſte; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'Egliſe, une tenture qui ceint les

colonnes du temple, un poële richement brodé; un *de profundis* en faux-bourdon, quatre-vingts Prêtres en furplis blancs portent des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentiffent au loin dans les airs: on chante pofément les vefpres; un maître des cérémonies guide & place l'affemblée; un beau goupillon paffe dans toutes les mains, on fe range fur une même ligne; on falue & l'on eft falué avec prefque autant de grace que dans un fallon.

Pour le pauvre, on le congédie avec quelques verfets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent fur des chandeliers de cuivre; on galoppe l'indifpenfable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jetter dans la foffe. Un petit goupillon dont les barbes font rares & ufées, trempe dans un fâle bénitier où l'on a verfé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus fouvent il eft à fec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en refte un) ne peut arrofer que de fes pleurs l'endroit où font dépofées des cendres cheries. Le Prêtre eft déja loin quand le fils ôte de fes yeux le mouchoir humide; il fe trouve feul fur la tombe de fon pere; & jufqu'au bedeau boiteux, tout a dé-

ferté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens ressemblent à des invitations : *vous êtes prié d'assister* &c. on trouve au bas : *de la part de Madame sa veuve* : *de la part de Mr. son gendre*. On devroit y marquer l'âge du décédé; mais il n'y a rien de si incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paye toujours d'avance à l'Eglise, le convoi, le service & l'enterrement. On vous présente un *tarif* tout imprimé : vous choisissez combien vous voulez de Prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande sonnerie? vous payerez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez* :

Monsieur le mort laissez-nous faire ;
Il ne s'agit que du salaire :

Tout cela se calcule ; tant pour la présence de Mr. le Curé, &c.

Celui de St. Eustache est beaucoup plus cher que celui de St. Pierre-aux-bœufs, attendu qu'il est plus gros Seigneur. Il n'enterre que les personnes de distinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une fosse ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on descendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement

du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confeſſeur ou ſon ſimulacre ; *tant* pour ſes gants blancs.

ON ne viendra chercher le défunt que lorſque vous aurez délivré votre argent : il ne vous feroit pas permis d'acheter une bierre chez un Layetier ; l'Egliſe en tient magazin & doit ſeule vous la vendre ; c'eſt un accaparement ; elle gagne ſur votre bierre près de la motié du prix intrinſéque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier ſoupir qu'on l'arrache, encore chaud, de ſon lit ; on ne cherche plus qu'à ſe débarraſſer de ſon corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures, regne impérieuſement dans cette derniere cataſtrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne ſe départira jamais de ces deux mauvaiſes & cruelles regles.

ON fuit ; on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* eſt un Prêtre indigent & ſubalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt ſols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiariſé avec le trépas, il veille indifféremment

ſous ſon étole, la beauté qui n'eſt plus & le vieillard qui a terminé ſa carriere; le cierge funéraire ne l'attriſte pas : tandis que le bénitier eſt au pied du lit, il tire ſa bouteille cachée ſous un coin du linceul & il abrege en la vuidant, les longues heures de la nuit.

AVANT les vingt-quatre heures; le corps ſera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la bierre & porté dans le trou.

LE lendemain, on ne diſtinguera plus ſon cercueil; quatre ou cinq nouveaux peſeront ſur le ſien: c'eſt ce qu'on peut voir, puiſqu'ils ſont le plus ſouvent à découvert; & l'œil (s'il en a le courage) a la permiſſion de les compter. Le foſſoyeur ne jettera de la terre deſſus que quand cette piramide de tombeaux aura la proportion requiſe; ils ne ſeront en terre proprement dit que quand il y en aura un nombre ſuffiſant, & que le gouffre avide ſera rempli.

ON s'eſt élevé contre cette précipitation inhumaine; mais les avertiſſemens, ceux mêmes des naturaliſtes ne font rien ſur les uſages enracinés: plus ils ſont mauvais, plus ils ſont tenaces.

D'UN PAUVRE.

MAIS peut-être n'y a-t-il pas auſſi de ville, où les mourans ſoient plus diſpoſés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la ſociété policée ne ſont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la miſere. L'un a fatigué ſes ſens & ne retrouve plus le reſſort néceſſaire pour ſes jouiſſances. L'autre achete trop cher la courte & pénible ſatisfaction de ſes beſoins. Il eſt las de la vie dont le premier eſt dégoûté. A ce ſujet, je veux vous donner la narration ſuivante.

DANS le Fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence domine la miſere, le mauvais air, conſéquemment le mauvais pain, l'huile empoiſonnée; une fievre pourpreuſe, *brochant ſur le tout*, moiſſonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le temps de ſe faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les Confeſſeurs ne ſortoient pas d'une maiſon; & l'extrême onction deſcendoit du grenier au ſeptieme étage (1).

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette notte pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment l'on pouvoit deſcendre au ſeptieme étage.

Les bras tomboient aux foſſoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un ſeul inſtant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourans; car la communauté des Prêtres de la Paroiſſe ne pouvoit plus y ſuffire. Vint un Capucin vénérable: il entre dans une eſpece d'écurie baſſe, où ſouffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu ſur des haillons dégoûtans. Il étoit ſeul: une botte de paille lui ſervoit de couverture & d'oreiller; pas un meuble, pas une chaiſe; il avoit tout vendu dans les premiers jours de ſa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés pendoient ſeulement un hache & deux ſcies: c'étoit-là toute ſa fortune, avec ſes bras, quand il pouvoit les mouvoir: mais alors il n'avoit pas la force de les ſoulever: *Prenez courage, mon ami*, lui dit le confeſſeur; *c'eſt une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui; vous allez inceſſamment ſortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines.........* *Que des peines?* reprit le moribond, d'une voix éteinte. *Vous vous trompez; j'ai vécu aſſez content, & ne me ſuis jamais plaint de mon ſort. Je n'ai connu ni la haine ni l'envie: mon ſommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour, mais je repoſois la nuit. Les outils que vous*

voyez, me procuroient un pain, que je mangeois avec délices ; & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus sujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me suis assez bien porté jusqu'à ce jour. Si je reprends la santé, ce que je ne crois pas ; j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, jusqu'à présent, a pris soin de moi. Le consolateur étonné, ne savoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il se remit néanmoins, & lui dit ; *mon fils ; puisque cette vie ne vous a pas été fâcheuse, vous ne devez pas moins vous résoudre à la quitter ; car il faut se soumettre à la volonté de Dieu....... Sans doute* (reprit le moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré) *tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort, pour arriver à lui. Je sens le moment....... le voici..... adieu, mon pere.*

VOILA le sage, je crois ; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche, qui ne sait point faire usage de la vie, & qui se désole en lâche, lorsqu'il s'agit de mourir.

AUX RICHES.

Usez, uſez donc du moment qui vous reſte, pour faire le bien; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point ſentir l'inévitable remord qui vous attend, ſi vous endurciſſez votre cœur. Entendez-vous les cris des néceſſiteux? ils vous redemandent la portion que vous retenez ſur leur ſubſiſtance; tandis que les excès vous tuent. Venez, approchez. Quel ſpectacle déplorable! & ſi les maux vont toujours en croiſſant, quel ſera donc le ſort de cette ville?

Ici, une malheureuſe mere, impuiſſante à nourrir ſon fils à la mamelle, voit ſon ſein épuiſé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile exiſtence peſe à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques inſtans la mort prête à l'enlever. Là l'homme, vieilli à cinquante ans ſous le faix des travaux publics, n'a d'autre perſpective, que la conſolation d'être reçu dans un Hôpital, pour y mourir. O vous! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple ſous les pieds de vos chevaux; tandis que votre regard encore plus cruel, plonge

ſur lui avec dédain & orgueil ; ne croyez pas que ces maux ſoient ſans remedes : ne vous perſuadez pas que le malheur ſoit l'inévitable partage de la plus nombreuſe portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé, le bien qui reſte à faire ; & ne penſez pas que les moyens manquent pour ſecourir l'humanité ſouffrante.

Il eſt peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas aſſez loin, & que ſon ſuperflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix ſecrete, qui eſt autant le cri de la juſtice, que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend ſon néceſſaire au-delà de ſes vraies dimenſions : on le ſent, on cherche à ſe le cacher ; mais on s'avoue à ſoi-même, qu'on n'a qu'une charité meſquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & ſecret aveu ; tant la conſcience eſt un ſentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laiſſe ceux qui me liront, ſur cette réflexion, perſuadé que s'ils la négligent, elle s'élevera un jour terrible contr'eux ; & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien, qu'il ſera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée

confolante d'avoir été humains, fecourables; qui applanira pour eux ce paffage fi redoutable, pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

SUICIDE.

FERAI-JE ici le tableau du fombre défefpoir? Dirai-je pourquoi on fe tue à Paris, depuis environ vingt cinq ans. On a voulu mettre fur le compte de la philofophie moderne, ce qui n'eft au fond, je l'oferai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre; & d'un autre côté, le jeu & les lotteries trop autorifées, voilà ce qui occafionne les nombreux fuicides, dont on n'entendoit prefque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées font toujours épouvantables. On a gêné le commerce, ou plutôt il n'exifte pas, tant il eft furchargé d'entraves. Les Douânes le fatiguent & le repouffent; on a defféché fucceffivement toutes les branches nourricieres; on a tout fait paffer dans la main du Roi; argent, charges, privileges, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables; femblables aux Vampires qui vont encore fucer les morts, donnent le dernier

coup de cabeſtan, ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés, le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'induſtrie.

CEUX qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des Philoſophes : ce ſont des indigens, las, excédés de la vie; parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficile.

QUAND rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées; c'eſt-à-dire d'aller contre ſes propres intérêts? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables (1).

LA Police a ſoin de dérober au public la connoiſſance des ſuicides. Quand quelqu'un s'eſt homicidé, un Commiſſaire vient ſans robe,

(1) De là le proverbe : *Enfant de Paris, mauvaiſe nourriture.*

dreſſe un procès-verbal ſans le moindre éclat, & oblige le Curé de la paroiſſe à enterrer le mort ſans bruit. On ne traîne plus ſur la claie, ceux que des loix ineptes pourſuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un ſpectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir de dangereuſes ſuites, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des ſuicides peut monter, année commune, à cent cinquante perſonnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus, la conſomption eſt chez les Anglois une véritable maladie, qui n'exiſte point à Paris. Cette comparaiſon nous diſpenſe de toute autre réflexion.

A Londres, c'eſt donc le riche qui ſe tue; parce que la *conſomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent eſt le plus capricieux des hommes, conſéquemment le plus ennuyé. A Paris, les ſuicides ſe trouvent dans les claſſes inférieures, & ce crime ſe commet le plus ſouvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

Plusieurs ſuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au Lieutenant de Police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenſe cette attention, en

en ordonnant leur sépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort ; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'histoire d'après ces papiers, pourront révoquer en doute ce que j'avance ici ; mais il n'est que trop vrai, que le suicide est plus commun aujourd'hui, à Paris, que dans toute autre ville du monde connu.

FILETS DE SAINT-CLOUD.

Les corps des malheureux qui se noyent, n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaste & superbe Océan pour tombeau, ainsi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent (excepté pendant les temps des glaces) *aux filets de Saint-Cloud* ; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde sans laisser aucune trace, est reconnu ; ses restes viennent attester à la *morne* son crime, son infortune & son erreur.

Dans une fête publique que l'on donna, il y a trente deux ans environ, sur le bord de la Seine, gonflée par les grosses eaux, le désordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere plusieurs personnes ; le nombre s'en trouva si considérable, qu'on leva *les filets de*

Saint-Cloud, afin que rien n'atteſtât la multitude des victimes.

On trouve ſouvent dans ces filets les plus ſinguliers débris, que le haſard entaſſe pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la Capitale. On dit que cela ne laiſſe pas que de former un revenu, pour ceux qui en ont l'adminiſtration & le bénéfice.

CAPITALISTES.

Le peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui ſous-tire ce qui lui en reſte, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une ſéduction dangereuſe, qui ſe renouvellent inceſſamment. La poche des Capitaliſtes & de leurs adhérens recéle au moins la ſomme de ſix cents millions. C'eſt avec cette maſſe qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du Royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette ſomme ne rentre jamais dans la circulation.

Stagnante pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abîme tout concurrent; eſt étrangere à l'agriculture,

à l'induſtrie, au commerce, même aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte & par le vuide qu'elle cauſe, & par le travail obſcur & perpétuel dont elle foule la Nation. Il faut que dans cinq ou ſix années tout l'argent paſſe tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces Capitaliſtes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'eſt pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt ſur l'induſtrie, on fait payer le commerce; l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puiſque l'on n'entend que ce mot; de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent*; qu'on laiſſe donc les moyens d'amaſſer de *l'argent*. Que tous ſoient appellés à morceler, à couper, à dépecer la maſſe énorme des métaux monnoyés, qui réſident dans un petit nombre de mains. Favoriſez tout ce qui peut creuſer les canaux par où ce métal ſi attendu doit ſe répandre, au lieu de faire des loix, des ſtatuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout ſe fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent ſur le ſol de la miſere & de l'indigence.

L'HOTEL DES FERMES.

JE ne paſſe point devant l'Hôtel des Fermes, ſans pouſſer un profond ſoupir : je me dis ; là s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume ; pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux ! Quel contrat funeſte & illuſoire a ſigné le Souverain ! Il a conſenti à la miſere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverſer cette immenſe & infernale machine, qui ſaiſit à la gorge chaque citoyen ; pompe ſon ſang, ſans qu'il puiſſe réſiſter ; & le diſpenſe à deux ou trois cents particuliers, qui poſſedent la maſſe entiere des richeſſes. Chaque plume de Commis me paroît un tube meurtrier, qui écraſe le commerce, l'activité, l'induſtrie. La Ferme eſt l'épouvantail, qui comprime tous les deſſeins hardis & généreux. On ne ſonge plus dans cette anarchie, qu'à ſe jetter du parti des voleurs ; & l'horrible finance ſe ſoutient par ſes déprédations mêmes. Là enfin, on tient école publique de pillages rafinés ; là, on offre des plans plus oppreſſifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire, qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois; mais il faut bien que ſes gains ſoient encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement, pour le maintien de ſes opérations. Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de ce ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus deſiré; miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi long-temps au déſavantage du Souverain & de la Nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut-être ſûr que ſon nom ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que voilà ce qu'il a fait de mieux: le reſte..... ; il auroit peut-être dû ou anéantir la finance d'un ſeul coup, ou mieux la ménager, juſqu'à un moment déciſif..... Il auroit peut-être dû...... ; mais ceci n'eſt pas de mon ſujet. C'eſt à lui d'achever ſes opérations, & à moi d'achever mon livre.

LES ÉGOISTES.

JE les rencontre en foule, ces êtres vils & méprisables, qui concentrent toutes leurs pensées dans leur cercle étroit & borné; & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils résident. Ils ont tout à la fois, une ame insensible, qui se peint sur leurs physionomies avides, & une raison bornée, qui se décele dans leurs moindres discours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des sociétés; ils ont interrompu la circulation des services mutuels. Si chacun suivoit malheureusement le systême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde; on ne verroit plus que des individus armés les uns contre les autres.

ET comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant personne, que quelqu'un les aime; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les estime; qu'ayant opprimé l'Etat, sans lui rien rendre, leurs noms soient à côté des hommes qui en font la gloire & l'honneur. Ils oseront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs [illegible]bles richesses, les a en horreur. Qu'ils

tremblent ! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front, du ſceau de leur infamie.

MÉPRISABLES Egoïſtes, je m'adreſſerai ici à l'un de vous : — que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité ; tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & de ſa foibleſſe ? Ingrat ! ſi tu n'eſt pas totalement endurci & mort au bien ; ouvre les yeux ; regarde autour de toi ; conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre, bien avant ta naiſſance ; on t'a préparé des jouiſſances, dont tu n'eſt pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul. Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus ; ces arts conſolateurs, ces vaiſſeaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres ; ces loix ſages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'aſſurent la propriété du tréſor que tu couves des yeux ; tout porte l'empreinte d'un génie bienfaiſant, qui a étendu ſes vues dans l'avenir ; qui ne s'eſt point borné à des commodités perſonnelles & paſſageres ; qui a embraſſé dans une prévoyance généreuſe les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorſqu'avançant dans l'âge, & participant à des ſiecles de travaux accumulés

& de combinaiſons infinies, tu jouis des agrémens de la ſociété perfectionnée; lâche! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un perſonnage opulent & iſolé; tu rapporterois tout à toi ſans honte & ſans pudeur: tu croirois pouvoir diſpoſer de ton or à ta volonté, pour ſatisfaire tes vains caprices & tes folles fantaiſies: tu ne feras rien d'utile, rien de grand.......! Tu me fais horreur: ta froideur annonce une corruption profonde & le dernier degré d'inſenſibilité. Ah! puiſque ton cœur eſt mort, & ne peut ſentir la joie de l'homme qui a été utile à ſes ſemblables; contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & ſacrée, quand il a laiſſé ſur la terre quelques traces d'une ame généreuſe & bienfaiſante. S'il t'eſt interdit de goûter les ſatisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juſte & bon, ſois témoin de l'eſtime, de l'admiration, du reſpect qui accompagnent ſes pas, & vois qu'il eſt d'autres avantages que ceux que l'or procure; car il ne s'ennoblit réellement, qu'en ſervant au bonheur des humains.

Il y a enſuite les Egoïſtes littéraires, c'eſt-à-dire ces Auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui ſont dans une

adoration perpétuelle de leurs talens. Insupportables dans la société, on ne peut les écouter, que pour suivre curieusement toutes les ruses mal-adroites de l'amour propre; & pour voir jusqu'à quel point il rabaisse quelquefois un homme d'esprit au niveau d'un sot.

Les Coryphées de l'Egoïsme littéraire sont, Ciceron chez les anciens, Bussy-Rabutin dans le siecle dernier; & de nos jours . . . . , ... Je laisse les noms en blanc, afin que chacun y écrive celui des Auteurs, qui nous fastidient de leur mérite réel ou prétendu.

CE QU'ON NE VOIT POINT.

Il n'y a rien de si rare qu'un testament généreux: les plus riches meurent, & ce qui prouve la dureté excessive de leurs cœurs; ils meurent sans faire de legs à qui que ce soit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres: ils sont égoïstes même dans le tombeau: infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus

aiſé néanmoins, que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens, lorſqu'on n'en pourra plus jouir! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie, ſans laiſſer quelques traces de bienfaiſance.

ON n'a point encore vu un millionnaire à Paris, que je ſache, laiſſer un legs à un homme pauvre & utile, que lui déſignoit la voix publique. Les arts, les ſciences ont beſoin de ſoutien, d'appui, ainſi que ceux qui les cultivent. Le riche, inſenſible dans les bras de la mort, comme pendant ſa vie, repouſſe toute idée de donation; il cherche les jouiſſances de la vanité; jamais celles du légitime orgueil de la célébrité; & ce qui feroit plus pur encore; ce ſentiment conſolateur qui accompagne la généroſité & en devient la récompenſe.

RIEN n'accuſe plus l'humanité que le vuide, la ſechereſſe, l'inſenſibilité, l'oubli des tendres affections, qui caractériſent les teſtaments : il en faut dix mille, pour en citer un qui ſoit digne d'un être fait pour être regretté; de grands hommes mêmes n'ont pas ſu faire ce dernier acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt

le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre ? Comment ne compoſe-t-on pas à loiſir cette œuvre où l'ame paroît à nud ?

USURIER.

TEL uſurier voilé fait gagner le tiers de ſon capital chaque année, ſans induſtrie & ſans riſques. La foule de ces agioteurs effrontés, ne diſſimule gueres les voyes criminelles qu'ils employent ; ils en font même une eſpece de trophée quand ils ſe raſſemblent entr'eux.

ON ſoupe ſouvent en bonne compagnie, à côté d'un uſurier de cette ſorte ; mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens ſubalternes, qui expoſent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais ; auſſi conſerve-t-il l'eſtime publique, quoiqu'on ſoupçonne qu'il fait valoir ſon argent de cette maniere.

L'AFFAIRE du Comte de Morangiés, (ſi fameuſe par les plaidoyers de Linguet & ſur-tout par ſon iſſue) véridiquement détaillée, mettroit

peut-être dans un jour éclatant, de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

Les Pariſiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc*, *avant le pain bis*. Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaiſies pour des beſoins, & ils ne ſe reveillent de cette folie que dans l'âge où l'on eſt incapable de réparer le vuide.

C'est à eux ſur-tout que les uſuriers s'attachent : je ne parle pas ici de cette foule de mercénaires qui prêtent à la petite ſemaine ; ceux-ci ſont ſouvent moins âpres, moins barbares ; d'ailleurs ils ſont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foibleſſes & leur inexpérience ; & qui jouiſſent de leurs larcins, *par des contracts paſſés devant notaires*. Comment les qualifier? On dit néanmoins Mr. un tel, vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait ſaiſir par deſſous main, eſt celui qui ſe l'approprie pour une ſomme modique.

Ces uſuriers là ne prêtent pas ſur gages ; ils ſont cent fois plus dangereux ; ils eſcamottent les biens & appanages des familles les plus

diſtinguées; & l'opprobre n'accompagne point leurs pas!

Il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les *eſcompteurs* à ſix, à ſept & même à huit pour cent par an: ils font un métier honnête & utile. L'argent eſt une marchandiſe; l'intérêt en peut hauſſer dans certaines circonſtances; le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards: l'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie que ces petites loix eccléſiaſtiques. Loix aveugles qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.



MONT DE PIÉTÉ.

MAIS l'on vient enfin d'établir un *Mont de Piété*, qu'ailleurs on nomme *Lombard*; & l'adminiſtration, par ce ſage établiſſement, ſi long-temps deſiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces uſuriers, toujours acharnés à dépouiller les néceſſiteux. Les agioteurs maſqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, ſe ſont vus forcés dans leurs inviſibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puiſſante amorce étouffoit toute ſpéculation généreuſe, toute entrepriſe magnamine, car l'on ne ſavoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

RIEN ne prouve mieux le beſoin que la capitale avoit de ce *Lombard*, que l'affluence intariſſable des demandeurs. L'on raconte des choſes ſi ſingulieres, ſi incroyables, que je n'oſe les expoſer ici, avant d'avoir pris des informations plus particulieres, qui m'autoriſent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer ſans doute la quantité prodigieuſe qu'on y en a porté. Ce

que je ſais ; c'eſt que j'ai vu ſur les lieux, ſoixante à quatre-vingt perſonnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *ſix livres*. L'un portoit ſes chemiſes ; celui-ci un meuble ; celui-là un débris d'armoire ; l'autre ſes boucles de ſouliers, un vieux tableau , un mauvais habit , &c. On dit que cette foule ſe renouvelle preſque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la diſette extrême où ſont plongés le plus grand nombre des habitans.

Que donneroit-on à un Auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuſcrit? Par exemple *l'eſprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés : qu'en diroit l'huiſſier priſeur? A quel taux mettroit-il l'ouvrage?

L'opulence emprunte de même que la pauvreté. Telle femme ſort d'un équipage, enveloppée dans ſon capot ; & y dépoſe pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le ſoir. Telle autre détache ſon jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le Mont de Piété a fait tomber les diamans ; parce que c'eſt la premiere choſe qu'on y a miſe en gage ; & inſenſiblement on a vu les perſonnes les plus riches ne plus figurer avec ce bril-

lant ſuperflu. Il y a eu enſuite dans cette privation, des motifs très-reſpectables, & qui nous ſont connus. Plus d'un ſervice important a été rendu ſur ces objets d'un luxe, dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple : le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible ce cette frêle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés ; nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe ſont, offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix ; ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands ; mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais, que ces objets-là, qui avoient une valeur démeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déja gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration : on rudoye un peu trop le pauvre peuple : on priſe les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix ; ce qui rend le ſecours preſqu'inutile. Il faudroit que le ſentiment de la charité dominât entiérement, & l'emportât ſur de futiles & vaines conſidérations. Il ne ſeroit pas difficile de faire de cet établiſſement le *temple de la miſéricorde*, généreuſe, active & compâtiſſante. Le bien eſt commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à ſatisfaire ſur-tout, les plus infortunés.

MONOPOLE.

MONOPOLE.

UN homme s'empare d'une efpece de denrées en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppreffif. C'étoit originairement un échange équitable; il n'y a plus de proportion, elle eft rompue; une partie des contractans eft écrafée; ce n'eft plus un *commerce;* c'eft un *monopole;* je fuis violenté. Cet homme tyrannique me vend la chofe plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la poffede feul : il doit être puni par les loix.

MAIS fi cette marchandife eft de premiere néceffité; fi c'eft du pain, du vin, des légumes, de l'huile &c., il eft mon véritable affaffin. Que l'on entaffe les fophifmes; que les Economiftes viennent me prouver que le bled eft à lui, & qu'il eft libre d'y mettre un prix arbitraire; ce vendeur fera toujours un barbare; il me voit fouffrir & il augmente le marché fuivant; il fait la famine & il en rit.

IL fera puni, me dira-t-on; il fe trompera tôt ou tard dans fes calculs; mais fes fpéculations erronnées auront été bien plus dangereufes pour

moi que pour lui, car s'il perd ſon argent; moi j'aurai perdu la vie.

NON; tant que les hommes ſeront avides, intéreſſés, inſenſibles; il ne faut pas que les denrée de premiere néceſſités ſoient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il eſt ridicule & honteux de livrer à l'étranger pour trente ſols de plus ſur un ſeptier, le bled que j'ai vu croître ſous mes yeux; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de ſon ſol.

LES Monopoles, tantôt ſur les œufs, tantôt ſur les légumes, tantôt ſur les fruits, tantôt ſur les épices, ne ſont que trop fréquents dans la capitale, & l'on pourroit accuſer les ſuppots de la Police de complicité; car elle n'a pas toujours été aſſez vigilante à reprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple & lui font déteſter l'exiſtence.

QUELQUEFOIS les hommes en place ne rougiſſent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croyent impénétrable, ils jouiſſent des fruits infâmes de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms, juſqu'alors reſpectés; c'eſt un nouveau forfait

de l'opulence, & presqu'inconnu avant ce siecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

VOICI quatre vers sur les monopoleurs, par Mr. *Dorat.*

Ils engloutissent tout par un trafic honteux,
Souvent même leurs mains par de lâches adresses;
Détournent de Cérès les solides richesses,
Et la fertilité disparoît devant eux.

LE REGRÂT.

LE *Regrat* est encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la Capitale. Cette malheureuse portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces provisions annuelles; elle paye le double de ce que valent les choses. Tout augmente d'un tiers au moins, pour cette classe infortunée, qui est obigée d'avoir recours à de petits marchands, qui revendent en détail, ce qu'ils ont déja acheté en détail.

AINSI le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. payent le vin,

le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix, que le Duc d'Orléans & le Prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus, qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret. Car il faut apprendre à l'étranger, qu'à chaque repas, l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni caraffon, ni argent pour en avoir une petite porviſion. *Au plus pauvre la beſace*: plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel par exemple, que l'on vend par regrat au peuple, *treize ſols la livre*, (1) eſt non ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en compoſent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regratiers*, à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-mêmes, ce ſel treize ſols : ils n'ont d'autre expédient

(1) Treize ſols une livre de ſel ! tandis que la Nature le donne à notre Royaume preſque pour rien.

que de le gâter pour y trouver leur compte. Un abus auſſi intolérable eſt public.

La ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement : car ce ſel analyſé offre des matieres étrangeres ; & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent.

Le vin que l'on vend dans les cabarets, en détail, eſt de même falſifié ; & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes.

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans ſon cellier, compoſe ſecrétement ces mixtions, y coule la litarge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne ſont pas aſſez rigoureuſement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

Enfin, les farines gâtées ont été diſtribuées

quelquefois de force, aux boulangers des fauxbourgs; parce que l'adminiſtration, qui avoit fait magaſin de farines, quand elles furent endommagées par pluſieurs accidens, ne voulut pas perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri. (1) O ſoleil, tu éclaires de ſemblables forfaits!

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux dans la main des hommes puiſſans: ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui fera le métier de Roi?* diſoit un Souverain à qui on propoſoit un accaparement.



FALSIFICATIONS.

On devroit bien éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regrattiers, &c.; parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui, pour la plupart, nuiſent à la ſanté des citoyens. L'invigilance de la Police à cet égard, mérite qu'on lui en faſſe des reproches; mais ſouvent auſſi, les préſens que ces falſificateurs

Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.

ſont aux ſubalternes prépoſés, leur aſſurent une impunité dangereuſe. Quoi de plus important néanmoins à ſurveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la ſanté publique?

On pourſuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne pourſuivroit pas de même celui qui m'empoiſonne? Quelle contradiction!

MENDIANS.

Et comment voulez-vous, à la ſuite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville, qu'on appelle ſuperbe, ne pullule pas de mendians? L'œil de l'étranger eſt toujours déſagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de ſa ſurpriſe. Autant de mendians, autant de taches dans la législation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'eſt une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas aſſez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable déſordre; ce qui déshonorera infailliblement nos Magiſtrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a propoſé

plusieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choisir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les esclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'est point dit, dans aucun Auteur, qu'on rencontrât dans les villes, de ces objets sâles & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repoussent la main charitable. La malpropreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues, avec des gémissemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus sont incorporés avec la législation, plus occupée à conserver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoiqu'en disent les systêmes nouveaux, sont funestes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuisent en jardins-fleuristes; & l'oppression des riches va toujours écrasant la partie la plus malheureuse.

On a traité les pauvres en 1779 & dans les années suivantes, avec une atrocité & une barbarie, qui feront une tache ineffacable à un siecle, qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on

mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent presque tous dans les *dépôts*, espece de prison où l'indigence est punie comme le crime.

On vit des enlevemens, qui se faisoient de nuit par des ordres secrets. Des vieillards, des enfans, des femmes perdirent tout à coup leur liberté, & furent jettés dans des prisons infectes, sans qu'on fût leur imposer un travail consolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices & la miséricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit que l'indigence est voisine du crime, que les séditions commencent par cette foule d'hommes, qui n'ont rien à perdre: & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le désespoir de cette foule de nécessiteux, parce qu'on sentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons les d'avance; & ils furent étouffés ; on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont cessé en grande partie. On ne sauroit en accuser que des subalternes avides, qui outre-passent leur pouvoir, & qui frappent sur le pauvre sans défense, croyant

bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus féveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne font pas affez payés, vû la difficulté de vivre dans la Capitale; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur exiftence, prefque infructueufement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre, corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eft le peuple de la terre qui travaille le plus, qui eft le plus mal nourri, & qui paroît le plus trifte. L'Efpagnol fe procure à bon marché la nourriture & le vêtement : enveloppé dans fon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paifiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre fon ame aux délices journalieres de la mufique. L'Anglois bien nourri, fort & robufte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de fon active induftrie, & en jouit perfonnellement. L'Allemand boit, fume, & s'engraiffe fans foucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruffe, fans prévoyance fâcheufe, trouve une forte d'abondance dans l'efclavage.

Mais le Parisien pauvre, courbé sous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtissant, forgeant, plongé dans les carrieres, perché sur les toits, voiturant des fardeauxé normes, abandonné à la merci de tous les hommes puissans, & écrasé commme un insecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la sueur de son front, une chétive subsistance, qui ne fait que prolonger ses jours, sans lui assurer un sort paisible pour sa vieillesse.

MENDIANS VALIDES,

Mais, s'il est plusieurs mendians que la misere force à tendre la main, & qui, affaissés sous le poids du malheur, ont dans le geste l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu sombre du désespoir; il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites, qui par des gémissemens imposteurs & des infirmités factices, surprennent votre libéralité, & trompent votre compassion.

D'une voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en trainant le nom de Dieu, & vous poursuivent dans les rues avec ce nom

ſacré ; mais ces miſérables ne craignent ni ſa juſtice, ni ſa préſence. Ils mentent à chaque paſſant : entretenus par les aumônes, ils font ſemblant d'être ſouffrans, mutilés, pour ſe dérober au travail qu'ils déteſtent

On a vu jadis des poltrons ſe couper le pouce, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre. Eux, ils ſe couvrent de plaies hideuſes, pour attendrir le peuple. Mais quand la nuit vient, ſuivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous ; vous verrez tous ces eſtropiés, droits & diſpos, ſe raſſembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jetté ſa béquille, l'aveugle ſon emplâtre, le boſſu ſa boſſe de crin ; le manchot prend un violon ; le muet donne le ſignal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces aſſemblées. Ils ſe vantent des impôts prélevés ſur la ſenſibilité publique, de la violence, qu'ils font aux ames compatiſſantes & crédules. Ils ſe communiquent leurs ſecrets ; ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſérables qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne reconnoiſſent aucun principe,

& ont dépouillé ces ſentimens de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſociété, ſans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infâmes & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entr'eux, qui ont beſoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité ; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeſte éducation qu'on lui a donnée.

Lorsqu'ils manquent d'enfans, ces miſérables enlevent ceux d'autrui : alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes & des bras de Dieu.*

Cet infâme & criminel métier enrichiſſoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu la ſévérité de la Police ſur cet article. On a vu des mendians donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

Mais comment ose-t-on punir la mendicité, lorsqu'on voit celle des ordres religieux, revêtue d'une apparence légale, & pour ainsi dire, consacrée ? Ces ordres sont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité; mais l'exemple n'est-il pas dangereux : & comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profession, qui subsistent de la charité publique ?

Toutes ces filles, qui le soir vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être considérées comme de jeunes mendiantes; car elles sont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos caresses.

NÉCESSITEUX.

Il n'est presque pas possible dans la situation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne se trouve un grand nombre de coupables, parce-qu'il y a une foule de *nécessiteux* qui n'ont qu'une existence précaire, & que la premiere loi est qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes, qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout & la multitude rien;

les peres de famille dépouillés de leur argent par la voye trop séduisante des loteries & rentes viageres, & ne laissant presque plus à leurs enfans que des contrats en parchemin, annullés à leur décès ; le fardeau de la misére, la dureté insolente du riche, qui marchande la sueur & la vie du manouvrier ; les entraves mises à l'industrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des états ; le défaut de circulation, le haussement prodigieux des denrées, tout précipite l'infortuné dans un nouveau désordre.

Arrivent les loix pénales, entourées de Bourreaux, mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point su prévoir. Les potences, les échaffauds, les roues, les galeres ; inutiles vengeances ! Les mêmes délits recommencent parceque la source n'en a pas été fermée ; il én est de même de ces playes qui versent toujours un sang corrompu, parce qu'on n'attaque pas la masse infectée.

Les riches ne sont pas devenus plus humains. L'injuste distribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes, & par les supplices. Les coupables ont eu la tentation qui naissoit de leur situation : leurs besoins n'ont point changé. Ils auroient été fidéles observateurs des

loix ſi les loix les euſſent protégés en quelque choſe. Mais leurs mains étant vuides, la loi les repouſſoit. La faim d'un côté, de l'autre, des peines atroces les tenoient en ſuſpens. Jugez de l'impérieuſe & cruelle néceſſité, puiſqu'ils ont haſardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfante la vengeance & la trahiſon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage de biens. C'eſt la ſociété qui a commencé le mal, parce qu'elle n'a pas aſſez travaillé ſur la ſubſiſtance commune, que tous ont droit d'attendre, & le malheureux qui monte ſur l'échaffaud, me paroît toujours accuſer un riche.



L'HOTEL-DIEU.

J'*irai à l'hopital*, s'écrie le pauvre Pariſien; *mon pere y eſt mort, j'y mourrai auſſi;* & le voila moitié conſolé. Quelle abnégation! Quelle profonde inſenſibilité!

CRUELLE charité que celle de nos hôpitaux! Fatal ſecours, appas trompeur & funeſte! Mort cent fois plus triſte & plus affreuſe que celle que l'indigent recevroit ſous ſes toits, abandonné à lui-même & à la Nature! La maiſon de

de Dieu! & on ose l'appeler ainsi. Le mépris de l'humanité semble ajouter aux maux qu'on y souffre. Le médecin, le chirurgien sont payés, d'accord: les remedes ne coutent rien, je le sais: mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre; on lui mettra le spectacle de la mort sous les yeux; lorsque les angoisses de la terreur pénétreront déja son ame épouvantée:..... la maison de Dieu! On le plongera dans un air rempli de miasmes putrides; on le soumettra à un despotisme qui n'écoutera ni le cri de sa douleur, ni ses représentations ni ses plaintes; on ne lui donnera personne pour le consoler, pour l'affermir; on sera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convalescent; la pitié même sera aveugle & meurtriere, car elle n'aura plus ce qui la caractérise, la compassion profonde, l'attention secourable, les larmes de la sensibilité :... la maison de Dieu! tout est dur & farouche dans ces lieux où tout souffre. Les maladies les plus contraires seront sous la même couverture, & une simple indisposition se convertira en un mal cruel.

Qui ne fuiroit ces hospices sanglans & dénaturés? Qui osera mettre le pied dans cette maison, où le lit de la miséricorde est cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indi-

gent ; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger, & oppressent les cœurs irrités, on apprend avec une surprise mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette administration importante est confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches ; que le grand scandale subsiste ; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, disent les saints canons, le clergé n'a point secouru puissamment l'humanité souffrante, & que sont zele a paru tiede sur le devoir le plus sacré que ses obligations lui imposoient.

Que seroit-ce, si le vol sacrilege des biens destinés au soulagement des misérables, si ces richesses détournées faisoient sortir la cruauté, des établissemens mêmes fondés par la bienfaisance ? Est-il sous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes ? Et cependant la voix publique accuse hautement ces régisseurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendrissement & respect.

L'Hotel-Dieu a été fondé en 660 par Saint-Landry & le Comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre sexe sans exception de personnes. Le Juif, le Turc, le Protestant, l'idolâtre, le Chrétien y entrent

également. Il y a douze cents lits ; & le nombre des malades se monte à cinq ou six mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille personnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille ; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne savent où poser leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes, on reçoit l'existence sans obtenir le point où doit reposer cette même existence.

Il est presque impossible de savoir quels sont les revenus de l'hôtel-Dieu. Ils sont immenses ; & ce qui le feroit croire, c'est l'attention que l'on a d'en dérober la connoissance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maison de charité* de Lyon & l'*hôpital de Versailles* de l'hôtel Dieu de Paris ; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur ; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la soulevent & qui ne lui permettent pas de passer sur cet objet sans exhaler sa profonde indignation.

On espéroit que le dernier incendie tourneroit à l'avantage des malades ; qu'on bâtiroit sur un nouvel emplacement une édifice plus

ſpacieux, plus ſain; mais on a laiſſé ſubſiſter preſque tous les anciens abus.

L'HÔTEL-DIEU de Paris a tout ce qu'il faut pour être peſtilentiel, à cauſe de ſon atmoſphere humide, & peu aérée; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le ſcorbut & la gale n'y ſont pas moins de ravages, pour peu que les malades y ſéjournent.

LES maladies les plus ſimples dans leur principe, acquiérent des complications graves par une ſuite inévitable de la contagion de l'air; c'eſt par la même raiſon, que les plaies ſimples à la tête & aux jambes ſont mortelles, dans cet hôpital.

RIEN ne confirme mieux ce que j'avance, que le dénombrement des miſérables qui périſſent tous les ans à l'hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre: il meurt le cinquieme des malades; calcul effrayant, & qu'on enviſage avec la plus parfaite indifférence!

IL eſt prouvé par l'expérience & par les obſervations des Phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte: on peut ajouter, que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre,

on les exposera évidemment à se nuire beaucoup, & que par conséquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

Puisse-t-il se rencontrer des hommes assez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger, cette partie de l'administration publique! Puissent-ils braver les adversaires qui frémissent du moindre changement: puisse enfin le génie du bien l'emporter sur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre & faisant la plus vigoureuse défense contre tous les plans généreux qui intéressent l'humanité!

On croit pouvoir assurer ici, que le revenu de l'hôtel-Dieu est tel, qu'il suffiroit pour nourrir presque la dixieme partie de la capitale; & le patrimoine sacré des pauvres se trouve livré aux vices d'une administration insuffisante, puisqu'elle se trompe depuis si long-temps, & dans le choix des moyens & dans l'exécution.



CLAMART.

Les corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement, ſont portés à Clamart : c'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de bierre ; ils ſont couſus dans une ſerpiliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit ; & plus d'un malade réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive, qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul ; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le chariot même qui les conduiſoit à la ſépulture.

Ce chariot eſt traîné par douze hommes : un Prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre ; mais alors tout eſt égal.

Ce chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu, à quatre heures du matin ; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dorment : il faut ſe trouver ſur la route pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce chariot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

On l'a vu dans certains temps de morta-

lité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt quatre heures : il peut contenir juſqu'à cinquante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde ; on y jette enſuite de la chaux vive ; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté, qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'ARRET du Parlement, du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

LA populace ne manque pas le jour de la fête des morts, d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire. Il n'y a là ni piramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées : la place eſt nue. Cette terre graſſe de funérailles, eſt le champ où les jeunes Chirurgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres, pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté : ainſi, après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps ; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin, que quand il a perdu les derniers traits de reſſemblance humaine.

LES ENFANS TROUVÉS.

L'Hôpilal des enfans trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie, on a calculé d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfans ſur cent huit : voyez la gazette des Deux-Ponts, du neuf Avril 1771; le réſultat s'eſt trouvé à-peu-près pareil, dans pluſieurs provinces du Royaume.

Sept à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'Hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y a donc ſept mille peres malheurenx, qui renoncent au ſentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de néceſſiteux; & ce fut de tout temps l'indigence qui cauſa la plupart des déſordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aiſance, les citoyens même des dernieres claſſes ſont fideles à la loi de la Nature; la

misere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne considérer que les causes ordinaires, qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre, mille raisons pressantes excusent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de se trouver réduits à cette cruelle nécessité. Les calamités nationales ont épuisé peu-à-peu les forces & les ressources du corps politique; mais il est une foule d'autres causes secondes, qu'il sera très-aisé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir à la constitution politique de la capitale.

La difficulté de vivre s'y fait sentir de plus en plus? Quelque envie qu'aient tous les individus de se procurer de quoi subsister honnêtement, il ne leur est pas également possible d'y parvenir. Et comment songer à la subsistance des enfans, quand celle qui accouche, est elle-même dans la misere, & ne voit de son lit, que des murailles dépouillées?

Le quart de Paris nesait pas bien sûrement la veille, si ses travaux lui fourniront de quoi subsister le lendemain. Faut-il être étonné qu'on se porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal physique?

En tout temps, à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans queſtion & ſans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés, qu'on préſente à cet Hôpital.

Ce ſage établiſſement a prévenu & empèché mille crimes ſecrets : l'infanticide eſt auſſi rare qu'il étoit commun autrefois; ce qui prouve que la législation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a une foibleſſe, la dérobe à tous les regards; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à ſon aiſe; d'accord: mais, outre qu'il eſt des inconvéniens inſéparables de toute grande ſociété, & qu'il ſeroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de ſcandales & de forfaits.

On avoit propoſé de faire de tous ces enfans trouvés autant de ſoldats. Projet barbare! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre? Ce ſeroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander ſon ſang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître ſoldat, que tous les citoyens ne le ſoient indiſtinctement.

LA tendreſſe maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorſque le généreux Saint-Vincent de Paule (qui mériteroit un éloge de la main du panégyriſte de Deſcartes & de Marc-Aurele) offrit un aſyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foibleſſe, à la ſéduction ou au libertinage.

J'AI dit que le nombre des enfans trouvés montoit à ſept mille par année; mais il faut obſerver qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la Province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir ſecrétement l'enfant, qu'elle craint de conſerver, & que dans toute autre circonſtance elle eût idolâtré.

CE malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé, au moment de ſa naiſſance, eſt recueilli, de lieue en lieue, par des mains mercenaires. Hélas! c'eſt peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un le *Sueur* qui, dans ce tranſport, va ſuccomber à l'intempérie des ſaiſons, aux fatigues du voyage; l'oſerai-je dire, au défaut de la nouriture; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le ſoir même de ſon arrivée à Paris; parce que

le fort lui aura donné à la *crêche* une nourice Normande ou Picarde.

C'EST un homme qui apporte fur fon dos les enfans nouveaux nés, dans une boîte matelaffée, qui peut en contenir trois. Ils font de bout dans leur maillot, refpirant l'air par en haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre fes repas & leur faire fucer un peu de lait. Quand il ouvre fa boîte, il en trouve fouvent un de mort; il acheve le voyage avec les deux autres, impatient de fe débarraffer du dépôt. Quand il l'a dépofé à l'Hôpital, il repart fur le champ pour recommencer le même emploi, qui eft fon *gagne pain*.

PRESQUE tous les enfans qu'on tranfporte de Lorraine par Vitry, périffent dans cette ville. Metz a vu dans une feule année, neuf cents enfans expofés. Quelle matiere à réflexion!

IL feroit temps de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit ceffer de méfeftimer la fille honnête & courageufe, qui nourriroit de fon lait fon enfant, & racheteroit ainfi fa faute par tous les foins maternels; ou il faudroit épargner à ces enfans ce tranfport pénible, qui en moiffonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

En Pruſſe toutes les filles nourriſſent leurs enfans, & publiquement. Il ſeroit puni, celui qui les offenſeroit de paroles, dans cette auguſte fonction de la Nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres; voilà ce qu'a fait un Roi philoſophe; voilà comme il a donné des idées ſaines à ſa nation.

On avoit propoſé de ſubſtituer au lait de femme, celui de chevre & de vache: le Nord ſe trouve très-bien de ce ſyſtême. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres? Elles ſavent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueuſement.

LOTERIE ROYALE DE FRANCE.

Autre ſource de grands maux, & nouvellement ouverte. C'eſt un fléau qui ne ſe renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie, fatale dans tous les ſens poſſibles, eſt une véritable contagion, qui nous eſt arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome, ſous peine de banniſſement: pourquoi faut-il qu'elle ſe ſoit répandue dans preſque toutes les grandes

villes de l'Europe? Paris avoit assez de maux intestins à combattre sans celui là.

Les Entrepreneurs savent très-bien que leur gain est immense & infaillible ; que le nombre des perdans doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent, que presque toutes les chances sont à leur avantage; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot; & ils font jouer au pauvre peuple, deux fois par mois, le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quine*.

Les suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter au cent douze Bureaux, l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, incités par un appas dangereux, trompent & volent leurs maîtres. Les parens aveuglés par leur tendresse, croyent doubler leur fortune, & la perdent entiérement. Les Commis, les Caissiers hasardent leur dépôt, & se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier soutien de leur vie défaillante. On est pleinement instruit de toutes ces scenes tragiques, désastreuses & presque journalieres; &

malgré toute l'évidence du danger, & toute la force du fentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire; on en laiffe fubfifter les funeftes opérations, tant on a foif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité des familles!

Ces conquêtes odieufes de l'état fur les citoyens, & des citoyens fur leurs freres, fontelles dignes de la mere-patrie; & la fociété devroit-elle immoler ainfi fes enfans, leur tendre des pieges, & appeller d'inévitables défordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune!

On parle de décorer la ville, de bâtir des édifices; *l'aifance & les mœurs en font le plus bel ornement*, difoit Zénon. La divinité ne manque ni de temples ni d'autels; mais ce qui doit fur-tout réjouir fes regards, c'eft la fubfiftance aifée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique eft l'œil des autres vertus.

Extrait, *ambe*, *terne*, *quaterne*, *quine*, mots ci-devant inconnus au peuple; quels défaftres ne lui avez-vous pas déja caufés? Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement? Hélas! il ignore que cette loterie eft toute à

l'avantage des Banquiers, & il passe sa vie *à combiner des numéros* La crainte & l'espérence le rendent superstitieux & hébêté, & ne sachant pas même *calculer*, il reste dans la plus grossiere illusion. Son ignorance à cet égard devroit être sa sauve garde.

Le Roi de Prusse, sage législateur, a banni les loteries de Berlin & de ses Etats : ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raisonnemens ; & sa longue expérience dépose contre ces jeux, qui desséchent les forces vitales d'un empire, en ôtant au peuple une partie de sa subsistance.



LE CHAPITRE ÉQUIVOQUE.

Comment préserver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ses habitans, insensiblement ruinés par les séductions les plus perfides & les plus multipliées ? Parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la société a admis & consacré par ses loix mêmes, une prodigieuse inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis,

commis, & depuis chacun a, & a dû avoir ſa maniere d'exiſter. C'eſt un combat perpétuel, où tout fait effort ſur la maſſe des richeſſes, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix platoniques; il faut conſidérer aujourd'hui le renverſement de la ſociété naturelle, les effets monſtrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat eſt un corps malade, gangrené; il ne s'agit pas de lui impoſer les devoirs d'un corps ſain & vigoureux; mais de le traiter conformément à ſes plaies preſque incurables.

Le luxe ſeul peut guérir les plaies du luxe: c'eſt un poiſon devenu néceſſaire à l'enſemble. La premiere loi eſt de vivre. Le ſpectacle le plus hideux eſt le viſage de la miſere oiſive, & qui attend la mort, les bras croiſés, en pouſſant quelques gémiſſemens inarticulés: & comme la Capitale eſt un amas confus & incohérent d'hommes, qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir; qui ſont écraſés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une induſtrie prompte & particuliere; il faut, puiſque le mal eſt fait, & qu'on a toléré tant de ſortes d'abus, il faut donner des moyens de ſubſiſtance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'ETAT autorise publiquement une loterie, qui n'est qu'un jeu de hasard, toujours favorable au Banquier, & dont le gain est pour lui seul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuse pour chacun d'eux? C'est l'Etat qui joue, mais qui joue à coup sûr. Qu'il restitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices: il vaut mieux qu'un homme soit joueur, que d'être un usurier, un escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire ensorte que les moyens de subsistance ne soient refusés à personne; car la loi voulant être raisonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

LE jeu est un commerce momentané, rapide, susceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas, se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain, l'argent coule, échappe, & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse,

& tous les fronts sont déployés par le mouvement actif de l'espérance & de la joie.

UNE circulation très-rapide est imprimée à l'argent ; tous les marchands s'en ressentent ; & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'AIMERAI toujours mieux voir dans Paris des maisons de jeu, que des maisons de prostitution. Les premieres peuvent causer quelque bien, les secondes ne peuvent qu'être funestes en tout sens. Le systême de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France ; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires multipliées & tous les petits états jouissoient. Ce jeu moins désordonné, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût très-utile.

NE nous abusons donc pas aujourd'hui ; & voyons les choses telles qu'elles sont. Depuis que l'or est l'esprit vital des Empires, & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ses heureux possesseurs. Dans les rangs les plus élevés, tout

comme ailleurs, on fe baiffe pour ramaffer l'or; & fans lui, tout eft vaine décoration.

Les dignités ftériles ne font plus des dignités. La fcience du Blazon eft reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons, comme l'Anglois, non plus, *quel homme eft-ce?* mais, *combien a-t-il?* L'égalité des individus, qui le croiroit! femble devoir renaître des fermentations mêmes du luxe: en attendant qu'il nous tue, il nous fufpend, égaux, fur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités, que ceux qu'on fe donne, plus d'efclaves, que ceux qui n'ont point d'or: qui a de l'or, peut regarder tout homme en face; qui a payé l'impôt au Souverain, eft abfolument quitte envers lui.

On fe l'arrache, on fe le partage cet or fi néceffaire; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui fera demain vaincu. Qui ne fent que dans un tel choc politique, & fujet à tant de balancement, les différentes places que chacun occupe, n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raifon: qu'il n'y a d'autre diftinction réelle & permanente, que l'or; qu'il faut donc le lancer en tout fens; afin qu'il paffe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des par-

celles? Ne sent-on pas que, consacrer d'un côté les monstrueux héritages, & empêcher de l'autre, que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu; c'est la contradiction la plus absurde, la plus dangereuse, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a distrait sciemment le bien qui pouvoit résulter de ce jeu effroyable, où tous les désavantages sont nécessairement pour ceux qui *pontent*.

Si ce remede paroît opposé à des réflexions plus sages; je ne l'indique que comme un remede momentané, & qui donne le temps au Législateur de recoutir à des moyens plus conformes à la vertu. C'est Colbett qui a commencé le mal, & je suis pleinement justifié par ses institutions & celle de ses imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures, leur a sacrifié l'agriculture. Il a porté dans le sein des villes, cette foule d'hommes qui fertilisoient les campagnes; il a créé la classe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement, que durant les troubles de France, qui précéderent le regne de Henri IV, le Royaume produisoit des subsistances deux fois au-delà de la consommation des habitans, & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des mi-

racles de la peinture & de la ſculpture, la Nation ſouffroit de la diſette ; diſette qui depuis s'eſt fréquemment renouvellée : ce qui prouve un vice dans le Miniſtere de ce Colbert ſi vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le ſervice de la Cour, qui a augmenté la puiſſance royale, au-delà de ſes bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'eſtime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete, ſe croiroit-il au deſſus de celui qui vend? Les beſoins ne ſont-ils pas réciproques ; & de quelle choſe dans le monde l'argent n'eſt-il pas le ſigne? On ſoudoie le trône, on paye les autels. Le Monarque & le Pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenſes les plus illuſtres ont dans tous les Etats modernes, l'argent pour baſe. Je vois les grands Seigneurs auſſi âpres à l'obtenir, que ceux qui en ſont totalement privés. Tous les grands Comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent ſur les trétaux, juſqu'à ceux qui repréſentent dans les Cours, ſont payés, & d'avance : conformité aſſez remarquable. Le commerce, dit-on, eſt fondé ſur

le gain, voilà ce qui l'avilit. Mais tout reſpire le gain ! Celui qui ſe trouve au lever du Roi, fait une eſpece de trafic de ſon temps, de ſes courſes, de ſes aſſiduités, de ſes courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Verſailles. Le Négotiant viſite tous les ports de l'Europe; il eſt utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ſes voyages une multitude de connoiſſances ; & tel Gentilhomme qui ne veut vendre que ſon ſang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre, lui & ſes deſcendans, pour deux cents années.

AI-JE plaiſanté, ai-je raiſonné ? c'eſt ce que je vous laiſſe à deviner, Lecteur.



MES REGRETS,

ET BIEN SUPERFLUS!

EN voyant tout ce qui déshonore à ce point, un peuple riche & policé, quel Ecivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public aſſemblé. On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne ceſſent en tous pays, que

quand on les a dénoncés à l'animadversion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous restent de l'antiquité, sont émanés de la tribune; & aujourd'hui, que les lumieres politiques deviennent plus saines, on y proposeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oseroit y monter sans se sentir échauffé des nobles flammes du patriotisme? Aujourd'hui dans les gouvernemens les plus libres, les peuples ne connoissent les débats des administrateurs & les vices de l'administration, que par les papiers publics; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole, qui tonne au milieu d'une immense assemblée.



SOUHAIT.

Cette population qui s'accroît, s'accroîtra encore; car depuis que les routes sont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces sur la Capitale; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, soit pour y faire fortune, soit pour y vivre avec plus de liberté; & de là, ce nombre infini de gens cherche de l'emploi & de l'occupation. La masse d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne

reflue pas vers les provinces, & que les provinces y verſent inceſſamment le leur. Mais cette maſſe ſe concentre en peu de mains.

Ces conſidérations ont fait deſirer à pluſieurs que Paris devint Port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il ſemble. Il eſt ſûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la Capitale d'un Royaume auſſi peuplé que la France, ſur-tout, ſi l'on conſidere, que preſque tout l'argent eſt dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du Royaume; parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaiſſeaux qui courent les mers: parce que le propre du commerce eſt de vivifier toutes les parties qu'il arroſe; parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire, preſque excluſif, qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel ſurcroît d'induſtrie naîtroit de ce nouveau point de vue! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos Financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fourniroit une multitude de reſſources, à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent.

Le projet de faire aborder les vaiſſeaux marchands au pied du ſuperbe Palais des Thuileries, n'eſt pas jugé impraticable. On prétend même, que pour vaincre toutes les difficultés, la dépenſe totale n'excéderoit pas quarante ſix millions. J'ai vu un plan qui me ſemble devoir être vainqueur de tous les obſtacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout temps.

Eh ! quoi ; eſt-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan ; eſt-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entrepriſe beaucoup plus facile? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de paſſer ſur un pont, & de traverſer une riviere, de couler à travers une montagne, percée à ſa crête, de monter, de deſcendre une autre montagne ſans s'égarer ; c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à dompter ; difficultés regardées comme inſurmontables. On en vint à bout néanmoins, ſur plus de quarante lieues d'étendue ; & la ſcience des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'eſt aujourd'hui.

Quelle entrepriſe plus utile & plus néceſſaire ! On a dépenſé bien d'avantage pour des boſquets peuplés de marbres ſtériles, & qui n'atteſtent que l'orgueil des Rois & non

leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ses nombreux enfans, obligés le plus souvent de s'expatrier, ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de subsistance assurée, un gage de félicité; & je ne tremblerai plus sur ses futurs destins; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la considérerai vraiment comme florissante, que quand elle se sera fait jour au sein des mers, pour appeller en ligne directe l'abondance dans ses murs : sans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la dessécher, la flétrir, & donner la mort à ses citoyens.

PARIS-PORT.

TANDIS qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconséquentes, comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville; y faire aborder les vaisseaux, qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde; ne seroit-ce pas donner tout-à-coup au com-

merce de la France, la plus vigoureuſe de toutes les impulſions ? L'opulence de la Capitale, ſa population, l'activité de ſes habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le ſuccès.

LE projet eſt praticable ; il ne faudroit que creuſer le lit de la riviere, pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

ALORS peut-être, ſans la Marine-Royale (cette coûteuſe & inutile décoration,) les armateurs ſortiroient en foule, & ſe rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, induſtrieuſe & riche. Le ſort de la Capitale ne ſeroit plus incertain : des reſſources promptes ſeroient aſſurées à tous les regnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales, cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

TOUT ce qui eſt dépenſé à Paris, en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place

au négoce : l'usure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes. Enfin, si les succès sont proportionnés à la masse de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas se flatter !

La tête d'un pareil Royaume figureroit avec plus de splendeur, environnée de mille vaisseaux; & l'abondance qui ne vient à elle, qu'en épuisant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroi flotter sans peine & sans efforts au pied de ses magnifiques remparts. L'industrie aiguillonnée en tout sens, ne seroit plus timide ni obscure; elle s'agrandiroit avec le projet; & la réaction de tous les esprits opéreroit quelque chose de grand, c'est-à-dire de relatif à la puissance réelle du Royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques Isles éloignées, sur la possession desquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'histoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Dannemarck & de la Norverge, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête

Sigefroi, vinrent en l'année 885, faire le siege de Paris avec sept cents voiles, sans compter les barques, en sorte (qu'au rapport d'*Abbon*, Religieux de l'Abbaye Saint Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers latins) la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déja venus deux fois dans le même siecle.

Jules-César rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hyver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps, il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'AVONS-NOUS pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le Capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Thuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingts pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du meme mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit

à-peu-près à la même hauteur, c'eſt-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaiſſeau eſt arrivé de Rouen à Paris, en ſept jours; de Rouen à Poiſſi, en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris, en dix jours.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, annonça dans ſa ſéance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante, cette queſtion : *la Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte; & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage?* En 1760 le pris fut remis, l'Académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les Ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs Architectes, a été mis ſous les yeux du Miniſtere.

On a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel; on n'en a point pour fécon-

der une ville immenſe, & ſoulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

LES PRISONS.

RETOMBONS de ces ſublimes projets à ce qui exiſte. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle. Voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéreſſe de ſi près l'humanité. Des images conſolantes ont erré autour de moi: les cachots, les chaînes, le bruit des clefs diſſipent le ſonge!

LA loi arrête l'innocent comme le coupable, lorſqu'il s'agit de conſtater un délit; mais la priſon étant déja une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit. Or, pour s'aſſurer de ma perſonne, il ne faut pas pour cela attaquer ma ſanté, me priver des regards du ſoleil & de l'air, me jetter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la ſeule vue eſt un ſupplice.

SI le ſoupçon exige que je ſois totalement

ment privé de ma liberté, que je ne ſois point à la merci de l'avarice d'un Géolier; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence : d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout eſt & doit être ſubordonné; mais que je n'emporte pas une affreuſe maladie de ma captivité; tandis qu'il eſt ſi facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma ſolitude!

Les priſons ſont reſſerrées, mal-ſaines, infectes : on les a juſtement comparées à de hauts & larges puits, aux parois deſquels ſeroient adoſſées des maſures étroites & hideuſes. Si le priſonnier veut y être ſéparé, il payera *ſoixante francs par mois*, un petit emplacement de *dix pieds quarrés* : tout s'y vend le double; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particuliere, pour rendre la miſere des priſonniers encore plus profonde.

D'énormes chiens font la garde & même la police avec les Géoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caractériſe. Ces éle-

ves font dreffés à faifir un prifonnier au collet & à le mener au cachot;ils obéiffent au moindre figne.

UNE petite porte épaiffe s'ouvre trente fois par quart-d'heure; il faut que tout ce ce qui fert à l'entretien & à la nourriture, paffe par-là ; il n'y a point d'autre entrée.

LES cachots font les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miferes humaines : les vices les plus monftrueux y font naturalifés, & le criminel oifif s'enfonce-là dans de nouveaux crimes.

ON nomme *pailleux* les miférables qui refpirent encore dans ces fouterrains. L'humanité eft réellement effrayante & hideufe fous ce déplorable point de vue : tirons le rideau.

IL y a à la porte de la prifon un *cercueil bannal* pour les prifonniers & *pailleux*, qui décedent; ils n'obtiennent point de biere de la charité publique; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-folide reçoit chaque jour tous les morts, & indiftinctement; quelquefois il en contient deux, quand les trépaffés font des adolefcens. Le cercueil banal de la prifon du Châtelet fert depuis plus de quatre-vingts ans. Les *pailleux* l'appellent *la*

croute de pâté. O sauvages errans dans les forêts de l'Amérique Septentrionale! vous mangez vos ennemis; vous faites un trophée sanglant de leur chevelure : mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'historien, les tableaux que j'aurois ici à tracer : .... non, laissons les monstrueuses turpitudes de l'humanité, dégradée sous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendrissent jamais, & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur ministere.

Un édit bienfaisant & paternel va faire cesser une grande partie de ces abus, & le bien qui se fait, devient le gage du bien qui se fera. Qu'il se fait lentement!

SENTENCE DE MORT.

Quelle voix sinistre & retentissante, emplissant les rues & les carrefours, se fait entendre jusqu'au sommet des maisons, & crie qu'un homme plein de jeunesse va périr, égorgé de sang froid par un autre homme, au nom de la société? Le Colporteur, en courant & hurlant, vend la sentence encore humide; on l'achete pour savoir le nom du cou-

pable, & apprendre quel eſt ſon crime : on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'eſt une condamnation ſubite qui vient épouvanter les eſprits, au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

La populace quitte les atteliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public, au milieu des tourmens.

Le Philoſophe qui, du fond de ſon aſyle, entend crier la ſentence, gémit; & ſe remettant à ſon bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit ſur les loix pénales & ſur ce qui néceſſite le ſupplice; il examine ſi le gouvernement, la loi n'ont rien à ſe reprocher, & tandis qu'il plaide la cauſe de l'humanité, dans ſon cabinet ſolitaire, & qu'il ſonge à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écraſe le malheureux ſous onze coups; le replie ſur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt; mais horriblement pendante. Les os briſés traverſent les chairs. Les cheveux hériſſés par la douleur, diſtillent une ſueur ſanglante. Le patient dans ce long ſupplice, demande tour à tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'Hôtel-de-ville, & compte les heu-

res qui sonnent ; il frémit consterné, contemple & se tait.

MAIS le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le spectacle affreux de la veille n'a point empèché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même spectacle ; le Bourreau lave ses mains sanglantes, & va se confondre dans la foule des citoyens.

L'ASSASSIN meurt, & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine ; qui a été plus terrible aux soldats de la Patrie, que le fer & le feu de l'ennemi ; qui a fait disparoître des voitures de farines, & peuplé les Hôpitaux ; cet homme vient bâtir un Palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé ! Il devroit y entendre le murmure de l'Etat, les cris plaintifs des soldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devroit se réveiller, agité par la frayeur, & voir des spectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec sécurité ; des registres signés par des hommes de loi, vendus à ses rapines, ont légitimé ses vols ; à l'aide de calculs faux, il paroît innocent : son vil & infâme métier s'accrédite pour ainsi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ses momens de bonne humeur,

il raconte jusqu'à ses exploits meurtriers ; & comment, mettant le feu lui-même à des magasins, il a revendu à l'Etat ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & assassin en Allemagne, il en plaisante à Paris.

Et le millionnaire qui médite, invente des plans *extendeurs* d'impositions ingénieuses & calculées sur la partie indigente du peuple ; lorsqu'il a bien dîné, calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

Je ne lui pardonnerai jamais ; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité ; je pardonnerai plutôt au malheureux qui, n'ayant qu'un pistolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le signe représentatif des alimens dont il a besoin.

Oui, l'homme qui m'assassineroit, me paroîtroit moins odieux, que tous ces oppresseurs de la Patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver : partie offensée, je lui rends mon affection ; je le justifie même, & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux, qui égorge dans le sein du luxe & des richesses ; & le sentiment du mépris

pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces déteſtables attentats.

LE BOURREAU.

L'EXÉ'CUTEUR de la haute juſtice a pour gages, *dix huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que ſeize mille, il y a ſix ans. Il avoit le droit de porter ſes mains immondes ſur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

IL n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris, depuis quarante ans environ. Auſſi le Boureau eſt-il inexpérimenté dans cette fonction.

LA derniere claſſe du peuple connoît parfaitement ſa figure; c'eſt le grand acteur tragique, pour la populace groſſiere, qui court en foule à ces affreux ſpectacles, par le ſentiment de cette inexplicable curioſité, qui entraîne juſqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel ſont diſtingués.

LES femmes ſe ſont portées en foule au ſupplice de *Damiens*; elles ont été les dernieres

à détourner leurs regards de cet horrible ſcene.

LE petit peuple s'entretient fréquemment de l'Exécuteur; dit qu'il a table ouverte pour les pauvres Chevaliers de Saint-Louis, & va chercher chez lui de la graiſſe de pendu; car il vend les cadavres aux Chirurgiens, ou les garde pour lui à ſon choix : le criminel ne peut pas ſe vendre de ſon vivant, ainſi qu'il fait à Londres.

RIEN ne diſtingue cet homme des autres citoyens, même lorſqu'il exerce ſes épouvantables fonctions; ce qui eſt très-mal vu. Il eſt friſé, poudré, galonné, en bas de ſoie blancs & eſcarpins, pour monter au fatal poteau : ce qui me paroît révoltant, puiſqu'il devroit porter, en ces momens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination, & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

IL eſt ſans contredit le dernier citoyen de la ville, & lui ſeul eſt frappé par ſon emploi, d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui

exercent pour cent écus, le métier qu'il fait pour ſix mille. Et il trouve des valets !

Il y auroit beaucoup de réflexions à faire ſur cet agent de notre législation criminelle, pour ſavoir à qui il appartient ſpécialement; mais cet examen nous jetteroit dans une diſſertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

Il marie ſes filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entr'eux, ils s'appellent (à l'inſtar des Evêques) *Monſieur de Paris*, *Monſieur de Chartres*, *Monſieur d'Orléans*, &c. & *Charlot* & *Berger* fourniſſent aux entretiens du peuple, une matiere inépuiſable. Tels ſavetiers ſavent l'hiſtoire des pendus & des bourreaux; ainſi qu'un homme de bonne ſociété ſait l'hiſtoire des Rois de l'Europe & de leurs Miniſtres.

PLACE DE GREVE.

LA ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment ils s'abuſoient à ce point extrême.) Un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*; & plus ſcélérat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il

y montra sa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocrisie. Je l'ai vu & entendu au Chatelet; car il se trouvoit alors dans la même prison, avec l'Auteur de la *Philosophie de la Nature*; & j'allois visiter l'Ecrivain.

DESRUES n'avoit à la bouche que les noms sacrés de Dieu & de Religion: le génie du crime n'a gueres été plus loin; & par la méditation & la complication de ses forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perversité y regne.

CETTE place est encore étroite, quoique nouvellement élargie. Les exécutions devroient se faire ailleurs; car on oblige une foule de rentiers, qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution; & rien de si hideux, de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la Jurisprudence criminelle, est parmi nous dans un si déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur, qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.

L'ASSASSIN au fond des bois a-t-il jamais couché un homme ſur une croix de Saint-André, pour lui caſſer les os de douze coups; puis l'a-t-il ployé ſur une roue de caroſſe, un confeſſeur à ſes côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à ſouffrir? Certes, la juſtice eſt plus effrayante que le crime! L'aſſaſſin donne ſon coup de poignard, craint d'enviſager ſa victime, fuit avec le remord, tandis que la juſtice compte pendant vingt-quatre heures, les cris déſeſpérés d'un malheureux, qu'environne un peuple immenſe.

ON reproche à la populace de courir en foule à ces odieux ſpectacles; mais quand il y a une exécution remarquable, ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

NOS femmes dont l'ame eſt ſi ſenſible, le genre nerveux ſi délicat, qui s'évanouiſſent devant une araignée, ont aſſiſté à l'exécution de Damiens, je le répete, & n'ont détaché que les dernieres leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la juſtice ait jamais imaginé, pour venger les Rois.

ON reproche à la populace, (l'Auteur d'un ouvrage moderne ſur *la paſſion du jeu*,)

que ce que jour-là même *on joua à la greve*; *qu'on y joua de l'argent* en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu & les quatre chevaux, qui devoient enfin écarteler l'assassin.

Le patient, tant la coutume à d'empire! ne harangue jamais le public; ce qu'il fait si souvent en Angleterre : on ne lui en octroyeroit pas la permission. Le général Lally paroissant vouloir parler au peuple, on lui mit un *baillon*. Ainsi la forme du gouvernement se caractérise par-tout, & ne permet à personne d'élever la voix, même à sa derniere heure, & de haranguer un instant avant que d'expirer.

Les Colporteurs, qui crient les sentences de mort, (la médaille de cuivre sur l'estomac) font quelquefois retentir l'arrêt fatal jusqu'aux oreilles du supplicié, cruauté impardonnable! Ils appuyent sur-tout fortement sur ces mots, *qui condamne un assassineur*. Cet horrible barbarisme est de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple, que le mot *assassin* & le peuple dit & dira toujours *assassineur*; cela lui semble plus énergique.

Il y a quelque années qu'un fils ayant fait assassiner son pere, fut rompu *à la place Dauphine*,

avec ſon complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entrainé dans l'abîme un homme foible, par l'appat du plus mince intérêt, ſe montra ſur l'échafaud ſi dur, ſi hautain, ſi peu repentant (tandis que ſon compagnon prioit & ſe réſignoit), qu'au premier cri qu'il jetta ſous le premier coup de barre, un battement univerſel partit de toutes les mains.

J'AI cru que ce trait (peut-être unique) devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la Capitale.

ON ne coupe plus de têtes; ce qui prouve que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent point.

CHAQUE année offre une race nouvelle de voleurs & de ſcélérats, qui ont un caractere différent: l'an paſſé c'étoient des empoiſonneurs, connus ſous le nom d'*endormeurs*, qui mêloient dans le tabac & dans les boiſſons un venin aſſoupiſſant, dangereux & mortel: cette année, ce ſont des *voleurs d'Egliſe*, des ſacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les ſacriſties, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant ſur la route de Flandres qu'aux environs de Paris, près de quarante égliſes.

On a vu 'dit-on, de ces facrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hosties au Curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hosties, comme *pain à cacheter*.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes, faites aux flambeaux. Il paroît constatéque rien n'est moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi fe plait à un meurtre clandestin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne fauroit être considerée que comme un exemple, & jamais comme une punition; or qu'est-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'infçu des citoyens qui dorment; si vous lui faites grace de la publicité, faites-lui grace de la vie. Ce n'est qu'au nom de la société qu'il doit la perdre, & votre arrêt est un crime, si elle ignore tout à la fois le délit & le fupplice.



SERVANTE MAL PENDUE.

Il y a dix ſept ans environ, qu'une jeune payſanne, d'une figure très-agréable, s'étoit miſe en ſervice chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraine la corruption des grandes villes. Epris de ſes charmes, il tenta tous les moyens de la ſéduire. Elle étoit honnête; elle réſiſta. La ſageſſe de cette fille ne fit qu'irriter la paſſion du maître, qui ne pouvant la ſoumettre à ſes deſirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la caſſette, où cette fille mettoit ſes hardes, pluſieurs effets à lui appartenans & marqués à ſon nom; puis, il cria qu'il étoit volé; appella un Commiſſaire, & fit ſa dépoſition en juſtice : à l'ouverture de la caſſette, on reconnut les effets qu'il avoit reclamés.

La pauvre ſervante empriſonnée, n'avoit que ſes pleurs pour défenſe; & pour toute réponſe aux interrogatoires, diſoit qu'elle étoit innocente. On ne ſauroit trop accuſer notre juriſprudence criminelle, quand on ſonge que les juges n'eurent aucun ſoupçon de la ſcélérateſſe de l'accuſateur, & qu'ils ſuivirent la loi dans

toute sa rigueur; rigueur excessive & qui devroit disparoître de notre code, pour faire place à un simple châtiment, qui laisseroit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup d'essai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le soir même y porter le scalpel, il sentit un reste de chaleur; l'acier tranchant lui tomba des mains; & il prit dans son lit, celle qu'il alloit disséquer.

Ses soins pour la rappeller à la vie, ne furent par inutiles; il manda en même temps un ecclésiastique, dont il connoissoit la discrétion & l'expérience, tant pour le consulter sur cet étrange événement, que pour être témoin de sa conduite.

Au moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle se crut dans l'autre monde; & appercevant la figure du Prêtre, qui avoit une grosse tête & une physionomie fortement prononcée, (car je l'ai connu, & c'est de lui que je tiens ce fait) elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous savez mon innocence, ayez pitié de moi;* elle ne cessa d'invoquer

d'invoquer cet eccléſiaſtique, croyant voir Dieu même. On fut long-temps à lui perſuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du ſupplice & de la mort avoit frappé ſon imagination! Rien n'étoit plus touchant & plus expreſſif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme ſon juge ſuprême; & au défaut de ſa beauté attendriſſante, ce ſpectacle unique étoit fait pour intéreſſer vivement l'homme ſenſible & l'homme obſervateur. Quel tableau pour un peintre! Quel récit pour un philoſophe! Quelle inſtruction pour un homme de loi!

Le procès ne fut pas ſoumis à une nouvelle reviſion, ainſi qu'on l'a imprimé dans le *journal de Paris*. La ſervante guérie de ſon effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ſes prieres vers le ſeul Être adorable, quitta pendant la nuit la maiſon du Chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla ſe cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les ſatellites & l'affreux poteau, qui pourſuivoient ſes regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que ſon crime, manifeſte aux yeux de té-

moins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des magiſtrats & des loix.

Le peuple eut connoiſſance de la réſurrection de cette fille; il accabla d'injures le ſcélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immenſe, ce forfait fut bientôt oublié, & le monſtre reſpire peut-être encore: du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire ſeroit le *Recueil de tous les innocens condamnés*; pour voir les cauſes de l'erreur & l'éviter dans la ſuite. Ne ſe trouvera-t-il point enfin un Magiſtrat qui s'occupera de cet ouvrage important?



BASTILLE.

Prison d'Etat: c'eſt aſſez la qualifier. *C'eſt un château* dit Sainte-Foix, *qui ſans être fort, eſt le plus redoutable de l'Europe.*

Qui ſait ce qui s'eſt fait à la Baſtille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé? Mais comment écrira-t on l'hiſtoire de Louis XIII, de Louis XIV & de Louis XV; ſi l'on ne ſait pas

l'histoire de la Bastille? Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus curieux, de plus singulier s'est passé entre ses murailles. La partie la plus intéressante de notre histoire nous sera donc à jamais cachée : rien ne transpire de ce gouffre, non plus que de l'abîme muet des tombeaux.

HENRI IV fit garder le trésor Royal à la Bastille. Louis XV y fit enfermer le Dictionnaire Encyclopédique.

LE Duc de Guise, maître de Paris, en 1588, le fut aussi de la Bastille & de l'Arsenal. Il en fit gouverneur Bussi, le Clerc-Procureur au Parlement. Bussi, le Clerc ayant investi le Parlement, qui refusoit de délier les François du serment de fidélité & d'obéissance, conduisit à la Bastille Présidens & Conseillers, tous en robes & en bonnets quarrés; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Bastille, qui avez reçu sous les trois derniers regnes, les soupirs & les gémissemens de tant de victimes; si vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'histoire!

AUPRÈS de la Bastille se trouve l'Arsenal,

qui recele le magasin à poudre; voisinage tout aussi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des prisonniers d'Etat, qui paroissent devoir y finir leurs tristes jours. Qui a pu calculer au juste les *lettres de cachet* délivrées sous les trois derniers regnes?

On a une histoire de la Bastille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres; mais rien de ce qu'on souhaiteroit tant d'apprendre; rien en un mot, qui puisse porter quelque jour sur certains secrets d'Etat, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'historien, on y traitoit sous un d'Argenson, avec une rigueur inouie & une violence tyrannique, les prisonniers dejà trop punis par la perte de leur liberté.

Le gouvernement aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'est beaucoup relâché sans doute de cette cruelle sévérité; & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuses & inutiles.

Quand un prisonnier décede à la Bastille, on l'enterre à Saint-Paul, la nuit à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers por-

tent le cercueil, & les membres de l'Etat major assistent à la sépulture. Ainsi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Bastille à Paris, on récite soudain l'histoire du *masque de fer* : chacun la fabrique à son gré & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reste le peuple craint plus le Châtelet que la Bastille : il ne redoute pas cette derniere prison, par ce qu'elle lui est comme étrangere, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conséquent il ne plaint gueres ceux qui y sont détenus; & le plus souvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoissance aux généreux defenseurs de sa cause : les Parisiens aiment mieux acheter du pain pour vivre, que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose; on a reconnu que l'Auteur, le livre & ses opinions en acquéroient plus de célébrité; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain; & l'on a compris que lorsqu'on avoit la force physique, il falloit peu s'inquieter des idées politiques & morales, versatiles & changeantes par leur nature.

ANECDOTE.

A l'avénement de Louis XVI au trône, des miniſtres nouveaux & humains firent un acte de juſtice & de clémence en reviſant les regiſtres de la Baſtille & en élargiſſant beaucoup de priſonniers.

Dans leur nombre étoit un vieillard qui depuis quarante-ſept années, gémiſſoit, détenu entre quatre épaiſſes & froides murailles. Durci par l'adverſité qui fortifie l'homme quand elle ne le tue pas, il avoit ſupporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une conſtance mâle & courageuſe. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis preſque la rigidité du fer ; & ſon corps, plongé ſi long-temps dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainſi dire la fermeté compacte.

La porte baſſe de ſon tombeau tourne ſur ſes gonds effrayans, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut ſortir.

Il croit que c'eſt un rêve ; il héſite ; il ſe leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne

de l'eſpace qu'il parcourt. L'eſcalier de la priſon, la ſalle, la cour, tout lui paroît vaſte, immenſe, preſque ſans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu, ſes yeux ont peine à ſupporter la clarté du grand jour; il regarde le ciel comme un objet nouveau; ſon œil eſt fixe; il ne peut pas pleurer; ſtupéfait de pouvoir changer de place, ſes jambes malgré lui demeurent auſſi immobiles que ſa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

QUAND il ſe ſentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire; il fallut le faire deſcendre.

CONDUIT par un bras charitable, il demande la rue où il logeoit; il arrive; ſa maiſon n'y eſt plus; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ſes voiſins, empreintes dans ſa mémoire, ont pris de nouvelles formes. Envain ſes regards interrogerent toutes les figures; il n'en vit pas une ſeule dont il eût le moindre ſouvenir.

EFFRAYÉ, il s'arrête & pouſſe un profond ſoupir: cette ville a beau être peuplée d'êtres vi-

vans; c'eſt pour lui un peuple mort; aucun ne le connoît; il n'en connoit aucun; il pleure & regrette ſon cachot.

Au nom de la Baſtille qu'il invoque & qu'il réclame comme un aſyle; à la vue de ſes habillemens qui atteſtent un autre ſiecle, on l'environne. La curioſité, la pitié s'empreſſent autour de lui : les plus vieux l'interrogent & n'ont aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hazard un vieux domeſtique, ancien portier, tremblant ſur ſes genoux, qui confiné dans ſa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force ſuffiſante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoît pas le maître qu'il a ſervi, mais il lui apprend que ſa femme eſt morte il y a trente ans, de chagrin & de miſere, que ſes enfans ſont allés dans des climats inconnus, que tous ſes amis ne ſont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens paſſés & preſque effacés.

Le malheureux gémit & gémit ſeul. Cette foule nombreuſe, qui ne lui offre que des viſages étrangers, lui fait ſentir l'excés de ſa miſere, plus que la ſolitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleurs, il va trouver le miniſtre dont la compaſſion généreuſe lui fit préſent d'une liberté qui lui peſe. Il s'incline & dit; faites-moi reconduire dans la priſon d'où vous m'avez tiré. Qui peut ſurvivre à ſes parens, à ſes amis, à une génération entiere; qui peut apprendre le trépas univerſel des ſiens ſans deſirer le tombeau? Toutes ces morts, qui pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même inſtant. Séparé de la ſociété, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi ni avec les hommes nouveaux pour qui mon déſeſpoir n'eſt qu'un rêve. Ce n'eſt pas mourir qui eſt terrible, c'eſt mourir le dernier.

Le Miniſtre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de ſa femme & de ſes enfans. Il n'eut d'autre conſolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître; il ſe fit au milieu de la ville, une eſpece de retraite non moins ſolitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi ſiecle; & le chagrin de ne rencontrer perſonne qui put lui dire; *nous nous ſommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ſes jours.

MAISONS DE FORCE.

INDÉPENDAMMENT du Château de la Bastille & du Château de Vincennes, affectés au prisonniers d'Etat, les Ministres avec des lettres-de-cachet ou par des formules particulieres, vous envoient à *Bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit est pour les insensés & pour les maniaques.

SUR les plaintes d'une famille, les jeunes libertins sont enfermés à *Saint-Lazare*. Les femmes (car on les enferme aussi) sont conduites aux *Filles de la Magdeleine*, *à Sainte-Pélagie* & la *Salpétriere*.

CES différens emprisonnemens sont nécessités quelquefois par des circonstances impérieuses; mais il seroit toujours à desirer, que la détention d'un citoyen ne dépendît pas d'un seul Magistrat, & qu'il y eût une sorte de tribunal, pour examiner quand ce grand acte d'autorité (soustrait à l'œil des loix) cesse d'être illicite.

QUELQUES avantages réels compensent ces

formes irrégulieres; & il y a en effet une infinité de désordres, que la marche lente & grave de nos tribunaux ne sauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou subtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police, plus directes, le surveillent, le pressent & l'environnent de plus près. L'abus est à côté du bienfait, j'en conviens; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux sont réprimés par cette force vigilante & active, qui devroit néanmoins publier son code, & le soumettre à l'inspection des citoyens éclairés.

Les Inspecteurs de police sont beaucoup écoutés du Lieutenant de police, sur-tout dans les cas parciculiers & obscurs. Mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, passionnés. La premiere impression demeure dans l'esprit du Magistrat, qui, vu ses occupations trop étendues, ne sauroit donner à chaque objet, qu'un rapide coup d'œil.

Les Inspecteurs de police, qui occasionnent un grand nombre de détentions, ne devroient être qu'*investigateurs* des délits & *captateurs*; mais faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainsi dire, puisque c'est sur leur simple déposition, que l'on établit la preuve

& la punition du délit. Or, comme ces Infpecteurs frappent le plus fouvent fur la portion du peuple, qui n'a ni voix, ni défenfe, ni réclamation, & qu'ils font intéreffés à trouver des coupables; il eft aifé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, fans parler des autres paffions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les Evêques dans les provinces, faifoient encore enlever les filles de Proteftans, par *Lettres-de-cachet*, pour les confiner dans un Couvent; & là, les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la Capitale.

DEPOTS OU RENFERMERIES.

Prisons de nouvelle inftitution, imaginées pour débarraffer promptement les rues & les chemins de mendians; afin que l'on ne voie plus la mifere fuppliante à côté du fafte infolent.

On les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & tenébreufes, où on les laiffe livrés à eux-mêmes. L'inaction,

la mauvaiſe nourriture, l'abandon où ils ſont, l'entaſſement des compagnons de leur miſere, ne tarde pas à les faire diſparoître l'un après l'autre.

Ces *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer) offenſent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la ſaine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on ſoit bien peu fécond en reſſources & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infortunés, au lieu de ſavoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

Ces oppreſſions condamnables & qui n'admettent aucune excuſe, contriſtent l'ame la moins ſenſible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens : mais il nous ſuffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien conſtatées aux hommes équitables & puiſſans. Il eſt même impoſſible qu'elles ne prennent pas fin ſous un gouvernement, fort diſtrait, il eſt vrai ; mais d'ailleurs doux & humain. Il ſentira qu'on ne doit pas traiter ainſi les pauvres, qui n'ont commis aucun crime ; & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oiſiveté volontaire ou forcée, pour leur impoſer cette même oiſiveté, devenue un

ſupplice, & le déſeſpoir & la mort qui s'enſuivent.

QUAND un Miniſtre fait arrèter un homme avec une lettre-de-cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raiſons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la Baſtille, on l'enferme au Châtelet : & là, l'homme-victime reſte *en dépôt*. C'eſt une expreſſion toute nouvelle, qui s'applique à une vexation aſſez nouvelle. Il faut bien apprendre aux étrangers toute la richeſſe de notre langue. Ainſi, le mot *dépôt* a pluſieurs ſignifications : c. q. f. d.

UNE lettre de cachet enleve, tranſporte un homme dans un cachot, & l'y laiſſe pourrir le reſte de ſes jours ; mais cette même lettre de cachet eſt impuiſſante à ſaiſir ſes biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ſes héritiers naturels ; ainſi, l'argent parmi nous eſt beaucoup plus ſacré que la liberté perſonnelle.





VIE D'UN HOMME EN PLACE.

UN Miniſtre ſe leve, ſon antichambre eſt déja pleine de gens qui l'attendent: il paroît; des milliers de placets paſſent dans les mains embarraſſées de ſes deux Secrétaires, qui, froids & immobiles, repréſentent à ſes côtés: il ſort; des ſolliciteurs ſe trouvent ſur ſon paſſage, & le pourſuivent juſqu'à ſa voiture: il dîne; des recommandations à droite & à gauche l'inveſtiſſent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille, pendant le déſſert; il rentre dans ſon cabinet; il voit ſur ſon bureau, cent lettres qu'il faut lire; des audiences particulieres le tyranniſent encore.

COMMENT exiſte-t-il, dira-t-on? Comment? Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde & d'expédier ſon immenſe beſogne; il ſigne les lettres, voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelqu'intrigue de cour, qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance & dont-il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

Les gens en place sont d'un sérieux à glacer. Leur conversation est la sécheresse même : ils ne s'expriment que par monosyllabes ; mais toute cette démonstration extérieure est pour le public : en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de se compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaisirs, & l'on voit l'homme qui pour un instant n'est plus dupe de sa vanité.

Le valet de chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes ; il a lui-même un valet de chambre, lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoye l'habit, qui apprête la perruque artisée de Monseigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrieme main & ne fait que la poser sur la tête ministérielle, où reposent les grandes destinées de l'Etat. Après cette fonction auguste, c'est à son tour de se faire habiller par ses gens ; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit son monde, protege & commande que l'on mette les chevaux à sa voiture. Le valet de chambre du valet de chambre n'a pas tout à fait un équipage, mais il est très-bien servi.

Tandis que le serviteur du Roi va représenter utilement à Versailles, le serviteur de Monseigneur

Monſeigneur repréſente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme ſe trouvant lui, à la principale ſource.

MONSEIGNEUR eſt tout puiſſant à onze heures du matin ; il donne audience & ſon ſallon eſt rempli. D'un coup d'œil il diſtribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'eſpérance & de joie. L'homme puiſſant invite ſes créatures à ſa table ; elles ſe proſternent & leur viſage devient rouge de plaiſir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet & lui redemande *le porte feuille.* Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, & va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin & loin de la cohue brillante, qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, & chacun dit à part ſoi : *demain, j'irai voir le ſucceſſeur & le féliciter.*

COMMENT cette portion de Royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains lui échappe-t-elle tout à coup ? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne

ſont-ils que des pantins, ainſi que l'a dit Diderot? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même? Il cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir; il compoſe de nouveaux rêves de grandeur; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit: ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour à tour la crainte & l'eſpérance, & à recevoir en qualité d'homme puiſſant, leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

On ne s'intrigue aujourd'hui (diſoit Duclos) que pour l'argent: les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places, où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos ayeux aſpiroient à la gloire toute nue: ce n'étoit pas ſi l'on veut le ſiecle des lumieres; mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtiſan de nos jours diſoit: *il faut tenir le pot de chambre aux Miniſtres tant, qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.*

ORATEURS SACRÉS.

LES prédicateurs jouiſſent ſeuls à Paris du beau droit de parler au peuple aſſemblé. Il ſeroit à deſirer qu'ils en ſentiſſent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philoſophie, quelques-uns ont expoſé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiſer bêtement un emploi auſſi noble, ne vaudroit-il pas mieux conſacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoſeroit; devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de ſe montrer tels & de mériter la vénération publique.

PROFESSEURS publics de morale, ſous l'étendard ſacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole, les abus les plus dominans, & développant les maximes de l'Evangile, étendre juſqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malverſations les plus criantes.

TOUT crime, depuis le plus grand juſqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient ſoumettre

à leur tribunal tous les forfaits politiques qui causent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame : la vérité nue & simple a une force qui terrasse ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a osé frapper directement la sainte vérité.

SOUS ce point de vue, les Prédicateurs, sans offenser le ministere, pourroient le servir. Qu'ils s'emparent des idées saines, universellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité sont dans l'Evangile, qui ne recommande qu'amour & charité ; la philosophie de nos jours est une branche du christianisme. Quelques-uns, je le répete, ont déja rempli ce généreux devoir en présence du Monarque : & quelle sublime fonction, que de porter à l'oreille du Prince les gémissemens qu'il ne peut entendre, & les pensées augustes qu'on voudroit interdire à la Royauté !

JE chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre la place de ces orateurs, qui peuvent apporter des consolations aux calamités régnantes ; parler au peuple d'un ton apostolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du sacer-

doce paroît dans tout ſon éclat. Perſuader, convaincre, conſoler, développer tous les tréſors de la morale la plus conſolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité ; quel ſublime emploi !

QUANT à ces abbés beaux-eſprits, qui courent des bénéfices, en faiſant de belles phraſes pour prêcher, s'il ſe peut, *un avent à la Cour* ; qui ne veulent que faire fortune ; qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne diſent rien à la foule qui ſouffre ; quant à ces énergumenes ſous le froc, qui vômiſſent de plattes groſſiéretés contre des philoſophes, qu'ils ne ſavent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raiſon ; qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuſes ; je les plains de profaner un auſſi auguſte miniſtere, de ne pas ſentir quelle eſt leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre ſur les eſprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes ſur leurs véritables intérêts.

ON dit qu'un Ex-Jéſuite, nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le ſublime de ſon art, en s'écriant dans ſes tranſports riſibles & frénétiques : „ *On nous ac-*

cuse d'intolérance ; eh ! ne sait-on pas que la charité a ses fureurs, & que le zele a ses vengeances ?

TEL autre Prédicateur prêche dans un Fauxbourg de Paris, ou dans un misérable village, un sermon qu'il a composé contre le luxe. *Mes freres*, dit-il, en apostrophant un auditoire déguenillé ; *la sensualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicatesses voluptueuses qui réveillent vos sens engourdis & fatigués de plaisir.....* ; & il débite cela à de pauvres malheureux, qui ne mangent que du pain, du lard, le dimanche, & des choux à l'eau & au sel.

QUE fait-il ? La répétition d'un discours qu'il prononcera le lendemain, à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance.

ANTI-ANGLOIS.

ON rencontre dans les sociétés quelques détracteurs de la France ; mais les détracteurs des Nations étrangeres & sur-tout des Anglois abondent, & n'ont pas plus de raison sans doute. Il est très-utile qu'il y ait une espece de rivalité entr'elles, qu'elles se reprochent leurs

fautes, leurs erreurs & leurs sottises; qu'elles s'opposent mutuellement le progrès de leurs arts, qu'elles se surveillent enfin. C'est par ce moyen qu'elles se mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres respectives.

La France par sa position, par l'industrie & le caractere de ses habitans, paroît avoir de grands avantages sur l'étranger; & les injures qu'on lui dit, sont de vrais reproches d'amans, qui voudroient la voir aussi belle, aussi florissante qu'elle pourroit l'être.

Vingt millions d'habitans, cent cinquante millions d'arpens de terre en quarré ou environ: quelle puissante Monarchie! à qui, d'ailleurs, le physique fournit abondamment toutes les denrées de premier besoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage sur tous les gouvernemens de l'Europe? La Nature lui a donné la supériorité, & sa position a décidé sa puissance. Pourquoi donc ce même Etat ne voit-il pas sa félicité égaler sa grandeur?



TRIBUNAL

DES MARÉCHAUX DE FRANCE.

LE tribunal des Maréchaux de France eſt le ſeul qui ſoit redoutable aux Egrefins ; & il faut avouer que les militaires ne ſont point délicats, lorſqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il ſeroit à deſirer que les citoyens portaſſent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur, ſur leſquelles nos loix groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

LES Tribunaux ne connoiſſent que lorſqu'il s'agit *d'argent* ; & cette foule d'offenſes, qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos Ancêtres étoient plus heureux que nous ; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.



DU TON MILITAIRE.

LE ton militaire a long-temps régné en France. On ne pouvoit se présenter sans un air dispos, leste & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté; mais on passoit les bornes.

DES lumieres nouvelles ont répandu l'esprit de justesse; & l'on a tempéré cet air qui, dans son excès, n'avoit plus bonne grace.

DEPUIS, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé sensément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conséquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt; le point de la vraie politesse a été enfin rencontré : ce changement est dû à la philosophie.

LE militaire ne craint point le péril; mais la fatigue, & sur-tout l'absence du luxe. Il faut

que l'officier traîne des chariots de cuisine & de garderobe. Il renonce plutôt à la vie qu'à son équipage. Aussi les vivres & les fourages absorbent-ils toute l'attention des Généraux ; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris sur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

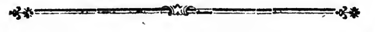
Paris amollit les militaire plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la discipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raisonnemens, qu'ils ne doivent point connoître. Il est donc d'une saine politique de les éloigner de la Capitale autant qu'il sera possible.

Le penchant à l'insubordination & à l'indiscipline se fortifie au milieu de cette foule d'hommes aisés, qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la vanité !



CHAMP DE MARS.

LE Champ de Mars, attenant l'Ecole Militaire & le Gros-Caillou, eſt un endroit peu ſpacieux, renfermé par de grands & inutiles foſſés, revêtus de pierre : on a dit avec aſſez de juſteſſe, *qu'il étoit trop reſſerré pour les ſoldats & trop vaſte pour les Généraux.* Les Généraux y donnent aux Dames le ſpectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ſont invitées, & les ſoldats manœuvrent pour elles. Il faut avouer que la *parade* des Princes Allemands eſt tout autre choſe.



COURSES DE CHEVAUX.

LES courſes de chevaux ſont devenues à la mode. Les Princes font entr'eux des paris conſidérables ; les Jockets ſe crèvent à leur ſervice.

ON étoit étonné avant ces courſes de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux Olympiques. Quelle gloire, diſoit-on, que celle qui dépend de la viteſſe des chevaux ? Falloit-il dire

avec Horace, que l'on devient presque l'égal des Dieux, pour raser d'une roue fixe & rapide, & sans la toucher, la borne périlleuse?

Mais on a reconnu qu'un coursier impétueux & docile, suppose à la fois la perfection d'une branche d'agriculture, & l'art de croiser les races, de ne point les laisser dégénérer, ainsi que tout ce qui concerne l'équitation.

Ce superbe animal ne sert-il pas à l'homme dans tous les temps, même aux guerriers dans les combats? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille? Dans tous les siecles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été considéré comme une source de richesses? C'est ici qu'un luxe de culture ne sauroit être dangereux, car il tourne au profit de l'espece.

Les Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illustre sottise, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des Nations voisines.

Quand on voit un Euripide célébrer le vain-

queur ; il faut penser que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des insensés.

Le plus noble compagnon de l'homme, le coursier, est ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut, ce sont des fantaisies de Princes; l'essentiel est que la race de chevaux aille toujours en se perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût, qui au premier coup d'œil, paroît très-frivole : il ne l'est pas, il y a des amusemens moins nobles, plus tristes & beaucoup plus dangereux.

Le côté plaisant, c'est qu'on hasarde de grosses sommes au sort d'une course ; que l'on purge, la surveille, les Jockets, afin de les rendre moins lourds & plus dispos ; & que l'on gagne le prix de la course dans son lit.

Des jeunes gens ont *couru* une fille d'opéra, c'est-à-dire, l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

Ce n'est pas là tout à fait l'ancien esprit de la Chevalerie ; mais il est entiérement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules? Le tout est de sauver nos jours d'une pesante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthousiasmes,

nos engouemens; afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale, qui nous honore & nous distingue aux yeux de l'Europe.

DUELS.

AUJOURD'HUI les duels sont peu communs: grace à la philosophie. On ne se bat plus, lorsque les gardes de deux épées viennent à se choquer dans un passage étroit, lorsqu'on se marche sur le pied par inadvertance, lorsque les regards se rencontrent ou se prolongent sans une indécence marquée, ou bien lorsqu'on n'est pas du même avis, & qu'on défend son opinion avec une entiere & libre franchise. Les hommes ne sont plus des bêtes féroces, prêtes à se déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

IL n'y a pas soixante ans que la manie de se battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus sage & le plus circonspect ne pouvoit éviter une querelle, & que l'honneur étoit compromis, dès que l'on ne s'appelloit pas sur le pré, au moindre geste équivoque, & pour le motif le plus futile.

DU tems de la régence encore, chaque jour



étoit marqué par la mort de plusieurs hommes, & l'on se choisissoit un second dans toutes les disputes qui intéressoient la vanité; ce second n'étoit pas libre de refuser l'honneur dangereux qu'on lui faisoit, & il alloit se couper la gorge, sans trop savoir pourquoi.

CETTE honteuse frénésie est tombée, sans que la législation s'en soit mêlée. On ne s'en respecte pas moins dans la société; mais on y est beaucoup plus libre en paroles; & ce droit étant réciproque, personne ne s'en formalise. Athenes fut subtile & disputante; on dispute tout autant à Paris, & la discussion ne fait qu'aiguiser les esprits sans les aigrir: il faut qu'il y ait dans la repartie un caractere d'insulte bien prononcé, pour qu'on soit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main; on contredit un homme sans l'offenser.

LES militaires, plus susceptibles que les autres classes, souffrent eux-mêmes la contradiction; ils n'en sont pas moins courageux, moins prompts à repousser un affront; mais ils savent quand ils doivent employer leur bravoure, pour réprimer la légereté ou punir l'insolence.

ON va par-tout sansarmes, on ne porte plus l'épée; on ne la met plus au côté, que lorsqu'on

s'habille. On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine ; il s'est désarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre.

Les Maréchaux de France connoissent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il est reçu, quand on se bat, que le Tribunal n'en soit pas importuné ; & l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la connétablie*.

Il est de fâcheuses circonstances, où l'honneur personnel force le plus doux, le plus honnête des hommes, à se mesurer avec son adversaire : l'opinion publique alors juge & absout le combattant, parce que chaque corps, chaque état a ses loix, & qu'il ne seroit pas bon d'étouffer ce sentiment qui repousse l'insulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé ; mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence, de la raison & de la vraie valeur.

Quant à ces spadassins obscurs & forcenés, qui dans les garnisons, vont au devant des disputes ; qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à férailler ; qui pensent couvrir leur mauvaise conduite en exposant leur vie, & attaquant celle d'autrui ; je ne vois pas, dit

le

le docteur SWIFT, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entretuer réciproquement, & de nous débarrasser de leur personne, par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la sagesse des loix n'avoit jamais pu trouver.

L'ACADÉMIE FRANCOISE.

L'ACADEMIE Françoise, si célebre entre nos majestueuses barrieres de sapin, & n'ayant plus d'existence au-delà, se déroberoit-elle à nos pinceaux? Non; elle appartient spécialement au caquet de la grande ville.

RICHELIEU ne pouvoit former un établissement même par instinct, qui ne tendît au despostisme. L'institution de l'Académie est visiblement une institution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de Lettres, comme on y a fait venir les grands Seigneurs, & par les mêmes motifs; pour les avoir sous la main. On les tient plus en respect de près que de loin.

L'ÉCRIVAIN qui veut être de l'Académie, est contenu bien avant que d'y entrer; sa plume mollit lorsqu'il songe qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette *Cour* qui peut lui fermer

la porte, malgré le suffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce désagrément, & la vérité n'a plus sous son expression dénaturée, une physionomie vivante.

QUELQUES-UNS même flattent par ambition, & préferent la faveur de la cour à l'estime publique.

L'ACADE'MIE Françoise n'a de considération, & ne peut en avoir qu'à Paris; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts, contribuent même à la sauver de l'oubli.

CE goût exclusif qu'elle s'arroge, est d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes sont appellés à juger par eux-mêmes des arts de sentiment; ils le sentent: ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes osent donner leurs idées sur les arts, comme les idées les plus justes, & leur esprit pour l'esprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

LA maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces sortes d'assemblées, déplaira encore, parce que le caractere d'imitation décele la gêne & la servitude, & que chaque Ecrivain s'estimant

libre, dans ſon idiome particulier, ne voudra pas modéler ſon attitude ſur celle d'autrui.

ENFIN, ce bizarre privilege qui déclare publiquement un homme, homme d'eſprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'eſprit abonde, excite conſtamment la bonne humeur de nos converſations : & les prétentions au titre d'Académicien, ſont jugées plus ſévérement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne ſe juge pas intérieurement plus ſot que le récipiendaire, qui la veille étoit un mortel ordinaire.

L'ACAD'ÉMIE enſuite établit une différence preſque injurieuſe entre les gens de lettres ; ils paroîſſent pour ainſi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouîſſent du fauteuil. C'eſt une ſéparation véritable entre des Républicains, jaloux avec raiſon de l'égalité, puiſqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même conſtance dans la carriere de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

EN effet, l'eſprit de corps donne toujours une premiere conſiſtance à l'ouvrage qui émane de ſon ſein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'Auteur eſt étranger au corps, au

défaut de la ſourde critique, on employera un ſilence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ſes propres forces. Et quel livre dans ſon origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les penſions & les récompenſes qui vont chercher de préférence les Académiciens placés à la ſource des graces, achevent de jetter au milieu de la Littérature, un ſujet de plainte & de diſcorde.

Les ſervices que l'Académie Françoiſe a rendus à la langue ſont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, ſans ce corps, eût fait ſans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique, qu'elle prend quelquefois? Tout en ſe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des Théologiens qui ergotent ſur les bancs.

Ce corps, compoſé d'ailleurs des bons écrivains de la nation, mais qui eſt loin de les renfermer tous, vaut boucoup; mais individuellement raſſemblés, ils ſubiſſent la fatale loi des corps; ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, employent de petits moyens, & ſont conduits par de petits motifs. Ce corps

deviendroit utile s'il secouoit jamais les misérables préjugés qui l'investissent, & s'il osoit adopter un goût diamétralement opposé à celui qui l'anime, c'est-à-dire, si au lieu d'un ton & d'une maniere locale (qui ressemble à la couleur d'une école de peinture), il appercevoit enfin l'immensité de l'art qui exprime la pensée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les styles, toutes les manieres, & qu'il sût qu'il n'y a point de *regles fixes*, pour cet art inconnu, qui rend sur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos sentimens.

Les gens de Lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il se dénature, s'oppose à lui-même, & recueille malgré lui ses ennemis dans son propre sein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangere décoration; & le crédit, l'intrigue y ayant fait brèche tant de fois, le Littérateur pauvre, fier & modeste perdra bientôt la seule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenser ses travaux. C'est pour un grand, une jouissance de plus, que de déposséder un homme de lettres, qui n'a pour lui que la voix publique.

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer

de bonne heure à cette récompenſe inſidieuſe. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire, qui les attend loin des murs de la Capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuſe, & qui ne s'y concentre, que pour bientôt y mourir.

DANS les Académies, les gens de lettres ſe voient de trop près; les défauts de chacun paroiſſent davantage; l'amour propre ſe tourne en aigreur; les intérêts ſe diviſent; plus de concorde; l'harmonie eſt détruite.

J'AIME la réponſe du Poëte Lainez. Un Membre de l'Académie-Françoiſe lui propoſoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps; il répondit fiérement: *eh! qui vous jugeroit?*

L'ACADÉMIE, mue par des intérêts particuliers, ne ſent pas aſſez que le peuple Lecteur ſurveille, juge ſes choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyſer un mérite, qui ſort des ténebres, le public ſe révolte, & rit aux dépens de l'obſcur récipiendaire.

QUELQUES Académiciens voudroient repré-

ſenter comme *hommes de génie.* Mais le génie eſt comme la pudeur ; il eſt impoſſible de le jouer.

L'ACADE'MIE-Françoiſe ne propoſe plus pour ſujet des prix qu'elle diſtribue annuellement : *quelle eſt la plus grande de toutes les vertus du Roi?* ainſi qu'elle faiſoit ſous le regne de Louis XIV. Aujourd'hui les gens de lettres qui la compoſent (nous leur devons cette juſtice) ne ſe bornent pas à épurer le ſtyle, ils ſe regardent encore comme appellés à former les mœurs de la Nation ; & jamais ils ne s'aviſeront de traiter une auſſi lâche & déshonorante queſtion.

ECHAPPE's à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle eſt plus fine, plus adroite, plus ingénieuſe chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'Académie eſt un tribunal réel, qui commande au goût & eſt fait pour le régler : que le titre d'Académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts : ce qui n'eſt pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere ; leur dédain affecté pour tout ce qui ne ſe ſoumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ou-

vrages étrangers & nationaux, que leur pareſſe ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

SUR LE MOT GOUT.

UN théologien s'échauffe, devient fanatique & déraiſonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous ſubjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieur l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a ſa marotte? Et l'académicien ſe moquera du théologien, quand il a comme celui-ci, la prétention bizarre de ſe croire infaillible!

COMME on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuſes intentions; de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuſe. Ceci eſt encore opéré par un académicien, ou jaloux ou chagrin, ou voulant trancher du Docteur.

J'AI remarqué que les *ſouligneurs* ſoulignoient le plus ſouvent les mots les plus heureux & les plus expreſſifs. Ils ont tué la poéſie

ſans retour; ils ont donné à la langue un ton monotone, & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût.*

TEL Académicien dit : *j'ai du goût*, parce qu'il n'oſe pas dire, *j'ai du génie* : il ſent bien que tout le monde ſait ce que c'eſt que le génie, parce qu'il eſt aiſé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en impoſer là-deſſus, & il ſe renferme dans le titre *d'homme de goût*, parce qu'il eſt auſſi difficile de le lui conteſter, que peu important de le lui accorder.

QUAND il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ſes ouvrages ſont pénétrés de *goût* : ce qui n'eſt pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui & n'en a pas pour ce qu'il fait.

TRIOMPHE DE VOLTAIRE.

LE nom des grands & celui des gens de lettres rivaliſent aujourd'hui, au grand étonnement des premiers ; & la renommée ne laiſſant pas d'y mettre quelque différence, la guerre, comme de raiſon, eſt déclarée entre eux. Je n'en ſuis pas fâché : les grands perdront la bataille, parce-que leur orgueil étant fondé ſur des miſeres &

des armoiries, doit fléchir sous un orgueil appuyé sur de grandes choses, & dont l'impression est générale.

Ils sont tout émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers, qui lui sont devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illustres dont elle s'énorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter sa reconnoissance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui font ses délices : ils ont peine à concevoir comment la représentation de Zaïre ou de Mahomet porte plus de volupté & d'enthousiasme dans l'ame, que la contemplation du cordon bleu & l'ordre du Saint-Esprit.

On a laissé le blason pour lire Montesquieu. L'arbre généalogique de tant de maisons nobles & inutiles occupe moins les esprits, que l'*Emile* & l'*histoire philosophique & politique du commerce des deux Indes*. Voilà un renversement d'idées auquel ils ne s'accoutement pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oisiveté superbe, comme il se transporte pour les travaux qui flattent & agrandissent l'esprit & le cœur de l'homme.

Le triomphe poétique de Mr. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, son empres-

fement à le voir, l'efpece de fête folemnelle dont on a falué fon génie, les a percés d'un glaive de douleur : fon couronnement enfin fur le théatre où fes chefs d'œuvres brilloient depuis foixante années, ils l'ont vu avec jaloufie ; la voix publique n'auroit dû retentir que pour eux.

Les honneurs qui lui furent rendus de fon vivant, priverent fa cendre des honneurs funebres : l'orgueil fe vengea fur un cadavre mort ; on ne redoutoit plus fa plume. Il fut ordonné que, fans pompe & fans funérailles, fon corps fortiroit de Paris pour aller chercher au hazard un tombeau fur la route. On redoutoit la folemnité du convoi qui eût furpaffé par la foule des affiftans le nombre de ceux qui fuivent les dépouilles des Rois.

Les maîtres de l'opinion publique ont donc auffi leur empire, leur trône & leurs panégyriftes. On pouffa la précaution puérile, jufqu'à interdire aux journaux l'annonce de fa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers foupirs dans la capitale, lieu de fa naiffance : la même défenfe s'étendit fur Jean-Jaques Rouffeau lorfqu'il décéda à Armenonville, deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient

universellement connus, offensa sans doute l'orgueil des rangs, puisqu'il eut recours à des petitesses aussi inconcevables, & que la postérité sans doute aura peine à croire.

De tes écrits hardis Versailles un peu confus,
Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus;
La Police ordonna que Melpomene en larmes
Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.
Un Curé refusa de bénir ton cercueil:
Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil (1)!

JEANNOT.

TROIS mois après le *triomphe de Voltaire*, le Parisien accueillit *Jeannot* avec le même enthousiasme. Il représentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents représentations. L'idiome de la derniere classe du Peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, son accent sûr, formoit un tableau qui dans sa bassesse, avoit un mérite toujours extrêment rare sur la scene, la parfaite vérité.

VOILA ce qui lui a valu ce prodigieux suc-

(1) Ces vers sont tirés d'une *épitre à Voltaire*, composée par un Seigneur Russe.

cés. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle, à y mettre autant de vérité que Jeannot en met dans le sien, & l'art ne sera pas si éloigné de la perfection.

J'AI vu Taconet & je l'ai toujours regretté. On tance le public parce qu'il va aux Boulevards: mais il y est assez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuser à son gré: quand les comédiens françois l'ennuyent, il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit, & Jeannot en vaut bien un autre.

C'en est, ce n'en est pas; ces fameux mots, tirés de la parade dont je viens de parler, ont fait fortune. On les a prononcés dans les meilleures sociétés, & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant six mois, que ces mots pris & reçus dans tous les sens possibles, & commentés avec tout l'esprit dont le Parisien assaisonne les nouveautés.

ON avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des comédiens italiens-ordinaires du Roi; mais ce n'étoit pas là son théatre: il est retourné bien vite aux pieces foraines où il excelle. Ce n'est point là que l'on voit la belle nature, ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale; mais elles ont une certaine vérité qui, quoique

rude & grossiere, manque à des théatres plus relevés. Jeannot est un très-bon acteur dans son genre, & l'engouement du Parisien prouve à quel point il chérit le spectacle, quand il n'y est ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

On a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui sur toutes les cheminées, faisant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniseroient-ils pas ?

L'ACADÉMIE

DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

LA, l'antiquaire sourit d'un Poëte moderne, qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Aristote l'emporte encore sur Descartes & Newton : plus les idées sont anciennes, mieux elles valent : le siecle des Médicis n'y a pas encore droit de Bourgeoisie.

Tel érudit ne daigne pas appercevoir la colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il restitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'est

que l'on a oublié la force de la phalange Macédonienne.

APPELLE & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers, car leurs tableaux, à force de vétufté, n'exiftent plus.

SI nous faifons quelque chofe de paffable, c'eft par pure réminifcence : les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné ; nous les répétons à notre infu, & par un effet de la métempfycofe ; car nous fommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *vivent les Grecs !*

NOTRE langue ne vaut pas l'hébreu, qui eft une langue facrée : nous ne commencerons à valoir quelque chofe, que dans quatre mille ans

TOUS ces contempteurs des tems modernes écrivent des in 4° fur les anciens ; c'eft aux anciens à les lire. Ils traduifent les anciens & ces anciens-là, fous leur plume, paroiffent bien fots & bien vuides. Ils mettent tout Homere en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impoffible, & pour l'admirer fans doute tout feuls. D'autres font de mauvaife profe, pour nous faire détefter notre idiome & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs !* cela eft adroit !

Spanheim s'extaſioit de volupté ſur une médaille antique : il eſt bon de regarder une médaille une fois, mais c'eſt aſſez. Si c'eſt à raiſon d'antiquité, tel rocher eſt plus vieux que l'alphabet phénicien, tranſmis ou non tranſmis aux Grecs. Tel homme de lettres eſt curieux ; c'eſt bien fait à lui ſi cela l'amuſe ; mais tel autre ne voit pas ſur une médaille la raiſon d'une exceſſive volupté. (1)

Les membres de ce corps ſe nomment académiciens, mais ce titre eſt une très-foible diſtinction à Paris, & l'on ne ſait trop pourquoi : c'eſt qu'il faut être de l'*académie françoiſe* pour être un véritable académicien.

D'ou vient cette différence entre voiſins qui ne ſont ſéparés au Louvre, que par une cloiſon ? Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions, d'un côté que de l'autre : pluſieurs membres paſſent même d'une chambre pour aller dans la chambre voiſine, ils devroient donc être

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe aſſez plaiſante, d'un de ces inveſtigateurs du temps paſſé. Elle eſt peu connue :

Ci-gît un Antiquaire, opiniâtre & bruſque ;
Il eſt eſprit & corps dans une cruche Etruſque.

rangés

rangés sur la même ligne; on fait des vers & de la prose, d'un côté & de l'autre.

Le Public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il seroit facile néanmoins d'opposer l'*académie des belles lettres* à *l'académie françoise*, si la premiere vouloit s'humaniser un peu avec les belles lettres, puisqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire divorce avec le bel esprit. Alors tous ces antiquaires passeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux, qu'ils ont de l'*esprit*; le goût prendroit peut-être ensuite, & les quarante seroient dépossédés du privilege exclusif à la réputation & à l'immortalité.

Que cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoise.

Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

Cette académie ne veut plus, dit-on, que ses membres passent désormais à l'académie françoise, parce que c'est trop de gloire aussi pour un simple mortel, que de réunir sur sa tête les titres opposés de *savant* & de *bel esprit*: il faudra opter & l'on ne pourra plus servir à la

fois les deux maîtresses jalouses & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces*.

JOURNAUX.

Les Journaux sont les trompettes de la renommée, les plus menteuses & les plus impudentes : tel périodiste annonce un auteur comme un aigle, l'autre le traite d'oison : le panégyrique & la satire de l'écrivain paroîssent le même jour : à qui s'en rapporter ? à soi même ; lire l'ouvrage & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en pense.

Le critique impartial & neutre n'a point encore existé ; mais l'homme en état de produire, ne se rabaisse point à analyser des ouvrages, il en enfante.

Se fait journaliste qui veut, & l'écrivain *le plus honni*, peut le lendemain *honnir* tous ses confreres.

Le ministere protege & soudoye les petites feuilles, satiriques où les auteurs sont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalousie, entre les membres de la

république littéraire ; il s'oppose par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oisif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le ministere sent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire sur les esprits, si l'estime universelle répondoit à ses travaux: il tache de lui ravir cette estime précieuse; & une foule d'aboyeurs, doués d'un esprit médiocre, & d'une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

De tous les écrits périodiques, celui qui rapporte le plus d'argent c'est le Mercure: il est le plus mauvais de tous; le pédantisme le plus lourd y regne: tel écervelé s'y arroge la dictature du Parnasse, & veut corriger tout le monde, sans pouvoir apprendre à se corriger lui même. Les préjugés ineptes se propagent ainsi tous les huit jours, dans ce livre bleu, *dedié au Roi.*

On ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l'ouvrage se défend de lui même: il ne faut qu'un peu de temps pour faire tomber les critiques envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des sots, que la guerre

continuellement allumée parmi les auteurs. Tout ces esprits bornés, tous ces ignorans voyent avec joie des hommes célebres se donner en spectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'est pas d'accord sur le champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer? il ne connoit plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir? le ridicule écrivain s'avance dans le mercure de France & dit : *ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler*. Qui diroit-on qu'il regrette? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre? Non, il s'agit de *le Kain*.



LE VRAI JOURNALISTE.

La critique en littérature, est la chose du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine est imprimé, les fautes sont commises; & le tems qui plonge dans l'oubli les productions stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliste. On ne revient point de ses

jugemens; il n'écoute ni la cabale, ni les préventions; il abſorbe le livre dans ſon gouffre ou le fait ſurnager ſur l'abîme.

POURQUOI donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux & offenſer l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre?

D'AILLEURS, l'invective eſt preſque inſéparable de la critique littéraire: on a beau choiſir ſes termes; on veut toujours dire que tel Ecrivain eſt un ſot ou un ignorant; on verſe le ridicule ſur ſon œuvre; & delà à ſa perſonne, il n'y a qu'un pas.

LES lettres, faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtil, pour être le juge ſuprême des talens & des réputations: que le temps prononce; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

MAIS ce qui doit conſoler les auteurs, c'eſt

de voir que le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé. Qui ſe ſent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuſe pas à jetter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

Tous ces *jugeurs* ſont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le ſont de leurs productions ; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une ſupériorité réelle & décidée.

Ainſi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts
Que légions de rats & grouppes de léſards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées ;
Le Pinde eſt envahi par d'inſolens Pigmées.

. . . .

Ces Docteurs pointilleux dans leur triſte manie,
Le ſcalpel à la main, diſſéquent le génie,
Et veulent, qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux, il penſe, écrive & qu'il rampe comme eux.

Mr. Guyetand.



GENE DE LA PRESSE.

LEs ennemis des livres le ſont des lumieres, & par conſéquent des hommes. Les entraves dont on ſurcharge la preſſe invitent à les braver : ſi l'on jouiſſoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il eſt des maux politiques, que prévient la liberté de la preſſe, & c'eſt déja un très-grand bienfait. La police intérieure des états a beſoin d'être éclairée par des écrits déſintéreſſés. Il n'y a que le Philoſophe ſatisfait de la ſeule eſtime de ſes concitoyens, qui puiſſe s'élever au-deſſus des nuages que forme l'intérêt perſonnel, & offrir les abus d'une coutume inſidieuſe. Enfin la liberté de la preſſe ſera toujours la meſure de la liberté civile ; & c'eſt une eſpece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil, ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiome ; chaque jour nous perdons, car chaque jour la preſſe eſt plus gênée.

Aussi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris, ſont-ils pitoyables lorſqu'ils roulent ſur

l'hiſtoire, ſur la politique ou ſur la morale des nations.

LAISSEZ penſer & parler; le public jugera, il ſaura même corriger les Auteurs. Le plus ſûr moyen pour épurer l'imprimerie, c'eſt de la rendre libre : l'obſtacle irrite; ce ſont les prohibitions, les difficultés qui enfantent les brochures dont on ſe plaint.

SI le deſpotiſme pouvoit tuer la penſée dans ſon ſanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos ſemblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au Philoſophe, & lui couper les mains, il établit l'inquiſition ſur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les ſatellites, ouvre toutes les caiſſes, pour intercepter la progreſſion infaillible de la morale & de la vérité; vain & puéril effort! Attentat ſuperflu au droit naturel de la ſociété générale, & aux droits patriotiques d'une ſociété particuliere! La raiſon de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat; elle luira ſans nuages. On a beau craindre ou perſécuter le génie; rien n'éteindra dans ſes mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que ſa bouche prononce, ſera répété dans toute la poſtérité contre l'homme injuſte. Il a voulu ravir à ſes

ſemblables le plus noble de tout les droits, celui de penſer, inſéparable de celui d'être: il aura manifeſté ſa foibleſſe & ſon extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuiſſance.

O braves Anglois! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre humain, vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre Isle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſyle d'où elle peut inſtruire l'Univers.

QUAND les oppreſſeurs croiront impoſer ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité: l'opprobre les ſaiſira, pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de Mr. Le Camus de Néville*; & il faudroit un long commentaire, pour vous

expliquer de quelle maniere Monſeigneur le Garde des Sceaux, ou Monſeigneur le Chancelier de France, quand il a les ſceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le Quai de Gevres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez peine à comprendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la Capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait ſubſiſter diverſes profeſſions. La Montagne Ste. Genevieve eſt peuplée de Colporteurs, de Brocheurs, de Relieurs, &c., qui mourroient de faim ſans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudicable à la ſociété. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même démangeaiſon de publier leurs écrits. C'eſt un beſoin que nous ſatisferons toujours en donnant notre argent aux preſſes Hollandoiſes, Allemandes, Flamandes & Suiſſes.

(1) Il y eut jadis un édit du Roi, qui défendoit au Profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages.*



COMMUNAUTÉS.

Un premier Edit avoit ſupprimé ſous le miniſtere de Mr. Turgot, les Jurandes & Communautés de commerce, *ces parties honteuſes* de notre gouvernement ; & tout rouloit aſſez bien. Dix-huit mois après un ſecond édit créa ſix Corps de Marchands, & quarante-quatre Communautés d'Arts & Métiers.

Les entraves biſarres furent ſupprimées. Une plus grande liberté eſt rendue au Commerce ; on a réuni des profeſſions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les Tribunaux de leurs débats auſſi couteux que ridicules.

La porte de l'induſtrie eſt ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coute encore de l'argent. Cet argent ne ſe donne plus aux Communautés ; à qui ſe donne-t-il ? aux coffres royaux : tout rentre inſenſiblement dans ce baſſin unique.

Les Bouquetieres, les Coëffeuſes de femmes, les Jardiniers, les Maîtres de danſe, les Save-

tiers, les Vuidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profeſſion*, & exempts de payer.

AVANT cet édit on pourſuivoit une malheureuſe femme qui, la veille de la fête d'un patron bannal, portoit des fleurs ſur ſon éventaire : on écraſoit ſes fleurs, & on lui faiſoit payer une amende. On faiſiſſoit de *par le Roi & juſtice*, des ſouliers à demi reſſemelés, & enfin l'on incarceroit le téméraire qui mettoit des papillotes ſur la tête d'une femme, ſans avoir la *patente* qui l'autoriſoit, & friſer & pomader ſes cheveux. Nous ſortons de l'époque de toutes ces belles inſtitutions ; & nous en avons encore pluſieurs à-peu-près de cette dignité là.



AGRIMINISTES.

LES belles Dames, dont la fantaiſie commande ces ouvrages momentanés, ſuſceptibles de variations infinies, ignorent ſans doute que les Ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, ſe nomment *agriminiſtes*.

L'OUVRIER donne à la ſoie toutes les formes poſſibles ; c'eſt de ſon goût & de ſon génie,

que naissent la variété des dessins, la diversité des couleurs artistement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

On admire une jolie femme, & son habillement qui fait partie de son existence : mais, à la vue des effets très-galants qui résultent de ses aigrettes, de ses pompons, de ses franges, le Poëte chansonnier ne s'est jamais avisé de célébrer un peu le *fuseau*, la *navette* & la main industrieuse du pauvre *agriministe* : tout est pour celle qui porte la robe élégante ; & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aërienne.

EPINGLIERS, CLOUTIERS.

Un Sauvage admire un clou, & il a raison. C'est à Paris que l'homme observateur voit combien l'art a demandé de combinaisons, d'expériences & de soins. Il faut trente mains & trente outils, pour la formation d'une épingle ; vous en aurez mille pour douze sols.

Les Aiguilliers, Epingliers regardent leur profession comme l'une des plus anciennes, puisqu'ils soutiennent que Hénoc en fut l'inventeur.

L'AIGUILLE est nécessaire à presque tous les métiers : pour que l'aiguille ne soit ni molle ni cassante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle est susceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également essentielles, & extrêmement délicates. Les Cloutiers ont pris St. Cloud pour patron, & les Epingliers, St. Sébastien, parce que celui-ci fut martyrisé à coups de fleches.

VOITURES PUBLIQUES.

POURQUOI le Ministre qui avoit si sagement détruit les corvées & les Communautés, qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges exclusifs*, toujours nuisibles & féconds en abus, a-t-il renoncé à ses propres principes, en établissant des messageries royales avec *privileges exclusifs ?*

LE public est mal servi ; les Commis ont de la hauteur & de l'insolence ; les voitures sont incommodes, trop étroites ; on y est gêné, foulé, comprimé. On ne sait à qui se plaindre, de qui obtenir justice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à son gré, de faire son prix, & de choisir ses commodités ?

SUR la route de Verſailles, c'eſt encore pis; les caroſſes dits *pots-de-chambre*, ſont ouverts à tous les vents; on y brûle en été, on y gele en hiver; la pouſſiere vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

ET qui connoît le majeſtueux *Carrabas*, attelé de ſix chevaux, qui ſont quatre petites lieues en ſix heures & demie de temps? Il renferme dans une eſpece de longue cage, ſale & fétide, vingt perſonnes qu'on preſſe, qu'on étouffe indécemment; & il eſt défendu à la charrette oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode de voiturer perſonne ſur cette route.

QU'IMPORTENT de beaux chemins, ſi je ne puis y voyager à ma fantaiſie, ſi je ſuis gêné, contrarié dans ma marche, dans mon repos? & pourquoi faut-il des papiers, des bureaux, des commis, lorſque j'ai la volonté de me promener?

DANS toute l'Angleterre on eſt voituré avec autant de promptitude que de commodité, parce qu'on choiſit & qu'on loue ſoi-même la voiture dont on a beſoin. Voulez-vous faire à Paris, deux lieues dans les environs? il faut vous rendre dans un bureau, attendre, intercéder,

parler à un commis incivil, recevoir une pancarte. Le cocher de la plus misérable brouette, presque sans culottes & sans bas, a un habit bleu (livrée royale) ; la portiere démantibulée porte trois *Fleurs-de-lys*, & l'on ne donne un coup de fouet à deux rosses étiques, que *de par le Roi.*

On diroit que c'est une affaire d'état, que le transport d'un particulier à une autre ville. Vous êtes environné de loin, d'ordonnances, de prohibitions ; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent, semblent moins appartenir au public qu'au gouvernement, qui ne nous veut rien laisser faire : chevaux, cochers, postillons, voyageur & valise, tout est sous sa main. Des couvertures de toile cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caractere, *Messageries Royales* ; les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.



En

GLUCK.

En 1778, tout le monde étoit ou Gluckiſte ou Lulliſte ou Ramiſte ou Picciniſte; ainſi que l'on étoit, il y a quarante ans, ou Moliniſte ou Janſéniſte. J'avoue que j'étois & que je ſuis encore Gluckiſte. Pourquoi? c'eſt que l'Orphée du Danube m'entraîne, & que je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée; mais ce genre de beauté laiſſe trop à deſirer du côté de l'expreſſion.

Je n'ai jamais goûté Quinaut; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les Héros de Quinaut ſont fades, & Mr. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ces miſérables opéras, dont le vuide & la foibleſſe auroient dû frapper un homme de lettres, tel que lui; mais la routine eſt le tyran de tous les Littérateurs François.

RÉVOLUTION MUSICALE.

LA politique d'Alcibiade qui coupa la queue à ſon chien, pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſtrions nous font dire en d'autres termes : „ ce chien „ avoit une ſi belle queue ! quelle fantaiſie prend „ à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a dégradé „ le plus bel animal du monde ; c'eſt un fantaſ- „ que, c'eſt un fou ".

ALCIBIADE dans ſon char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette deviſe, qui n'eſt pas ordinaire, il ſut la rendre reſpectable. Mais ne comptons pas trop ſur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'il me ſemble, s'efféminent dans ces voluptés trop exquiſes. Ils auront le même courage ; d'accord ; mais auront-ils la force & la ſanté qui ſupportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne ſe rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs, qui font dire en ſoupirant, *hors de Paris point d'exiſtence.*

ON y achete, année commune, pour près de

quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les baſſons : cela eſt un peu cher, & les autres arts coutent infiniment moins.

L'ENNUI, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra; & je diſois avec la Bruyere: *je ne ſais comment avec une magnificence royale, on eſt parvenu à me faire bailler.* Je regardois le ſéjour de la muſique comme un lieu où je ſerois conſtamment ſourd, & jamais ému par le plaiſir. Gluck eſt venu, & j'ai connu les charmes de la muſique; je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exiſter pour moi: c'eſt à ſon expreſſion ſimple, énergique, que j'ai enfin ſenti couler des larmes, que je n'avois jamais verſées dans le ſéjour des enchantemens.

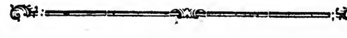
TOUS les cœurs ont obéi à cette muſique expreſſive & touchante; il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puiſſances. C'eſt lui qui eſt terrible, touchant, rapide & vrai. Alceſte ! ah quel opéra !

LE Saxon a eſſuyé le premier feu de nos préventions, & ſon rival a eu moins de peine enſuite à faire ſon effet.

PUISSE le génie triompher des derniers obstacles qui s'oppofent à la perfection de cet art, forti pour nous de l'enfance où nous le captivions! La pratique de notre antique pfalmodie a roidi les organes, & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteufes, dont la troupe étourdiffante nous fatigue. Qu'on les chaffe au plutôt; qu'on racourciffe ces danfes fi longues & fi mal amenées; qu'on choififfe des poëmes où l'intérêt ne foit ni coupé ni affoibli; & que le décorateur ambitieux, le defpotique maître de ballet, le lourd orcheftre ceffent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces fubalternes, & les foumettre à fon autorité.

JE crois qu'il faut renoncer totalement à Quinaut: il n'y a rien de fi infipide au monde que fes opéras; il n'a ni rapidité ni diverfité ni chaleur. C'eft une folie que de vouloir le rappetaffer : tous les muficiens perdront leur temps; & hafarderont leur réputation fur ces canevas vuides qui repouffent le génie.

VOICI donc qu'à peine le bufte de Rameau eft-il placé dans fa niche, qu'il faut l'en déloger. La mufique braillante de Lulli a difparu; & c'eft ainfi que tout art fe forme en fe recompofant; car s'il s'arrête il recule.



SOLFIER.

DEPUIS que nos brillans opéras comiques sont en vogue, on rafole de toutes les ariettes ; & l'on entend *solfier* à voix basse dans les rues, dans les promenades, dans les sociétés. C'est un air que se donnent ceux mêmes qui n'ont ni voix ni oreilles.

LES enthousiastes du vieux plein chant gothique de l'opéra, ont fait la plus belle défense contre la mélodie d'Italie ; la voilà néanmoins naturalisée. Puissions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modéler sur des compositions plus vastes, qui laissent aux faits & à l'intérêt des situations, tout le jeu nécessaire ! Vienne la maniere du grand Shakespear....... Oh ! elle viendra.





FILLES NUBILES.

LE nombre des filles qui ont paſſé l'âge du mariage eſt innombrable. Rien de ſi difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud eſt éternel, que parce qu'il faut aller conſigner une dot par devant Notaires. Les filles laides & nubiles abondent; les jolies ont encore beaucoup de peine à paſſer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris, ce qui étoit en uſage chez les Babylonniens. On raſſembloit toutes les filles nubiles dans un marché public: les jeunes gens venoient, & comme de raiſon, achetoient les plus belles; mais l'argent qui en provenoit ſervoit à dotter les laides délaiſſées.

ON voit que le mariage eſt devenu un joug peſant, auquel on ſe ſouſtrait de tout ſon pouvoir: on voit qu'on a raiſonné depuis peu le célibat, comme une ſituation plus douce, plus ſûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'eſt point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen: des ſœurs ou des amies s'arrangent pour vivre enſemble, & doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viageres. Ce renoncement volontaire à un lien conſtamment

chéri des femmes, ce ſyſtème anti-conjugal, n'eſt-il pas bien remarquable dans nos mœurs?

CHEZ les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Venus. Que diroit Licurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiſelles dédaigner l'autel de l'hymenée, embraſſer le célibat, s'en montrer les apologiſtes, & vivre dans une eſpece de liberté maſculine; liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur ſexe.

QU'ARRIVE-T-IL de cet étrange déſordre? Les gens aiſés qui ne ſe marient point ou qui ſe marient tard, ne ſont preſque point d'enfans: les gueux qui ſe marient intrépidement, & qui ſe marient trop tôt en ſont beaucoup; de ſorte que les richeſſes ſe concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains; ce lui à qui elles ſeroient le plus néceſſaires en a le moins.

DANS toutes les ſociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouſe & de mere, & qui trottent de maiſons en maiſons Affranchies. des peines & des plaiſirs du mariage, elles ne doivent pas uſurper la conſidération & le reſpect qui ſont dus à la mere de famille environnée de ſes rejet-

tons, & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles, qui au lieu de porter des raisins, n'ont poussé sous les rayons du Soleil, que des feuilles jaunes & rares.

CES filles décrépites sont ordinairement plus malicieuses, plus méchantes & plus durement avares, que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

IL faudroit assujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution ; reculer encore également pour les deux sexes, l'époque des vœux forcés ou indiscrets, abolir le célibat des soldats, qui occasione le célibat des filles ; d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin, que le Législateur fit revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts ; & c'est bien le cas de répéter ici, que *c'est souvent la loi qui fait le péché.*



LA PETITE POSTE.

SON auteur avoit conçu deux cents projets de différentes especes, tous relatifs au bien public: celui là seul a pu recevoir son exécution.

CETTE poste roule du matin au soir, portant lettres & paquets. Comme Paris est un monde, on auroit plutôt fait souvent de se transporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier: on lui écrit; les billets économisent le temps, remplacent les visites, & font qu'on ne se déplace pas pour des riens.

LES amis s'avertissent pour les jours qu'ils veulent passer ensemble; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ses affaires ou pour ses plaisirs, parce que ce seroit une grande imprudence d'écrire autrement; le tout étant entre les mains de la police qui veut savoir jusqu'aux choses indifférentes.

L'INCONVÉNIENT est que les anonymes qui vous écrivent des injures, sont plus à leur aise. Mais toute lettre anonyme est d'un

lâche, & dès lors méprisable. Cet abus ne sauroit contre balancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiseuses : cette affluence ne peut manquer de les distraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaste correspondance est un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuses à répondre à des futilités & à tracer sur le papier des complimens stériles ou des choses extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ses intimes amis le tableau de ses véritables idées : on est obligé de dissimuler avec les autres, parce qu'ils sont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonspect avec la multitude ; car, combien de gens vous tendent des pieges sous les apparences du zele, & ne sont qu'à l'affut des ridicules qu'ils peuvent saisir, contens d'avoir pû tromper ou votre confiance ou votre crédulité !





LES VISITES.

Les visistes emportent beaucoup de temps. Vainement se fait-on écrire chez les portiers : on est condamné à certaines époques, à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'asseoir, dire quelques mots insignifians ; puis l'on s'échappe pour faire la même chose dans la maison voisine. C'est un travail & une occupation que de sortir ainsi d'un hôtel, pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont besoin de protection ne visitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil, ou la cupidité les traine à travers les antichambres ; ils souffrent, murmurent tout bas & subissent la loi commune. Un valet qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'est alors que les qualités sonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui se présente dans le cercle : un nom tout nud a quelque chose de honteux.

On a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'assied si l'on veut sans

presque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtresse de la maison, le céde à son tour; & ainsi successivement Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en se faisant des mines. C'est le moment où les nouvelles circulent; de sorte qu'un fait arrivé à huit heures du soir est su de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déja; & il ne sera plus permis d'en parler le lendemain.

Après les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particuliere; mais le récit est court, excepté dans la bouche des officiers de marine, qui abusent des circonstances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes dissimulent leur ennui & font glisser adroitement la conversation sur le nouvel opéra; on descend de la vergue du grand mât aux bassons de l'orchestre, & l'on parle d'une tempète harmonique. Au moment que j'écris, les disputes sur la musique & sur la marine sont éternelles; & pourquoi durent-elles si long-temps? c'est qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profession ont un répertoire tout formé, qui compose tout leur esprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent,

mais pour un ſeule fois. J'y ai été pris, moi & bien d'autres.

RETRAITE.

On ferme ſa porte à Paris quand on veut; ce qui eſt impoſſible dans les autres villes. On ſe dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être aſſuré, que pendant un mois, perſonne ne viendra vous importuner. Les portiers ſont d'un merveilleux ſecours pour vous faire voyager tandis que vous boudez tout ſeul dans un coin. Ils vous ſervent de chevaux de poſte.

J'ai lu jadis une piece de vers intitulée : *Epitre à mon verrouil.* L'idée étoit plaiſante. Un philoſophe avoit mis en groſſes lettres dans ſon cabinet ces trois mots, *épargnez mon temps* ; avec cela faiſoit-il fuir les importuns ? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces viſites incommodes qu'un verrouil : il ne faut donc point faire un *épitre à ſon verrouil* mais le tirer.

Combien d'amitiés, combien de liaiſons inutiles! Il eſt un temps dans la vie où un homme raiſonnable devroit ſavoir à quoi ſe fixer,

éprouver ceux qu'il fréquente, & se débarrasser; ainsi de mille soins que tous ces amis de nom usurpent aux véritables. La sagesse, la philosophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le temps & à prévenir le regret de sa perte.

CERTAINES gens sont si fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'existent que quand ils ont quatre ou cinq personnes dans leur chambre pour assister à leur lever & à leur toilette.

LES AFFICHES.

ON affiche tous les jours de grand matin, les pieces que l'on donnera le soir aux trois grands spectacles : les théatres du Boulevard & de la foire en font de même. On voit sur la même ligne, Athalie & Jeannot chez le dégraisseur; Castor & Pollux & la danse du petit diable; il y a dequoi satisfaire tous les goûts : or en fait de plaisirs, je soutiens que personne n'a tort, pourvu que les pieces ne soient pas indécentes.

QUI croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres, qui lisent les affiches sans aller au

ſpectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller en ſachant quelle piece ſera repréſentée? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant & rêvent l'avoir vu jouer.

On ne peut rien afficher ſans l'attache du Lieutenant de Police; & ſi vous avez perdu un chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du Magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs ſeings, pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons, & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*, les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-temps dans un Gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la réviſion d'un Cenſeur Royal & à l'approbation de Monſeigneur le Chancelier ou de Monſeigneur le Garde des ſceaux; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à *l'autorité*.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de

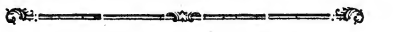
cuivre sur l'estomac pour plaquer & coller contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pieces de théatre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes afficheurs crient & vendent les sentences des Criminels, & se réjouissent des exécutions qui leur font gagner quelque argent, ainsi qu'à l'imprimeur.

CES affiches sont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue, seroient obstruées par un espece de carton, grossier résultat du sacré & du profane mêlés ensemble, comme des annonces de Charlatans, des arrêts de la Cour, des arrêts du Conseil qui les cassent; des biens en décret, des ventes après décès & au dernier enchérisseur; bref, de tous ces papiers que le public a sous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne servent qu'à déguiser la nudité des murailles.

SI le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'ortographe françoise; mais il ne s'embarasse ni de l'ortographe ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la Cour, qui ont six pieds de haut sur trois de large; & le caractere en est menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles!

les! On regarde l'affiche avec étonnement; perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur entre deux particuliers qui ſe ſont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un pan de muraille: cette proſe gothique coûte quelquefois ſoixante mille francs.

Les noms des notaires, des procureurs, des huiſſiers-priſeurs, &c. ſont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues, & ces Meſſieurs n'en ſont pas pour cela plus célebres. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent : un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.



LES PETITES AFFICHES.

Les petites affiches rendent de grands ſervices aux ſelliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes Seigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamants. On y annonce les *ventes après décès*; & avec de l'argent, on peut meubler une maiſon de la cave au grenier, en moins de vingt-quatre heures: les choſes invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre, les laquais & les femmes de chambre à placer; les effets perdus ou volés; la paille, le foin & l'avoîne, Mr. l'Abbé Aubert veut avoir abſolument un avis ſur les productions littéraires & dramatiques. Juſqu'où la fureur de juger ne cherche-t'elle pas à ſe placer? que de Perrins-Dandins littéraires !

LE JOURNAL DE PARIS.

A l'inſtar de la feuille de Londres, intitulée la *Poſte du ſoir*, eſt venu le journal de Paris, qui paroît tous les matins. Cette feuille ſeroit extrêmement piquante & curieuſe, ſi..... mais parlez un peu de l'avanture du couſin, du neveu, de la tante, de la belle-ſœur, de la femme de chambre, de Madame * * *; & vous verrez tout en rumeur à la police, comme ſi le feu étoit aux quatre coins de la ville.

CETTE feuille cependant pourroit exercer utilement une juſte cenſure des mœurs, en expoſant quelquefois les extravagances des particuliers; & peut-être retiendroit-elle par la crainte du ridicule, & feroit-elle plus de bien que tous les ſermons.

Le *journal de Paris*, soutient le *journal des savans*, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impression ; c'est un enfant entrain de faire fortune, qui nourrit son vieux pere. Les journaux sont classés rigoureusement ; & comme on les assujettit à des pensions, on conserve leurs privileges quelqu'ennuyeux & sots qu'ils puissent devenir. Mais pourquoi ne laisse-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainsi qu'il est permis de cultiver tout autre ?

Au bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même somme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres, iroit trois fois plus vite : tout cela nourriroit le pays latin où sont les imprimeurs, les brocheurs, les relieurs, les colporteurs, &c. &c. qui commencent à crier famine.

Le gouvernement pensionne plusieurs écrivains ; mais il ne débourse pas pour cela de l'argent. Voyez sa finesse ; il assujettit les journaux à une taxe, & paye les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille satirique où il est déchiré à belles dents : ainsi, *il boit &*

mange ſon jugement & ſa condamnation, ce qui eſt aſſez plaiſant.

On trouve ſur la même feuille l'article des ſpectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu!* s'écrie-t-on; *Mr. un tel eſt mort*; *le voilà enterré! Vite, allons à l'ambigu comique*; *on y donne les Quatre-Fils-Aymon.*

TABLEAUX, DESSINS ET ESTAMPES, &c.

La manie coûteuſe & folle des tableaux & des deſſins, que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamans & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable; non qu'un tableau ne vaille ſon prix; mais parce qu'il eſt biſarre, ridicule, indécent de couvrir d'or des peintures, dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

Que des Princes forment des cabinets; ils ſe doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete; ces dépenſes énormes l'empêcheront à coup ſûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen : il n'aura plus d'ar-

gent que pour des toiles peintes. Plus il possédera, plus il voudra encore posséder : sa maison, sa famille, tout ce qui l'environne, se sentira des prodigieux sacrifices, qu'il offrira sans cesse à une manie, dont la nature est de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les méprises étant faciles, & les erreurs ordinaires ; nouvelle source de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la possession empêche la paisible jouissance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne se contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé hésite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un seul, comment se ruine-t-on pour un tableau unique ?

Tel homme a vendu ses maisons & ses terres pour faire une collection d'estampes, renfermées dans des porte-feuilles invisibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il se traîne encore aux ventes ; crie à l'huissier, d'une voix éteinte, *un sol* ; dit tout haut qu'il est un fou, emporte l'objet ; & il lui faut de fortes lunettes pour contempler son acquisition. A sa

mort tout cela sera dispersé en différentes mains, & l'*œuvre* tant poursuivie, ne sera jamais complete.

Un vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne distingue plus rien, sera préféré, parce qu'il est original, à un tableau moderne & intéressant, dont la couleur est fraîche & agréable. Quel est donc le défaut de ce dernier? Le Peintre est vivant.

Il faut que les particuliers laissent aux Princes ou aux grands, dont l'opulence est excessive, le privilege de mettre de grosses sommes en tableaux & en statues. C'est une folie de consumer son patrimoine en curiosités; c'est un vice d'oublier ses parens & ses amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts sont faits pour figurer dans des sallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'est qu'un maniaque.

On n'a point encore ridiculisé sur notre scene cette folie ruineuse : elle mériteroit bien les pinceaux d'un Auteur comique.



ENCAN.

Nos Seigneurs, ſous le nom de *Curieux*, ſont des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, &. ſeulement pour avoir de bons marchés ; bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils font des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux arts ; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chefs-d'œuvres, auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médailler, malgré tout l'étalage du propriétaire ; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes commerçantes ; & ils vous diront néanmoins, qu'ils n'achetent que pour les Artiſtes : ils en ſont les tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte ; & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux

possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre : Là les prétendus connoisseurs voyent leur prononcé chimérique, réduit à zéro : là, la superbe école françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du Roi ; on donne pour dix écus (c'est-à-dire pour la toile) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'huissier-priseur ne lui fait pas grace ; & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une anti-chambre enfumée, ou une salle à manger.

PHILIPPE, Duc d'Orléans, Régent du Royaume, s'amusoit à peindre ; mais la main de son Altesse, habile à mouvoir l'Europe, ne surpassoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est il arrivé ? Son principal tableau, (quoique décoré de son nom) successivement chassé de tous les cabinets se trouve actuellement exposé dans un passage public des Thuileries, sollicitant en vain un acquéreur, qui lui donne un asyle. On le regarde ; on lit le nom auguste ; on sourit, & personne ne veut en donner trente-six livres : ce qui prouve, que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paye point le public avec des titres.



OU EST DÉMOCRITE?

LA comédie n'eſt plus ſur le théatre, mais dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite; & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

Vous voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions : vous entendez les gémiſſemens de l'avare, les plaintes du plaideur, la ſuffiſance de l'auteur : vous contemplez la morgue du grand, la fatuité du petit maître, qui vous fait admirer juſqu'à ſes énormes boucles de ſoulier; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la ſatyre, eſt ſatyrique; & les tons & les prétentions forment des ſcenes extrêmement variées.

QU'EST-IL beſoin après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes.

VOYEZ enſuite le ridicule inconcevable, & les prétentions reſpectives des hommes, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges; & riez encore plus fort?



CENSEURS PUBLICS.

J'ABHORRE les ciniques, encore plus que les pédans; mais je voudrois voir au milieu de Paris, un Diogene dans ſon tonneau. (l'indécence toute fois ſupprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe, d'apoſtropher ſes concitoyens, & de leur reprocher leurs vices: Paris en auroit bien autrement beſoin qu'Athenes.

DU moins des cenſeurs du ſcandale public des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, feroient très-néceſſaires parmi nous. Car nos loix ſi imparfaites préviennent-elles la confuſion des rangs; répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres; empêchent-elles les banqueroutes; arrêtent-elles la débauche qui va le front levé?

ON a créé des cenſeurs pour les livres: ces cenſeurs proſcrivent tout ce qui péche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des cenſeurs qui demanderoient compte à cette foule de déſœuvrés, de l'emploi de leur temps; qui iroient au devant des grands ſcandales; qui

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *Compagnie des œuvres fortes* : mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargé la conduite des Rois, que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie.* Ils ne purent tenir contre l'autorité royale ; & les *œuvres fortes* qui de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette eſpece de ligue offenſive, contre le vice & les mauvaiſes mœurs ; mais l'on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès, ſur-tout ce qui avoit un caractere d'union), que ces écrivains courageux, & véhémens étoient un reſte de la ligue de la fronde ; il le crut ſans ſans examen ; & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit quelqu'un, *on n'eſt gueres tenté de répondre à ceux qui exilent* : la compagnie ſe tût, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent loin de la capitale, & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore, & la chambre du conſeil de la ville de Dijon lança contre leur

aſſemblée un arrêt de proſcription, & les menaça des peines les plus graves. Ces Auteurs des *œuvres fortes*, abandonnerent alors leur vocation, & ſe tûrent pour jamais...... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expreſſion. Il demandoit publiquement l'aumône en apoſtrophant ceux qui paſſoient, & faiſant de vives ſorties ſur les différens états, dont il révéloit les ruſes & les fripponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau ni lanterne: il en vouloit ſur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella ſon audace *effronterie*, & ſes reproches *des inſolences*. Il s'aviſa un jour d'entrer chez un Fermier général avec ſon habillement déchiré & craſſeux, & de s'aſſeoir à ſa table, diſant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ſes incartades; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en priſon.

Ce mendiant auroit dû ſavoir, puiſqu'il avoit de l'eſprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes.

On fouffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin ; mais tout frémit & fe fouleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *Cynique*, ou de ce qui lui reffemble : ce caractere là n'exifte pas même à Paris, parce qu'il eft le plus diamétralement oppofé à la forme de notre gouvernement, & de notre efprit de fociété.

NOUS avons des difcours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger, nous faudroit-il des plaifanteries fanglantes, des fatyres vives, des bourades à bout touchant. Mais, qui fe chargera de fronder tout ce qui eft vicieux, de méprifer tout ce qui eft mauvais, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter fes ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*, tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs feront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.



LA SAINT-LOUIS.

Le jour de la St. Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Thuileries, & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégats, parce qu'il n'y entre que ce jour-là. S'il en avoit la poſſeſſion toute l'année, il ne ſongeroit pas à mal faire. Il court auſſi à Verſailles, parce que le château lui eſt ouvert: il eſt ſtupéfait de l'air de magnificence qui y regne; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

Ce jour eſt la fète des arts. Les Académies ouvrent leurs ſalles. On donne des prix au Poëte, à l'Orateur, au Peintre, au Sculpteur, à l'Architecte: le matin on récite de tous côtés des panégyriques de St. Louis, qui ſont des *tours de force* oratoires, & des chefs-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de ſoixante mille en France, remplis des menſonges les plus impertinens.

Le ſallon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'aſſemblée des Quarante immortels ſe tient le ſoir au Louvre. Les femmes ſe ſont aviſées depuis quinze ans, de venir en foule à cette aſſemblée, ce qu'elles n'oſoient auparavant.

Le

Le lecteur a toujours ſoin de gliſſer dans ſa compoſition quelque choſe de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local eſt étroit; tant mieux. Les Académiciens qui ſe ſouviennent d'avoir prêché dans le déſert, ne renonceront pas à ce qu'on diſe dans le monde; *on ne ſauroit entrer à l'Académie* : plus on ſe plaint, plus ils jouiſſent. On lit des vers, on lit de la proſe; les juges ſont jugés à leur tour; & le public ſe maintient dans l'ancienne & incontestable prérogative de décider en dernier reſſort, ſur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'Ecrivains ni d'Auteurs à Paris : adieu la race bruyante des beaux eſprits. Si un barbare ennemi des lettres vouloit les détruire, & faire une St.Barthelmy des Philoſophes; il pourroit avec avantage ſaiſir ce jour académique. Dieu! le ſang oppoſé des Poëtes tragiques & comiques, mêlé enſemble, coulant à grands flots, & ſe confondant avec celui des Romanciers, des Orateurs & des Hiſtoriens; l'Auteur épique tombant ſur le chanſonnier; le Verſificateur mourant, pardonnant au Proſateur; l'Académicien égorgé à côté du Journaliſte, qui crieroit *je ſuis innocent*; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens Sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule : quel cha-

pitre pour l'hiſtoire ! Quelle épouvantable époque !..... Mais je m'apperçois que ce tableau (quoique chimérique) fait frémir le prêtre, le financier, le courtiſan ; ces amis des lettres & de la philoſophie. Epargnons leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité, & qui les éloigneroient peut-être à jamais des ſéances académiques, où je ne ceſſerai pas d'aſſiſter, malgré le noir rêve de mon imagination.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Thuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute ; on fait bien, car perſonne n'écoute. C'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés, que celui que préſente tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſur-tout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus ; ce qui varie le ſpectacle, & le rend vivant, pittoreſque, curieux. J'avoue que c'eſt le ſeul jour de l'année, où j'aime beaucoup les Thuileries : elles peuvent contenir alors environ deux cent milles ames. Je ſors toujours le dernier ce jour-là de ce jardin ſi bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Joſaphat ; mais où perſonne n'attend ſon jugement.

PORTES-COCHERES.

Les gens qualifiés font jetter pendant leurs maladies, du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des caroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures, dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voit ures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

Pour épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe mocque, il eſt vrai; mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un caroſſe, parce que Mr. le Márquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

Socrate alloit à pied; Horace alloit à pied; (*ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos*); Jean-Jacques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline Angloiſe, & une porte cochere; à la bonne heure; qu'il

éclabousse les passans ; eh bien ! l'on s'essuye ; mais qu'il ne nous écrase pas, parce que ce n'est point un crime digne de la roue, que de savoir se servir de ses jambes, ou de rêver un peu dans son chemin.

SOUVENT les portes cocheres vomissent des voitures qui sortent à l'improviste, & qui coupent la rue rapidement & transversalement, de sorte qu'il est impossible de se garantir de ce brusque danger : on se jette dans le péril ne sachant si elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les passans, & à siffler d'une certaine maniere ? ce qui seroit un signal conservateur. Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait raisonner le marteau.

IL est presque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fut-elle bâtarde, elle a un air de décence, que n'obtient jamais une allée. Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle seroit proscrite ; fut-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obscures, embarrassées par des équipages ; où l'on risque de donner de l'estomac dans le timon & dans l'essieu. Eh bien ! l'on préfere ce passage étroit à cette voie roturiere, qu'on

appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

Les portes cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier ; les huiſſiers ne vont pas plus loin ; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins : que l'on s'étonne encore après cela de la défaveur des allées bourgeoiſes !



LE SUISSE DE LA RUE AUX OURS.

On brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe yvre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge Marie : ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule ; mais cet uſage déja ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'effigie portoit jadis l'habit Suiſſe ; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi

à ce miracle, d'après ce bucher qui ſe renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes, devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre*; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſans, ſi l'on conſidere que c'eſt un ſacrilege que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la Ste. Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne dans l'aſſemblée, ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcendue du Ciel au bec d'une Colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles; par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours

de la petite phiole ; & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

Que de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous, aux aſſertions les plus fauſſes ! Rien de plus trompeur que les cérémonies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution, l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

On promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant ; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards, qui doivent crever avec exploſion dans les flammes du bucher.

Autrefois ce même peuple a vu brûler le Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos ayeux eſt un peu changée & adoucie ; ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jetter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin ? . . . . Je n'en ſais rien.

SAVOYARDS.

. . . . Ces honnêtes enfans,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement essuye
Ces longs canaux, engorgés par la suie.
Volt.

Ils sont ramoneurs & commissionnaires, & forment dans Paris, une espece de confédération qui a ses loix. Les plus âgés ont droit d'inspection sur les plus jeunes; il y a des punitions contre ceux qui se dérangent : on les a vus faire justice d'un d'entr'eux qui avoit volé; ils lui firent son procès & le pendirent.

Ils épargnent sur le simple nécessaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial se trouvent sous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri est long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé

une du *ramonage de cheminées* : les régiſſeurs ont claſſé ces petits Savoyards ; & l'on a vu dans des maiſons neuves & blanches, tous ces viſages baſannés & noircis, qui étoient aux fenêtres, en attendant de l'ouvrage.

L'ÉTABLISSEMENT de la petite poſte a fait tort aux Savoyards. Ils ſont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, ſi long-temps éprouvée, commence à n'être plus la même; mais ils ſe diſtinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

IL eſt bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un ſac, monter des genoux & du dos, dans une cheminée étroite & haute de cinquante pieds; ne pouvoir reſpirer qu'au ſommet périlleux; redeſcendre comme il eſt monté, au riſque de ſe rompre le col, pour peu que la vétuſté du plâtre forme un vuide ſous ſon frêle point d'appui; & la bouche remplie de ſuie, étouffant preſque, les paupieres chargées, vous demander *cinq ſols*, pour prix de ſon danger & de ſes peines. C'eſt ainſi que ſe ramonent toutes les cheminées de Paris; & des régiſſeurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore ſur leur médiocre ſalaire. Puiſſent ces ineptes & barbares entrepreneurs ſe

ruiner de fond en comble ; ainſi que tous ceux qui ont ſollicité des *privileges excluſifs* !

Ces Allobroges de tout ſexe & de tout âge, ne ſe bornent pas à être commiſſionnaires ou ramoneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix nazarde. D'autres ont une boîte à marmotte, pour tout tréſor. Ceux-ci promenent la lanterne magique ſur leurs dos, & l'annoncent le ſoir au moyen d'une orgue nocturne, dont les ſons deviennent plus agréables & plus touchans, parmi le ſilence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, ſous le maſque de la laideur, vous montrent des enfans, & dans leur hotte, & pendus à leurs mammelles, & ſous leur bras, ſans compter ceux qu'elles chaſſent devant elles ; le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées ; elles ſont toujours groſſes & à pleine ceinture.

Les vielleuſes des boulevards portent ſur une gorge ſouillée un large cordon bleu, qui quelquefois à ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Nous voilà ſur les boulevards, où une foule de travailleurs, comme l'a dit un Poëte :

Vient de cette belle route à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés, parqueter l'étendue.

Jettons un coup-d'œil ſur les tréteaux qui attirent la foule, parce qu'on n'y paye que trente ſols.



TRETEAUX DES BOULEVARDS.

NICOLET a gagné ſur ces tréteaux cinquante mille livres de rente; & ſon frere qui a fait long-temps le même métier, a mal fait ſes affaires. C'eſt ainſi que le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin eurent des freres qui vécurent obſcurément ſous la pourpre, & qui n'ont laiſſé aucune trace dans l'hiſtoire.

Taconnet a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il eſt mort néanmoins à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paiſiblement dans ſon ſallon, tandis que ſes petites actrices lui gagnent de l'argent : *ſic vos non vobis.* Le boulevard reſſemble là-deſſus, au reſte du monde;

mais voici ce qui heureusement ne ressemble plus.

La, on met dans la bouche de petites filles, encore dans l'enfance, des obscénités choquantes ; & rien ne révolte plus que d'entendre les expressions du libertinage passer par de si jeunes organes. Jamais peuple, que je sache, n'a offert ce genre de corruption.

Si quelque ami des mœurs présentoit à ces théatres des piéces régulieres, honnêtes, d'une gaieté décente, qui croiroit que deux comédiens nommés juges & censeurs auroient le crédit d'en interdire la représentation ? Les comédiens du Roi ordonnent que les piéces représentées sur ces tréteaux soient ordurieres & plattes, parce que leurs privileges s'étendent, disent-ils, jusqu'à défendre à tous autres comédiens de jouer des pieces morales & honnêtes. Ainsi, par respect pour des prérogatives aussi insensées qu'imaginaires, l'on ne doit verser au peuple que du poison grossier : ils mettent en pratique cette rare théorie. La saleté reçoit son passeport ; ce qui a une ombre de morale est arrêté ; & voilà ce qu'on voit chez un peuple soi-disant policé.

Quoi ! malheureux Welches ! Voilà un théa-

tre tout dressé, & vous défendez à un auteur d'y produire une piece telle qu'il l'aura conçue; vous accueillez la sottise & repoussez le talent! Eh! pourquoi exigez-vous qu'il fasse sa piece ridicule & détestable au lieu de la faire raisonnable & riante?

On ne croira pas un jour que de telles absurdités ayent pu avoir lieu, ni que l'on ait autorisé la bouffonnerie grossiere & proscrit toute intention comique. Qu'importe le local? Les pieces dans tous les siecles n'ont elles pas formé les spectateurs.

Enfin, ces petits spectacles sont des lieux de prostitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage scandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théatres décens sont fermés à neuf heures; ces théatres immodestes sont ouverts la nuit.

Si le moyen d'enchainer nos passions est de les abandonner à elles-mêmes, nous touchons aux loix de Lycurgue.



ENFANS DEVANT LEUR PERE.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon Pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécens ſur l'âge de l'auteur de ſes jours; & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier: la Grand-mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit fils.

ON ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis: on le cherche; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le conterdit, ſes enfans lui diſent qu'il radotte, & le bon homme qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme: elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfans.

UN pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le tutoye point; & le petit Bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

CE ſingulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce

que le droit Romain leur attribuoit : les femmes en vertu de la loi deviennent presque maîtresses. La source de tout le mal, si l'on y prend garde, est donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme se marie, qu'il perde son épouse, le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere, poursuivront leur pere en justice, le réduiront à la mendicité : les loix consacreront les indignes poursuites des enfans, & personne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille.

Souuent donc la vie d'un Bourgeois se passe à être tyrannisé par sa femme, dédaigné par ses filles, bafoué par son fils, désobéi par ses domestiques, nul dans sa maison : il est un modele de patience stoïque ou d'insensibilité.



ÉGOISME DES CORPS.

LEs corps ſont devenus opiniâtres, entêtés, & prétendent s'iſoler au milieu des rapports de la machine politique : tout corps aujourd'hui ne ſent que l'injuſtice faite à un de ſes individus, & regarde comme étrangere à ſes intérêts, l'oppreſſion du citoyen qui n'eſt pas de ſa claſſe.

LE Militaire rit des coups qui tombent ſur l'homme de robe; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit; le prêtre croit pouvoir exiſter indépendamment des autres états; & l'orgueil non moins que l'intérêt a diviſé des profeſſions qui ſe touchent, qui ont entre elles les plus grands rapports; de ſorte que le procureur & l'huiſſier ſe regardent comme de deux caſtes différentes. Le notaire & le greffier s'eſtiment réciproquement l'un au-deſſus de l'autre.

JE ne ſais même ſi le vinaigrier viſite le marchand de vin, & ſi le papetier n'attend pas que le libraire faſſe les premiers pas. Avoir une occupation différente de ſon voiſin eſt un titre pour

pour ſe moquer de lui : perſonne ne ſonge que ces différens travaux ſont liés enſemble & portent à la maſſe des connoiſſances, un trait de lumiere : la ſcience eſt une, & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.

LUXE, BOURREAU DES RICHES.

L'ON juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples : on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la Nature ; & de frivoles ornements l'alterent & la rendent méconnoiſſable. Delà le caprice qui varie inceſſament les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante, des bizarreries ſomptueuſes n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change ; les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment. Les hommes opulens ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublemens ſont une décoration changeante, leurs habillemens une ſervitude journaliere, leurs repas une parade, & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'ÉTOIS assis ces jours derniers, à la table d'un homme opulent; il soupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je ? Vous n'êtes point malade ; vous n'avez à craindre ni le présent ni l'avenir. Votre femme, vos enfans sont en bonne santé; aucun malheur ne les menace : il ne me dit mot. Il me présenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur : & moi aussi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver est invisible : je ne pus en savoir davantage.

CE qui tourmente les riches à Paris, c'est peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenses : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes si horriblement coûteuses qu'il n'y a point de fortune pour ainsi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais siecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On consomme ses revenus entiers, on dévore ses capitaux, on étale une surabondance scandaleuse, on veut effacer son voisin, & pour se soutenir dans un état forcé, on a recours à des ressources qui devroient rendre les richesses odieuses.

QUOI ! ne sauroit-on manger & faire bonne chere, sans avoir un service couteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouf-

fiere? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie? Faut-il un maître d'hôtel tout galonné pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas? Faut-il pluſieurs laquais pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine?

QUELLE eſt cette extravagance de l'imagination? Elle n'eſt que puérile: & c'eſt cependant pour ces miſeres là, que ſe commettent toutes les baſſeſſes qui aviliſſent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laiſſent pas les riches en paix avec eux mêmes.

APICIUS ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient ſa table, raſſemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit ſon eſclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appetit l'empêchoit de ſavourer. Il fut obligé de s'empoiſonner, car en réviſant ſes comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que ſoixante mille écus pour vivre: il craignit de mourir de faim.

DE LA LANGUE DU MONDE.

LA langue du monde eſt la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque ſentiment. Les mots y ſont bien ; on les prodigue même ; mais ils n'ont point de ſens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & ſuperflu.

LES indifférens s'épuiſent tellement en proteſtations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

LE monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur ? placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

DANS le monde il n'y a que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs : les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

Les gens du monde, quand ils voyent qu'ils ne peuvent avoir de l'esprit, témoignent hautement que c'est par leur propre choix, qu'ils n'en ont point.

TON DU MONDE.

La société à Paris a ses loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la composent. La sagesse & la vertu sont respectables; mais elles ne suffisent pas toujours pour anéantir certains défauts, destructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

Quelquefois on pousse son avis trop loin, & d'autant plus à tort que l'on a raison. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut subjuguer l'opinion de son voisin parce qu'on est rempli de son idée; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, dautant plus que sa conscience ne lui en fait aucun reproche & qu'ils fonde sa conduite sur les grands principes qui dirigent sa vie, il est bon d'instituer ces regles fines & fixes, qui, comme des entraves salutai-

res, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

AINSI l'air, le ton, le geſte, l'accent, le regard, ſont aſſervis à des uſages que l'on doit reſpecter, & ces formalités reçues enrichiſſent le plaiſir d'être enſemble au lieu de le détruire.

ON a fort bien dit, que l'homme ſenſible eſt toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'aſſeoir mal, ſe moucher de travers, renverſer des ſieges, danſer comme un philoſophe, & bleſſer même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle ſe diſtingueront toujours à travers l'ignorance du coſtume & des coutumes; & c'eſt cette affabilité qui conſtitue par-tout & même à Paris la vraie politeſſe.

MAIS on s'imagine en même temps, que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'ayent rien que de gracieux, l'eſprit rien que d'ingénieux; les raiſonnemens, rien que de captieux. Sous un certain maſque de bienſéance on juſtifie en d'autres termes, l'art de ramper & de s'enrichir baſſement: on donne à pluſieurs ſortes d'aviliſſement des noms pompeux: on appelleroit volontiers ſervir l'état, la ſervitude

auprès des grands; & bientôt on voudra nous perſuader que le métier cupide de courtiſan, eſt le métier le plus glorieux.

DÉJA même l'on fait entendre qu'il eſt une fourberie néceſſaire; qu'un honnête homme n'eſt bon à rien; que la probité eſt une nuance de bétiſe; & que dans un ſiecle corrompu, il n'y a que l'or qui puiſſe dédommager de l'abſence des vertus. Enfin on commence à faire entendre... mais je ne dois pas tout dire.

TON DU GRAND MONDE.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y ſont adoucis, & les préjugés (quoique ſubſiſtans,) ſemblent ſe diſſiper pour tout le temps que l'on eſt enſemble.

UNE noble familiarité y déguiſe avec adreſſe l'amour propre; & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de Cour ſemblent avoir pris quelque choſe les uns des autres: il n'y a que des nuances & jamais de couleur dominante. On diſtingue les profeſſions,

mais elles ſont fondues & ne ſe montrent point oppoſées.

C'EST là que la ſociété eſt par excellence un véritable concert. Les inſtrumens ſont d'accord ; les diſſonances y ſont exceſſivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

LA confiance, l'amitié n'y regnent pas : les épanchemens de cœur y ſont étrangers ; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits ſervices qui rapprochent la maniere de voir & de ſentir, & qui mettent les hommes à l'uniſſon ; avantage remarquable dans une ſociété où les prétentions ſont extrêmes, & où l'orgueil eſt terrible dès qu'il n'eſt plus voilé.

CE ſont les idées qui ſoutiennent l'eſprit ; & pour avoir des idées, il faut avoir aſſemblé pluſieurs faits. L'eſprit naturel ne ſuffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être inſtruit, & traiter ſouvent des grands objets, ſur le ton de l'agrément & de la légéreté.

PLUSIEURS femmes ayant perfectionné leur eſprit, par le commerce d'hommes éclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux ſexes, & valent mieux à la lettre que les hom-

mes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoiſſances qui les diſtinguent. Ce n'eſt point un ſavoir pédanteſque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondée ſurtout ſur l'étude des hommes.

MOLIERE, qui, dans ſes femmes ſavantes, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le deſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

EN général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit en ont plus que les hommes les plus ſpirituels; mais ces femmes là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'USAGE du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude ſeule vous fait diſcerner au premier coup d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du ſavoir vivre ne vous apprendront pas; le ſot même par l'habitude a beaucoup d'avantages ſur l'homme d'eſprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lorſque l'autre ſera ſûr de ſon geſte, de ſon accent de ſes expreſſions; il ſaiſira avec juſteſſe & préciſion tout ce qui forme le commerce de la ſociété.

LORSQUE Mr. de Voltaire eſt venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts ſur ces matieres, ont remarqué qu'après une ſi longue abſence de la Capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juſte qui détermine l'empreſſement ou la retenue, l'enjouement ou la reflexion, le ſilence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord, il montoit trop haut ou deſcendoit trop bas; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaiſon de paroître ingénieux à chaque phraſe; on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

QUELQUES hommes dans le grand monde ſe mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur inſuffiſance : ils ſe dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il ſoit plus aiſé de ſe faire pardonner la nullité d'eſprit; tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés ſont venus au ſecours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.



CIVILITÉ.

CE n'eſt plus que chez le petit Bourgeois, que l'on emploie ces cérémonies faſtidieuſes, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

ON ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné *un ſi mauvais repas*; on ne vous preſſe plus de *boire*; on ne tourmente plus ſes convives, pour leur prouver *qu'on ſait recevoir ſon monde;* on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé à ces uſages ſots & ridicules, ſi familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté*.

LA Table étoit pour eux une arêne, où les aſſiettes renvoyées, faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe bataiolloit avant le repas & pendant le repas, avec une opiniâtreté pédanteſque; & les ex-

perts en cérémonies applaudiſſoient à ces puérils combats.

Les Demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes ; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve anthentique de tempérance & de modeſtie, en ne mangeant pas.

Au deſſert elles étoient obligées de chanter ; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui pleuvoient ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

Aujourd'hui les Demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui réhauſſe l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes, ſi cheres à nos ayeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embarraſſe point & ne paroît point gênée ; elle obéit aux circonſtances, ſe

plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler; met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété.

LEGERES OBSERVATIONS.

Les Pariſiens ſont fort ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vite pour mieux plaire.

Un Pariſien a une peine infinie à mouiller deux L L, & ne peut jamais prononcer comme il faut: *bouillon*, *paille*, *Verſailles*.

Les Parisiennes sont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge: elles sont au désespoir quand elles commencent à grossir, & boivent du vinaigre pour se conserver la taille.

On criaille dans les sociétés de Province; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la Duchesse jusqu'à la vendeuse de bouquets; & bientôt on n'appellera plus les Demoiselles que Madame, tant il y a de vieilles filles qui sont équivoque.

On donne le nom de Demoiselles à toutes les filles qu'on ne tutoye pas; les Demoiselles commencent à aller dans le monde, sans leur mere.

L'art & le goût paroissent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

Les hommes à Paris commencent à se fâner à quarante ans.

Tout se prend à crédit, sans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'exposer à quelques pertes, que de ne pas vuider son magasin; il vend un peu plus cher, & passe en compte tout ce qu'il a perdu.

On n'est point humilié à Paris par *un Mon-*

sieur l'intendant, par son subdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la Province, &c. On ne rencontre point Monsieur le président, Monsieur le procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y sont égaux.

QUATRE hommes sont toujours en simare ; mais on ne les rencontre nulle part, le chancelier, le premier président, le lieutenant civil & criminel.

QUAND on se rencontre face à face, avec un Prince du sang, on le regarde fixement sans le saluer, & on lui fait place par politesse : c'est un plus grand Seigneur que les Seigneurs ordinaires ; voilà tout.

LES événemens les plus extraordinaires n'occupent la Capitale que pendant huit jours. Les gens à talens qui abondent, ne sont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on passe à un autre heureux, qui met à profit l'éclair de cet enthousiasme.

QUICONQUE a un *Suisse* refuse le payement à qui bon lui semble : on publie avec ostentation que l'on est ruiné.

LES femmes ne tiennent plus en main ni

l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter ; elles font du filet, ou brodent au tambour.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement, pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartements ſoient boiſés avec un vernis précieux & des baguettes en or.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autre fois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartements ſont percés, pour le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part : telle femme ſonne quand ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les Bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les monarques, il y a deux cens ans. Il n'y plus de tabourets

que

que chez le Roi & la Reine, les metteurs en œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un Seigneur porte la montre d'or cizelée, des dentelles, des boucles à brillans, & entretient une petite marchande de modes.

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fost un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des huiſſiers priſeurs qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne ſe mèlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſan.

Le ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus gueres qu'un provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire, il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert & reſtent juſqu'à la fin du repas. On ne

l'alonge plus; il eſt plus court ; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſans.

JE ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maiſon. Là on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſéchereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix : on n'interprétera pas mieux vos regards ſupplians, que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais & vous ne pourrez plus goûter aucun des mêts qui feront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques : c'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

LA plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entre-mêts.

L'AIR de cour eſt d'avoir comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au col & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris.

Il n'y a plus d'homme ruſtique, mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diſtingué, trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même temps l'effroterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut ſe venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eſt devenu extrêmement fier, tandis que le ton des Seigneurs eſt honnête.

Un ouvrage en pluſieurs tomes n'eſt jamais lu à Paris, que quand la Province & l'étranger ont décidé ſon mérite.

Il n'y a rien de ſi rare que de trouver par-

mi nos moines un visage de pénitent; & les jeunes gens ont un air pâle & livide, qui ne vient pas toujours de débauche, mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles, qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne reste rien : la chymie est la science que l'on étudie le plus.

Les grands en général ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas, & ne s'occupent que de rapports puérils & misérables.

Il est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur le champ un arrêt du conseil, & toute instruction cesse.

On appelloit autrefois les Evèques *révérends*, *revérendissimes*; aujourd'hui, on les appelle *Monseigneur*, & personne ne leur refuse ce titre, quoiqu'on sourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux, que de voir deux Evèques se *monseigneuriser* avec une gravité soutenue.

Les princesses, les duchesses sont d'un caractere plus uni, plus rond que les marquises,

les comtesses & autres femmes de qualité, en général assez impertinentes.

C'EST en Province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris; mais celui-ci est aisé, facile, sans gêne, & celui qu'on affecte ailleurs est lourd, pesant, uniforme.

CLÉON appelle DAMIS son ami : c'est un homme dont il a fait la connoissance il y a vingt-quatre heures; aussi quelqu'un disoit: j'ai fait cette année trois cent soixante quatre amis : il étoit au trente-un Décembre.

TOUTES les villes du royaume s'inquiétent de Paris, autant par jalousie que par curiosité. Paris ne s'embarrasse d'aucune ville du globe, & ne songe qu'à ce qui se passe dans son sein & à ce qui se fait à Versailles.

ON entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marseilles, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amusemens, à leurs plaisirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de Province est un titre qui fait rire; & tel versificateur qui ne fréquente que les caffés, haussera les épaules au nom d'un homme de mérite, qui lui paroîtra

ridicule, uniquement parce qu'il écrit en Province.

Paris veut être le centre unique des arts, des idées, des ſentimens & des ouvrages de littérature, & cependant il n'eſt plus permis qu'aux ſots auteurs d'imprimer en France.

SIBARYTE.

Je te vois jeune Sibaryte! je te vois ſur un lit de fleurs. Tu défends à tes bras, le plus léger exercice; tu défends à ta penſée, la plus légere réflexion; tu ne veux autour de toi, que les plus riantes couleurs: les travaux de tes eſclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouiſſances; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux; mais je redoute ce moment, où la douleur viendra te ſaiſir ſur ton lit de roſes. Ne la connoiſſant pas, ſon dard ſera cent fois plus acéré. Je te plains; tu n'as voulu ouvrir tes ſens qu'aux voluptés; tu n'a fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs!

La plupart des opulens Pariſiens, enfoncés dans leur ſallon, & ſe mirant dans leurs gla-

ces, ne communiquent pas avec le firmament ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le Soleil sans reconnoissance, sans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

DU STYLE.

UNE dispute familiere à Paris, c'est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu'il préfere le sien à tout autre; & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchisse à la maniere dont se forment nos idées.

EN quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui se forme en notre cerveau est vive & nette; & quand nous voulons la transmettre sur le papier, nous choisissons les mots qui nous sont les plus familiers, & qui nous paroîssent les plus expressifs; mais ces mots sont plus bornés que les pensées & que les images. Le lecteur, faute d'être au sens fixé à son juste point, par celui qui a mis en avant sa maniere & son expression, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit: ainsi l'imagination

du lecteur part, & va plus loin que la pensée de l'Auteur; il crée soudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la pensée de l'écrivain; il est mécontent de son expression, parce qu'il ne l'auroit pas employée; & il y substitue sa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, soit à tort soit avec raison, & exige pour ainsi dire, que l'Auteur ait rendu sa propre idée : il ne lui permet pas la tournure d'une phrase qui choque sa tournure habituelle; il blâme parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait; il blâme encore parce qu'il a apperçu le tableau sous un tout autre point de vue; il blâme enfin, parce qu'il a une coulenr favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le desireroit.

Comme il n'y a point d'Auteur au monde, qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de son confrere, il ne doit pas se formaliser si l'on trouve à reprendre à son style; chacun ayant sa maniere d'écrire, qu'il lui est tout aussi impossible de changer, que son geste & sa démarche.

Pourquoi tel mot expressif, harmonieux, nécessaire, est il tombé dans l'oubli, tandis que

tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon, & ſera fortune, ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveauté? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie? Quoi! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue, ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument, qui obéit à la main qui le guide? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur; & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

Il y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier; voilà l'art d'écrire.

Aujourd'hui la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des termes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence: on n'entend que ces mots; *c'eſt mal écrit*: & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui rafine les

idées & les expreſſions ; qui met de l'eſprit à tout propos ; qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche : peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme, il eſt fort en vogue chez quelques Auteurs depuis quinze à vingt ans : il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure ; mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

CETTE maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut au lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon ſens, pour ſe faire lire long-temps. Tout Auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

UN bon ſtyle, comme celui de Jean-Jacques & de l'Abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe, changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les couleuvres Egyptiennes.



STYLE DES HOMMES DE COUR.

On s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on : d'accord ; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple ? Par une bonne raiſon ; parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non-ſeulement leur expreſſion ; mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition, calme lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon ennemi avec tranquilité. Point de couleur, prononcée même légérement. On évite juſqu'au ton de l'indifférence qui pourroit marquer & dire quelque choſe.

Or, malgré les éloges prodigués à ce prétendu ſtyle, il n'eſt point convenable à l'homme de lettres, qui eſt par eſſence l'homme paſſionné, parce qu'il faut qu'il ſe pénetre, qu'il ſe tranſporte, pour faire repaſſer dans les autres les ſentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner ; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de cha-

leur ; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même néceſſaire, puiſque ce n'eſt que de cette maniere que l'on émeut la multitude : or, l'eſſentiel eſt de lui faire épouſer vos idées. Soyez concis, laconique, compaſſé, elle ne croira pas à vos ſentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à pluſieurs repriſes, & c'eſt ainſi qu'on l'entraîne.

J'AIME l'innovateur en fait de ſtyle ; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une ſignification neuve, donnée à telle expreſſion, des mouvemens plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

DE CEUX QUI PARLANT BIEN, *ÉCRIVENT MAL.*

CETTE facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune con-

noiſſance des regles; l'uſage y ſupplée; la routine leur tient lieu d'études; mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers mêmes, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe, qu'à la cour de Verſailles.

On ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien écrire, tel homme parle très-bien, vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expreſſion; s'il écrit, il eſt lâche & vuide; tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins; mais il penſe fortement, & la préciſion énergique de ſon ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un Auteur de ma connoiſſance, clair, rapide & chaud quand il converſe; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ſes amis; il a recours à l'art; il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il fuit la maniere aiſée qui lui eſt naturelle, pour

ſe jetter dans des combinaiſons recherchées où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'HOMME qui parle le mieux à Paris, ſur tous les arts, & dont la converſation intariſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle; l'homme éloquent qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages; c'eſt Diderot.

PAIN DE POMME-DE-TERRE.

ATTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne paſſerai pas ſous ſilence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artiſans du luxe travaillent pour la table des riches, a ſongé à celle des indigens.

GRACES ſoient rendues à Mr. Parmentier. Qu'importe que ſa méthode ne ſoit pas nouvelle, qu'elle ſoit uſitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions beſoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre; & ſi le ſuccès, comme il s'en flatte, parvenoit à ſubſtituer en partie ce végétal, d'une culture facile & aſſurée, au froment, que les travaux & les ſueurs de l'homme payent ſi cher,

ce Phyſicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'est à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec ſûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeſte.

La ſubſiſtance du peuple (pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement), ne ſeroit plus livrée à la diſpoſition des élémens, & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint ni les gelées ni les grêles ni les orages ni les vents ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

Puisse la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture ! Cette ſubſtance farineuſe qui ſe propage ſans peine & ſans effort, au deſſus de la ſurface du ſol, l'emportera ſur le bled, qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'ont fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'ATTENDS donc avec empressement le succès d'une méthode qui, simplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuses racines. Ma reconnoissance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptolême, qui aura mis la subsistance de la multitude, à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte, que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante, qui caractérise le siecle où j'écris.

POUR moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence sur l'homme, sur sa liberté & sur son bonheur. Je suis sur cette article, de l'avis de Mr. Linguet, si éloquent quand il a raison; je pense comme lui, que le bled qui nourrit l'homme, a été en même tems son bourreau; je crois que la Chymie (la plus utile des Sciences), pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la disposition des grands propriétaires, de ces tyrans de la société, lesquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'il étoit possible de fabriquer un pain d'une autre substance que de fleur de froment : c'est déja un grand point. Eh! qui pourroit demeurer indifférent sur une pareille

pareille découverte, & ne pas voir les avantages immenses qui en résulteroient pour la félicité publique !



AUMONES.

ON faisoit dans le Fauxbourg St. Germain, une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on savoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourse, le maître grondoit fort sa servante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot, qui attendoit la flamme ; lui montrant dans un recoin de la cheminée, des allumettes à demi-brûlées, & réservées pour cet usage.

LES collecteurs n'augurоient pas trop bien de la libéralité du maître qui faisoit une telle semonce, lorsque celui-ci courant à une armoire secrete, en tira une somme telle qu'on n'en donne gueres en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise, sur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Messieurs*, leur dit l'homme bienfaisant,

apprenez que c'est par de telles épargnes, que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.

LES aumônes qui se font à Paris sont abondantes ; & que Dieu, auteur de tout bien, en soit loué ! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix séveres & réprimantes de la Police. Sans ces bienfaiteurs le frein politique seroit brisé à chaque instant, par la rage & le désespoir. Si la masse des calamités particulieres est diminuée, nous le devons à une foule d'ames célestes, qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil se montrent en triomphe : la tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'œil du vulgaire, pour servir l'humanité en silence, sans faste & sans ostentation, & satisfaites du regard de l'Eternel.

SANS l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les secours dans les greniers, qui surprend le malheureux sur son grabat, qui le console, le fortifie, & lui apprend qu'il n'est pas oublié dans son infortune solitaire ; on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim ; le sommet des maisons regorgeroit de cadavres ; les crimes seroient cent

fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville est dûe à des cœurs sensibles, qui, tandis que les ordonnánces punissent les délits, les préviennent, & servent l'état & les Rois, en soulageant la douleur & en appaisant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'administration, qui perdroit peut-être sa force coactive, s'ils cessoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le respect qu'ils méritent. On ne dispute point le mépris ou l'indignation à un scélérat vil ou cruel. Pourquoi refuser l'estime & la gloire aux bonnes & grandes actions ? Pourquoi vouloir les anéantir, & contredire à l'homme la bonté naturelle ? Ce ne sera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les sophistes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme est une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, est un être mal organisé ; & j'aime à croire qu'il est peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente ; & la compassion est une chose ordinaire. Si nous aimons notre intérêt ; nous chérissons souvent aussi l'intérêt de nos semblables. C'est même une passion dans la jeunesse ; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchans. L'on comptera plus d'actions généreuses de la part d'un brigand,

que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

LA PAROISSE SAINT-SULPICE.

On ne sauroit aussi donner trop d'éloges à l'ordre établi sur la paroisse Saint-Sulpice, pour le soulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les écoles gratuites, les apprentissages, les habillemens; on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui sont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en savoient pas.

C'est un bel exemple proposé aux autres paroisses de cette grande Capitale : car il ne suffit pas de supprimer la mendicité; il faut y substituer le travail. Rien de plus intéressant pour les hommes sensibles, que ce qu'on voit s'exécuter sur cette paroisse. Si ces fondations utiles pouvoient se multiplier, on tariroit avec le temps les larmes de tous les infortunés; on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart sont réduits, & à la nécessité où plusieurs se trouvent de s'avilir par des bassesses.

Ces établissemens n'ont point les vices physiques des Hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le désespoir du pauvre, l'oisiveté de l'enfance, les infirmités de la vieillesse.

Nous osons offrir ce bel ordre d'administration, comme le plus propre à servir l'humanité sans la dégrader, à la conduire sans la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient souverainement respectable, quand le lieu où l'on invoque l'Eternel, est le refuge des indigens, l'asyle des foibles, la retraite des infirmes ; & devient pour tous un temple hospitalier.



BUREAU DES NOURRICES

ET DE LA RECOMMANDARESSE.

Les meres de Paris ne nourrissent pas leurs enfans ; & nous osons dire qu'elles font bien. Ce n'est point dans l'air de la Capitale ; ce n'est point au milieu du tumulte des affaires ; ce n'est point au milieu de la vie trop active ou trop dissipée qu'on y mene, que l'on peut

accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne ; il faut une vie égale & champêtre, pour ne point se détruire, en donnant son lait à ses enfans.

On voit donc arriver une grande quantité de nourrices qui viennent toutes offrir leurs seins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus, qui résultoient du trafic qui s'établissoit entre les parens & la mere qui se vendoit ; c'est ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de sagesse, de prévoyance & de douceur.

Les Bureaux des Nourrices & de la recommandaresse sont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établissement ne mérite que des louanges ; & le mal que fait à la population une trop nombreuse société, a été réparé, pour ainsi dire, par sa police ; tant l'ordre modifie cette étrange espece humaine, & supplée à la Nature !

On a vu le jardinier, c'est-à-dire, le gouvernement avoir soin de sa graine, & s'occuper des générations futures.

Pourquoi ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établissemens ? Avec

quelle joie, quel tranſport n'offririons-nous pas le tribut de nos juſtes éloges, quand nous en trouverions une légitime occaſion !

LES PETITES FILLES.

Dès qu'une petite fille ſait bégayer quelques ſons, elle reçoit parmi nous la première leçon de ſuffiſance & de coquetterie. Il n'y a rien de ſi ridicule que nos poupées de cinq à ſix ans. Ce ne ſont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques : dans les liens d'une parure pénible, elles ſe tracaſſent, ſe fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement voyent faire à leurs meres. Combien ces abſurdités paroiſſent dangereuſes aux yeux de l'homme qui penſe? On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans : on n'entend que ces mots : *tenez-vous droite* ; *voilà votre petit mari.* Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices ; parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impreſſions imprudentes & précoces.

LES MARMOTS.

PARIS est plein de jolis enfans, mais qui deviendront des hommes mauſſades. Quand je vois dans une maiſon, qu'on ſerre, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies, qui ſont au-deſſus de ſon âge ; qu'on l'appelle *un prodige* ; que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire ; je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatiguent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête : & voici pourquoi.

LA trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain ; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau ; il eſt trop tôt mûr, trop tôt développé ; & l'enfant tant admiré, ſera un homme médiocre.

UN jeune enfant, plein de vivacité & de graces court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce : rempli de joie, il la donne à ſa mere, comme une rareté merveilleuſe ; la mere y goûte, & dit ; *ce fruit eſt trompeur, il ne vaut rien.* Un ſage diroit à ſon oreille : *pauvre mere abuſée, vous voyez l'image de votre fils !*

D'APRÈS les avis de Jean-Jacques Rouſſeau, on a reſtitué à l'enfance, cette liberté précieuſe, qu'elle tient de la Nature, & qui convient à l'eſſor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même temps ce qu'il n'avoit pas recommandé. On aſſocie les enfans aux hommes faits; on leur donne la permiſſion de tout dire; on les invite au babil; on loue leur ton familier & indécent: ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent, ne peut que répandre la plus grande confuſion dans leurs idées; & ces applaudiſſemens indiſcrets ne feront que les diſpoſer à l'orgueil de la fatuité, & à l'inſolence de la préſomption.

AUSSI, je crois remarquer que la génération qui s'éleve, a un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le temps de la jeuneſſe eſt le temps de l'enthouſiaſme: ſi, au lieu de le reſſentir, elle veut juger & diſcuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la ſéchereſſe; parce que la ſource de nos ſentimens tarit bien tôt; lorſque, rejettant l'inſtinct, nous voulons examiner de trop près la raiſon de nos jouiſſances.

LES HEURES DU JOUR.

Les différentes heures du jour offrent tour à tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce ſont des ſcenes mouvantes & périodiques, ſéparées par des temps à-peu-près égaux.

A ſept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leur marais, affourchés ſur leurs haridelles. On ne voit gueres rouler de carroſſes. On ne rencontre que des Commis de bureaux, qui ſoient habillés & friſés à cette heure-là.

Sur les neuf heures, on voit courir les perruquiers ſaupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeller *merlans*), tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonadiers, toujours en veſte, portent du café & des bavaroiſes dans les chambres garnies. On voit en même temps des apprentifs écuyers, ſuivis d'un laquais, qui, montés ſur des chevaux, courent battre les boulevards, & font payer quelquefois aux paſſans leur malheureuſe inexpérience.

SUR les dix heures, une nuée noire des ſuppôts de la juſtice s'achemine vers le Châtelet & vers le Palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des ſacs, & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agens de change & les agioteurs ſe rendent en foule à la Bourſe, & les oiſifs au Palais-Royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des Financiers & hommes en place, eſt très battu, & le pavé n'eſt rien moins que libre. C'eſt l'heure des ſollicitations & des demandes de toute eſpece.

A deux heures, les dîneurs en ville, coëffés, poudrés, arrangés, marchant ſur la pointe du pied, de peur de ſalir leurs bas blancs, ſe rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus ſur la place. On ſe les diſpute, & il arrive quelquefois que deux perſonnes ouvrent en même temps la portiere, montent & ſe placent. Il faut aller chez le commiſſaire pour qu'il décide à qui il reſtera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'eſt un

temps de calme, mais qui ne doit pas durer long-temps.

A cinq heures & un quart, c'eſt un tapage affreux, infernal. Toutes les rues ſont embarraſſées, toutes les voitures roulent en tous ſens, volent aux différens ſpectacles ou ſe rendent aux promenades. Les cafés ſe rempliſſent.

A ſept heures le calme recommence : calme profond & preſque univerſel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé, du pied. La ville eſt ſilencieuſe, & le tumulte paroît enchaîné par une main inviſible. C'eſt en même temps l'heure la plus dangereuſe, vers le milieu de l'automne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte; & pluſieurs violences ſe ſont commiſes à l'entrée de la nuit.

Le jour tombe, & tandis que les décorations de l'opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs-de-pierre regagnent en bandes épaiſſes, les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces.

A neuf heures du ſoir le bruit recommence. C'eſt le défilé des ſpectacles. Les maiſons ſont

ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'EST l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tète haute, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pour ſuivent dans les boues, en bas de ſoie & en ſouliers plats: leurs propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la chaſteté; que ces femmes *vulgivagues* empèchent le viol; que ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

QUOIQU'IL en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la province, ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles, ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre, ce que ces femmes licencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du Philoſophe ſur la pudeur?

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure

où l'on acheve de souper. C'est l'heure aussi où les cafés renvoyent les oisifs, les désœuvrés & les Rimailleurs à leurs mansardes. Les filles publiques qui vaguoient, n'osent plus se montrer que sur les bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, a cette heure indue, *les ramasse* : c'est le terme usité.

A minuit & un quart; on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui se retirent. La ville alors ne paroît pas déserte; le petit bourgeois qui dort déja, est réveillé dans son lit, & sa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Parisien doit sa naissance à la brusque commotion des équipages.

A une heure du matin, dix mille paysans arrivent, portant la provision des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la Halle; leurs montures sont lasses & fatiguées; ils viennent de sept à huit lieues.

La Halle est l'endroit où jamais Morphée n'a secoué ses pavots. Là, point de silence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs succédent les poissonniers, & aux poissonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs*; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la Halle : c'est l'entrepôt universel.

La hotte, qui s'éleve en piramide, transporte tout ce qui se mange, d'un bout de la ville à l'autre. Dès millions d'œufs sont dans des paniers, qui montent, qui descendent, qui circulent: &, ô miracle! il ne s'en casse pas un seul.

L'EAU-DE-VIE alors coule à grands flots dans les tavernes. Cette eau-de-vie est mêlangée d'eau; mais fortement aiguisée par du poivre-long. Les forts de la halle, & les paysans s'abreuvent de cette liqueur; les plus sobres boivent du vin. C'est un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes se passent dans les ténebres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du soleil, & qui l'a en horreur.

LES commis de la marée ne voient jamais pour ainsi dire, l'astre du jour, & ne se retirent que quand les réverberes palissent: mais si l'on ne se voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confusion de ces clameurs universelles, il faut bien posséder l'idiome du lieu, pour savoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes scenes se passent à la même heure, au quai de la vallée. Il s'agit là de liévres, de pigeons, au lieu de saumons & de harengs.

CE tumulte non interrompu, forme un contraste avec le sommeil, qui occupe le reste de la ville ; car à quatre heures du matin, il n'y a plus que le brigand, & le poëte qui veillent.

A six heures, les boulangers de Goneffe, nourriciers de Paris, apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville, car il ne leur est pas permis de les remporter.

BIENTOT les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les instrumens de leurs professions & vont aux atteliers.

LE café au lait (qui le croiroit ?) a pris faveur, parmis ces hommes robustes.

AU coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant sur leur dos des fontaines de fer blanc, en servent dans des pots de terre, pour *deux sols*. Le sucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonadiers déployant des statuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même tasse *cinq sols* dans leurs boutique de glaces. Mais ces ouvriers

vriers n'ont pas besoin de se mirer en prenant leur déjeûner.

Au reste l'usage du café au lait a prévalu, & est si répandu parmi le peuple, qu'il est devenu l'éternel déjeûné de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'œconomie, de ressources, de saveur dans cet aliment que dans tout autre. En conséquence ils en boivent une prodigieuse quantité ; ils disent que cela les soutient le plus souvent jusqu'au soir. Ainsi ils ne font plus que deux repas ; le grand déjeûné & la persillade du soir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins sortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remord ; & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit ; mais la débauche ou l'habitude est un tyran qui les saisira le lendemain, & qui les traînera à pas lents, vers le tombeau.

Les joueurs, plus pâles encore, sortent des tripots obscurs ou renommés ; les uns se frappant la tête & l'estomac, jettant au Ciel des regards désespérés ; les autres se promettant de revenir à la table qui les a favorisés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre cette malheureuſe paſſion, miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſtée dans tous les rangs; & que les gouvernemens autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries*; mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

Les *dix*, les *vingt*, & les *trente* du mois, on rencontre depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau : ils courent comme ſi une armée ennemie alloit ſurprendre la ville; ce qui prouve, qu'on n'a point ſu créer parmi nous, le ſigne politique & heureux, qui remplaceroit ces métaux, qui au lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

Malheur à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds! Heureux encore, celui qui l'a payée & qui reſte avec un écu de ſix livres!

A-peu-près tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catarrhales, occaſionées par la préſence ſubite d'une atmoſphere humide & froide, & des brouillards, qui ſuppriment la tranſpiration. Pluſieurs en meurent, mais le Pariſien qui rit de tout,

appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur trois jours après eſt *grippé* lui-même, & deſcend au tombeau.

Le paſſage des appartements chauds, & des ſalles de ſpectacles au grand air, rend cette ſuppreſſion de tranſpiration preſque inévitable. La méthode nouvelle de porter des grands manteaux eſt excellente : on ſe met de cette maniere, à l'abri de l'impreſſion du froid; un prompt exercice en feroit encore le plus ſûr préſervatif. Les femmes qui ſont obligées d'attendre quelque temps leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates, que je vois friſſonner le long des eſcaliers, & ſous les portiques, devroient penſer que leurs peliſſes ne ſont pas ſuffiſantes, pour les garantir de tout accident.

DES DIMANCHES ET FETES.

Il n'y a plus que les ouvriers, qui connoiſſent les fêtes & Dimanches. La Courtille, les Porcherons, la nouvelle France, ſe rempliſſent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent; mais le peuple s'égaye, ou plutôt s'étourdit ſur ſon

ſort ; & ordinairement, l'ouvrier *fait le lundi* ; c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit entrain.

Le Bourgeois qui a beſoin d'économie, ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Thuileries, au Luxembourg, à l'Arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de Province qui la porte.

Le peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des veſpres ; parce qu'il faut qu'il reſte de bout dans les égliſes, ou qu'il paye une chaiſe. Cela eſt très-mal vu ; on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis : les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolemnités où les cérémonies le rappellent. Quoi ! de l'argent encore pour entendre l'office divin !

Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence, au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement : il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort-dévotes au ſalut & à la bénédiction du ſoir ; & en général le dimanche eſt précieux pour

elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'égliſe.

Le magnifique jardin des Thuileries eſt abandonné aujourd'hui, pour les allées des Champs-éliſées. On admire les belles proportions & le deſſin des Thuileries; mais aux Champs-éliſées, tous les âges & tous les états ſont raſſemblés: le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrain plus vaſte & moins ſymmétrique; tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que dans les états catholiques, le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordres. On a ſupprimé enfin à Paris, *quatorze jours de fête par an*; autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant: *voilà cependant l'état où je ſerai dimanche!*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philoſophe, appartient, à ce qu'il me ſemble,

à la connoiſſance du peuple & même à celle du cœur humain; car il eſt très-applicable à la Logique des paſſions.

Au reſte les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'-meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcene : tout cela eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſemens.

Les bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui ou quand il a ſu plaire à Madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la provision, & un pâté de *Le Sage* : c'est le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes; la grande fille s'émancipera un peu & se tiendra moins droite; le garçon de boutique, qui aura acheté des bas de soie blancs, & des boucles toutes neuves (honoré du titre de *joli garçon*), fera des gentillesses & déployera tous les moyens de plaire; attendu qu'il aspire de loin à la main de Mademoiselle; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ses deux petits freres qui sont en pension, & qui ne participent pas encore aux jouissances de la maison de campagne, jusqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les distraire du soin de devenir un jour de grands hommes, lorsqu'ils sauront la langue latine : c'est ce que croit pieusement le pere, la mere & toute la maison.



CARNAVAL.

Le peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *Mardi-Gras* : il vend la veille ses chemises plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oye à la vallée : elle est couverte d'acheteurs ; & vû l'affluence, la volaille est hors de prix. Les cabarets se remplissent dès le matin. Les commissaires ne doivent pas sortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne sortira de la *guinguette*, que pour aller coucher en prison.

On voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années ; soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir, qui veut une liberté entiere, soit plutôt qu'il ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la misere regne, paye à ses frais, de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *garnements* se rendent à un magazin, où il y a dequoi habiller deux ou trois mille *chianlis*. Ils se répandent ensuite dans les quartiers & vont

par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là ils figurent une allégresse publique, fausse & mensongere.

PLUS les années sont désastreuses, plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée ; mais elle perce à travers les guenilles sales & usées, dont ce peuple est couvert ; car on a beau vouloir représenter les scenes riantes & animées de la folie ; on n'y parvient pas quand le cœur est mécontent. Sa marotte est sans énergie & sans graces, ses grelots sonnent mal dans ces froides orgies ; ils ne sont qu'une discordance plaintive à l'oreille qui sait entendre. Rien n'est plus attristant que de voir un peuple à qui ont commande de rire tel jour, & qui se prête bassement à cette avilissante ordonnance.

TANDIS que la Police soudoye ces masques, les prêtres exposent le *Saint-Sacrement* dans les églises, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autorise. Mais ce n'est là qu'une des moindres contradictions qui se trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos usages.

PENDANT le carnaval la vie des femmes de Paris n'est pas indolente ; elle est tout-à-coup

réveillée par la voix du plaiſir : voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres qui dans de certains momens, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal. C'eſt là quelles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coutent rien & les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués ; les femmes en deviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque les amants qui veulent s'épouſer, hâtent leur mariage, parce que l'archevêque de Paris pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere (comme dit l'eſpion Turc) que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leurs frénéſies. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théatre les plus licencieuſes, ſe donnent dans les derniers jours du carnaval ; mais une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un temps de ſainteté & de mortification ; de ſorte que ja-

mais le ſpectacle n'eſt moins honnête que lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'égliſe, qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la police a fait ouvrir les boucheries, pendant tout le carême, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

Cette vieille loi, plus bizarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'égliſe, où la volaille en général étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe qui dit ; *que les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour* : ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables ; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique ? Les évêques & abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.





PONTS.

LE Pont-au-change, le petit Pont & le Pont-St. Michel, ſont les trois plus anciens Ponts de Paris.

DEUX arches du Pont-Marie furent emportées par les groſſes eaux, la nuit du premier Mars 1658, avec les maiſons qui étoient deſſus ; événement qui couta la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faudra quelques déſaſtres ſemblables, pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les maſures qui ſurchargent les Ponts.

LA riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville par ces maiſons, que l'on a bâties ſur des arches. Il ſeroit bien temps de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

SUR les Ponts où il n'y a point de maiſons, le point de vue y eſt admirable ; ce qui devroit engager le miniſtere à prévenir des accidens, qui dans l'ordre des choſes, ſont à-peu-près inévitables.

CATINAT, qui avoit mené la philoſophie à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau, que le coup-d'œil du milieu du Pont-royal : que n'eût-il pas dit s'il avoit pu plonger ſa vue, juſqu'à l'autre extrémité de la ville?

C'ÉTOIT de là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763; cette enceinte immenſe, ſi prodigieuſement peuplée; ces quais chargés de têtes rangées en amphithéatre, & ces figures étrangeres mêlées aux phyſionomies pariſiennes : car une multitude de payſans étoient accourus de trente & quarante lieues, & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoient appellés du fond de leur province.

SI quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'écriture, c'étoit cette aſſemblée immobile & ondoyante, qui tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes, qui ſe balançoient dans un repos animé & majeſtueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

ON ſouhaite un nouveau Pont, pour la com-

munication du Fauxbourg St. Honoré, du Roule & de Chaillot, au Fauxbourg St. Germain, au Palais Bourbon & aux Invalides. L'accroissement de la ville le rend indispensable.

CONSTRUIT en face de la grande allée des Invalides, il serviroit à joindre les Boulevards du Nord & du Midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on seroit maître du terrein des deux rives opposées.

VINGT-SIX quais revêtus de pierres de taille avec des gardes-fou, à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

AU moyen de quelques alignemens, on pourroit avoir, depuis la porte St. Jacques jusqu'à celle de St. Martin, une rue qui traverseroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toises. On pourroit aligner une autre rue, depuis la porte St. Antoine jusqu'à la porte St. Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angles droits.

ON a plusieurs égoûts voûtés & couverts. Il seroit à desirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il

n'y a point d'égoût dans la Cité & ailleurs ; & les immondices vont à la riviere.

L'EAU qui lavoit l'égoût de Bièvre, s'eſt perdue dans une de ces concavités effrayantes, occaſionées par les carrieres, & ſur leſquelles des maiſons ſont bâties ; ſans que les habitans endormis dans une heureuſe ſécurité, ſoupçonnent qu'elles portent ſur des abîmes.

LE ſol de la ville eſt rempli de coquillages foſſiles ; on y *reconnoît des peignes*, *des vis*, *des buccins*, *des tellines*. Les carrieres d'alentour offrent auſſi des coquillages entre deux couches, dont l'une eſt marneuſe, l'autre pierreuſe.

LA circonférence de Paris eſt de dix mille toiſes. On a tenté pluſieurs fois de borner ſon enceinte ; les édifices ont franchi les limites ; les marais ont diſparu, & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.



CONSOMMATION.

TOus les Almanachs vous disent, qu'il se consomme par an quinze cent mille muids de bled; quatre cent cinquante mille muids de vin, non compris la bierre, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs, quatre cent quatre-vingt mille moutons, trente mille veaux, cent quarante mille porcs; cinq cent mille voies de bois, dix millions deux cents bottes de foin & de paille; cinq millions quatre mille livres de suif; quarante-deux mille muids de charbon, &c.

CES sortes d'états ont des différences assez considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui ayent une certaine justesse, parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations, ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

ON peut dire, que le Parisien en général, est sobre forcément; se nourrit très-mal par pauvreté, & économise toujours sur sa table pour donner au tailleur, ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches d'un autre côté, gaspillent ce qui nourriroit deux cent mille pauvres.

PARIS

PARIS aſpire toutes les denrées, & met tout le Royaume à contribution. L'on ne s'y reſſent pas des calamités, qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du beſoin ſeroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approviſionnemens au zele infatigable des Magiſtrats ; il mérite des louanges.

MAIS conſidérons en même temps, que placé au milieu de l'Isle de France, entre la Normandie, la Picardie & la Flandres, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie); les greniers de la Beauce, preſque à ſes portes ; une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter ; Paris d'après ces avantages, que la Nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus heureuſe, & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ſes murailles.

LE commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques objets de goût & de luxe ; mais ces conſommations ſont conſidérables.

Il tire de toutes les manufactures du Royaume; mais il a peu de fabriques, à cause de la cherté de la main d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainsi que les bijoutiers en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours sur la richesse de la matiere.

Tout ce qui entre à Paris n'est donc pas pour y rester? Les matieres y viennent pour y être façonnées; puis elles en sortent embellies de ce goût exquis, qui donne à toutes une forme nouvelle.

Le bureau des Rouliers est d'une grande commodité, pour faire parvenir dans les pays lointains, les marchandises & effets qu'on leur confie; les commissionnaires en sont fideles & exacts.

Mr. l'Abbé d'Expilly, qui a porté si haut la population générale du Royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *six cent mille ames*. Il se fonde tantôt sur le nombre *trente*, choisi pour multiplier les naissances, tantôt sur l'état des maisons & des familles imposées à la capitation.

Mais tous les calculs ainsi que les raisonne-

mens moraux, se trouvent le plus souvent en défaut, quand on parle de la capitale. Lorsque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul, cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y sont domiciliés sans y avoir reçu le baptême, ce qui (sans compter les Juifs) doit augmenter la population d'un tiers.

Paris consomme plus de deux millions de septiers de bled par an. Voilà ce qui est sûr, & ce que ne disent point les Almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cent quarante-deux paroisses, & quarante-sept mille six cent quatre-vingt-cinq feux. Les limites de la ville se sont étendues. Le gros Caillou est devenu un fauxbourg considérable; tous les Marais ont été ornés de maisons. M. de Vauban en 1694, détermine la population à *sept cent vingt mille personnes*. Nous estimions donc que Paris renferme aujourd'hui près d'un *million d'ames*; & la banlieue plus *de deux cent mille*. Les calculs de Mr. de Buffon, & ceux de Mr. d'Expilly paroissent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans, la population est par-tout plus considérable.

Au milieu de ce *salmis* de l'espece humaine,

on peut bien compter deux cent mille chiens, & presque autant de chats, sans les oiseaux, les singes, les perroquets, &c.; tout cela vit de pain ou de biscuit.

POINT de misérable qui n'ait dans son grenier, un chien pour lui tenir compagnie: on en interrogeoit un qui partageoit son pain avec ce fidele camarade; on lui représentoit qu'il lui coutoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit se séparer de lui: *me séparer de lui*, reprit-il: *& qui m'aimera?*

OR, en supposant le systême des Economistes admirable, il viendroit toujours se briser contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

LA ville est ouverte, & presque dans l'impossibilité d'avoir une enceinte de muraille. Elle offre une surface trop immense. Il faudroit un genre de fortifications particulier; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y songe pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres où des Contrôleurs & un Receveur, vous font payer une roquille de vin, & un pigeon s'il n'est pas cuit. Comme un jour nous paroîtrons barbares & petits, à l'œil de la

ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux Adminiſtrateurs des nations, la double erreur de leurs raiſonnemens, & même de leurs calculs !

BALCON.

C'EST un ſpectacle curieux, que de voir tout à ſon aiſe du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer; l'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue, des pieds à la tête; l'autre, qui pirouette en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

DEVANT une voiture dorée, doublée de velours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces tranſparentes offrent une Ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui, pour glaces a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux

chevaux, dont l'un eſt borgne & l'autre boiteux. Il arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage eſt obligé de modérer ſon pas, juſqu'au carrefour voiſin; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, & en faiſant jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds chariots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effrayent le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

Un Procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſols, arrête le Garde des ſceaux; un Recruteur un Maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un Archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la robe, l'égliſe & les Ducheſſes; les portefaix du coin, qui leur répondent du même ſtyle: quel mêlange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere!

Entendez-vous la petite voix aigre de la Marquiſe impatientée, qui ſe mêle aux juremens effroyables d'un charetier, apoſtrophant l'enfer & le paradis? Tout dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *ca-*

briolets & de *carrosses de remises*, paroît bizarre, singulier, risible.

VOYEZ dans l'équipage à glaces, la laide femme de qualité avec son rouge, ses diamans, sa pâte luisante sur le visage; tandis que la roturiere, tout à côté, sous une simple robe, est brillante de fraîcheur & d'embonpoint.

VOYEZ le Prélat enfoncé dans ses coussins, ne pensant à rien, étalant sa croix pectorale; tandis que le vieux magistrat, dans une antique berline, lit quelque requête. Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à se démettre la luette: *eh bien maraut, cela finira-t-il?* Ses menaces se perdent dans les airs. Il voudroit jurer; mais son accent grèle, ne frappe point le dur timpan de l'oreille des charetiers. Il n'a fait que déranger ses boucles, en se remuant. Le Médecin le regarde en pitié; & le gros Financier, au col apoplectique, est indifférent à tout ce qui se passe, ainsi qu'à l'heure qui coule.

L'EMBARRAS s'accroît, enchaîne six cens voitures; & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris son cours.

QUEL étoit donc l'empressement de ce *mirliflore* sans voix. Avoit-il un rendez-vous? Non : c'est qu'il vouloit se montrer successivement aux trois spectacles ; à l'opéra, à la comédie françoise & aux Italiens.



FAUX CHEVEUX.

VOUS voyez la tête de cette belle femme, si remarquable par l'édifice de sa coëffure & ses longs cheveux flottans ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance..... Eh bien, ils ne lui appartiennent pas. Ils sont empruntés à des têtes de morts ; & ce qui la décore à vos yeux, est la dépouille de sujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuses, & dont les noms seuls offenseroient sa délicatesse, si on osoit les prononcer en sa présence.

CEPENDANT elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expose à hériter des principes nuisibles, qu'ils peuvent receler encore. En effet, on se servoit de coliers & de brasselets *de cheveux tressés* ; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer à cause des dartres qu'ils produisoient.

Mais les femmes aiment mieux ſupporter des démangaiſons incommodes, que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangaiſons, en faiſant uſage du *gratoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête; les yeux deviennent rouges & animés: qu'importe! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

Indépendamment des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *couſſin* énorme, gonflé de crins; une forêt d'épingles longues de ſept à huit pouces, & dont les pointes aigues repoſent ſur la peau. Une quantité de poudre & de pommade, qui admettent dans leur compoſition des aromates, & qui contractant bientôt de l'acreté, irritent les nerfs. La tranſpiration inſenſible de la tête eſt arrêtée; & elle ne ſauroit l'être dans cette partie du corps, ſans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber ſur cette belle tête; elle riſqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier, dont elle eſt hériſſée.

Pendant le ſommeil, on comprime encore, & la fauſſe chevelure, & les épingles, & ces ſubſtances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainſi empaquetée ac-

quiert un triple volume, & s'enflamme ſur l'oreiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiſſent de cette complaiſance outrée pour une coëffure bizarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos, & le couſſinet, baſe eſſentielle de l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire) par la craſſe infecte, qui ſéjourne ſous ce brillant diadème.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le temps d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce que les heures du plaiſir ſont précieuſe; & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange; on abrege ſes jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles; tandis que la villageoiſe, la payſanne, qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromate, & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, con-

ſerve ſes cheveux juſque dans la vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arrieres petits enfans, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près, comme de loin.

FOURNISSEURS.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fourniſſeurs*, qui avancent pendant des années entieres le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à Mr. le Marquis, à Mr. le Comte, à Mr. le Duc. C'eſt le privilege de la nobleſſe. On ne prêteroit pas de même au Bourgeois. On le preſſeroit; mais on attend lorſqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maiſon noble doit au boucher ſix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domeſtiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute mai-

ſon roturiere ſolde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-deſſus d'une porte-cochere, le Tapiſſier meuble l'hôtel ſur une ſucceſſion éventuelle ; & on compte les maiſons qui ſont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en arriere.

Quand les fourniſſeurs impatiens d'attendre, ſollicitent enfin leur payement, l'Intendant vient au lever de Mr. le Duc, & lui dit : Monſeigneur, votre Maître-d'Hôtel ſe plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un ſol ; votre cocher dit, que vous n'avez qu'une ſeule voiture en état de ſervir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, ſi vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs ; le marchand de vin refuſe de remplir votre cave ; le tailleur de vous donner des habits. . . . . *Les impertinens !* s'écrie le Maître, *qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.*

Il trouve d'autres fourniſſeurs, quoique les premiers n'ayent pas été payés. Le ſoir il riſque cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paye le lendemain. Un

créancier de carte l'emporte toujours ſur un créancier de pain ou de viande.

PLATRES NEUFS.

Les plâtres que l'on employe dans la conſtruction des maiſons font beaucoup de mal, parce qu'ils ſéchent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs eſt funeſte & cauſe des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. Delà des paraliſies & autres maladies, dont l'origine eſt attribuée à d'autres cauſes.

On abandonne ces maiſons neuves & humides aux filles publiques : on appele cela *eſſuyer les plâtres*. Mais au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

Ecoutons un phyſicien que je vais tranſcrire.

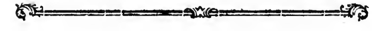
„ Le plâtre & la chaux, pendant leur cal-
„ cination, ſe chargent d'une grande quantité

„ de phlogiſtique, qui tend ſans ceſſe à ſe
„ diſſiper. Ce phlogiſtique, ayant plus d'affinité
„ avec les acides qu'avec les deux matieres
„ terreuſes aux quelles il eſt uni, les aban-
„ donne avec facilité pour s'unir à l'acide de
„ l'air. De cette union, il réſulte un ſouffre
„ très-volatil; ſouffre qui s'unit à ſon tour à
„ la terre alkaline de la chaux & du plâtre, &
„ forme une combinaiſon connue en chymie
„ ſous le nom *d'hepar ſulphuris*, ou foye de
„ ſouffre. La préſence de ce foye de ſouffre
„ eſt ſenſible, lorſqu'on fait éteindre la chaux
„ dans un lieu fermé.

„ SUIVANT l'obſervation de tous les chimiſ-
„ tes, le foye de ſouffre diſſout, non ſeule-
„ ment la majeure partie des métaux, mais
„ encore les ſubſtances animales & végétales:
„ il corrode, il détruit ſur-tout les matieres
„ animales; & l'on doit concevoir aiſément
„ les déſordres affreux qu'il peut cauſer, &
„ qu'il cauſe en effet dans nos viſceres, quand
„ nous le reſpirons ".

MR. le Comte de Milly de l'académie des ſciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere *d'aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux gran-

des villes & ſur-tout à la capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *journal de Monſieur*, *année* 1779. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.



RARETÉS.

LA recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

CHAQUE curieux dans chaque genre, trouvera un fond inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes, peuvent faire ſéparément l'occupation d'une vie entiere.

TEL ſavant qui a demeuré à Paris pluſieurs années, eſt parti, oubliant quelque choſe de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait ſouvent au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles

découvertes, auxquelles on ne se seroit pas attendu.

C'est la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépots inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des scellés, l'inventaire étonne & confond les spectateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loisir d'assembler tant d'objets. Mais le temps, l'argent, la patience ont composé ces grandes collections.

La vente du mobilier de la Marquise de Pompadour a duré un an; & les richesses des quatre parties du monde sembloient rassemblées dans les objets de luxe, de fantaisie & de magnificence, qu'offroit ce rare cabinet. On le visitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

Un Chinois, un Turc, un Arabe, un Guèbre peuvent voyager dans notre ville; ils trouveront à qui parler. Moïse, Zoroastre, Abraham, Mahomet, Confutsée n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interprètes. Pour Homere, Euripide, Demosthene, il est si ordinaire de les entendre, que ce n'est plus une distinction.

Des talens particuliers ne sont pas moins communs

communs. Un invalide n'a point de bras, Mr. Laurent lui en fait un, dont il se sert. A un autre il manque une jambe; Mr. Perrier lui fait une jambe sur laquelle il monte & descend les escaliers.

D'AUTRES talens qui ont un caractere unique, sont ignorés. Qui sait, par exemple, qu'une Demoiselle (Mademoiselle Biheron) imite des squelettes si parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muscles, les nerfs sont rendus avec une vérité frapante. La matiere qu'elle employe est un secret qu'elle se réserve. Vous diriez de la cire; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu sans qu'elles soient endommagées: vous pouvez les laissez tomber de la hauteur du plancher sans qu'elles se brisent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'ostéologie en grec & en latin. Des éleves font sous elle un cours anatomique, & le font sans que les sens soient frappés de ce dégoût qu'on ne surmonte pas toujours, lorsqu'il faut voir & manier des ossemens, qui semblent devoir tressaillir sous la main qui les touche.

ON peut amasser beaucoup de connoissances, sans autres frais que la société des savans, presque tous communicatifs; & le Baron de

Holberg a eu raifon de dire ; *qu'à Paris il n'y a rien qui foit à meilleur marché, que la raifon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez plufieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils femblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiffances dont ils font privés. Mais plufieurs hommes diftingués par leur naiffance & leur favoir, ne rougiffent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils fe plaifent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

LES TROIS ROIS.

Paris a été vifité derniérement par les Souverains du nord; par le Roi de Dannemarck, à qui on donna des fêtes fplendides& coûteufes; par le Roi de Suede, qui n'étoit que Prince à fon arrivée, & qui s'en retourna Monarque; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la Capitale, même dans un affez grand détail.

JE les ai considérés tous trois fort attentivement & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'AUROIS bien desiré (avec trois cent mille autres) y voir le Roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito*, après la paix de 1763. Une Dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Thuileries une figure si ressemblante à celle du Héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

ON prétend que Fréderic a visité ce *café*, *dit l'antre de Procope*, jadis, champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'EMPEREUR a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de Lettres en particulier; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'Académie Françoise, & a fait cette interrogation au Secretaire : *pourquoi Diderot & l'Abbé Raynal ne sont-ils pas*

de l'Académie? Ils ne se sont pas présentés, repartit le Secretaire : réponse sage & adroite.

J'AI vu Maurice, Fontenelle, Montesquieu, l'Abbé Prévot, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'Abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servan, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Retif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanson, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà je crois une assez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Fréderic, ce grand Roi : je n'ai point point vu Catherine, moi qui aime tant à contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choses; parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur visage, quelque marque de ce talent sublime, qui les distingue.

QUAND j'appris la mort du célebre Capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

QUE ne donnerois-je pas au magicien, (s'il

exiſtoit), qui évoqueroit tout à coup devant moi, les ombres auguſtes de Charlemagne, de Guſtave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guiſe, de Sixte-Quint, d'Eliſabeth, de Bacon, de Shakeſpear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c!

Que j'aime à me ſentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaiſir de les admirer! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme!



DE L'INFLUENCE DE LA CAPITALE

SUR LES PROVINCES.

Elle eſt trop conſidérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puiſſe en détailler les effets. Je ne veux la conſidérer ici, que par l'attrait qui ſéduit tant de jeunes têtes, & qui leur repréſente Paris comme l'aſyle de la liberté, des plaiſirs & des jouiſſances les plus exquiſes.

Que ces jeunes gens ſont détrompés, quand

ils ſont ſur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces, n'étoient ni ouvertes ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ſes enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieilleſſe de leurs parens : aujourd'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir le dépenſer loin de l'œil de ſa famille ; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la Nature. Elle ſe déplait dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la capitale, & la ſplendeur de la Cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra, elle eſt ſur les remparts. Elle ſe promene dans un char ſuperbe : on l'adore ; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choiſiſſent à leur gré dans la foule de leurs eſclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe, à celle qu'elle mene dans l'économie

d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuſes illuſions. Elle eſt avide des nouvelles de cette ville. Elle eſt la premiere à dire avec exclamation: *il vient de Paris ! il arrive de la Cour* ! Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni eſprit, ni opulence.

Les adoleſcens écoutant ces récits, ſe figurent avec des traits exagérés, ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale, qui précipite toute la jeuneſſe de province vers l'abîme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de ſa fortune, & qui apprend à être ſage pour le reſte de ſes jours! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue & au génie, de viſiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, ſe croyent en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient

formées*? Ils continuent à *crier miracle !* ſans que leur cœur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.



QUE DEVIENDRA PARIS?

THEBES, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſqu'éternelle, ont laiſſé équivoques les traces mêmes du lieu qu'elles ont occupé.

D'AUTRES Cités, jadis florifſantes & peuplées, n'offrent plus aujoud'hui dans un effrayant déſert, que quelques colonnes éparſes, quelques monumens briſés, triſtes reſtes de leur magnificence paſſée. Hélas! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

CETTE riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenſes, ſe débordera, &

formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux vénimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées, & à moitié ensevelies.

Est-ce la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique, qui anéantira cette superbe ville ? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction ?

Elle est inévitable sous la main lente & terrible des siecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux, sur la poussiere éteinte des peuples anciens.

Echappez mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures, ce que Paris a été ; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen*, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulsions de la mort. Quand l'épouvantable opulence qui se concentre de plus en plus, dans un plus petit nombre de mains, aura donné

à l'inégalité des fortunes, une disproportion plus effrayante encore; alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir; ils s'affaissera sur lui-même & périra.

IL périra! Dieu! ah! quand le sol couvrira insensiblement ses débris, que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du Royaume & de la capitale; l'instrument du cultivateur en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

MAIS de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville, ensevelie & décédée? Son squelette gigantesque épouvantera les regards; les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inscriptions, s'agiteront sur ce que nous avons été, & si mon livre échappe à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées; tant leurs mœurs & leurs idées seront

différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Afie ! & qui n'étes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous font même inconnus ! fameux Atlantes ; & vous peuples qui avez refpiré fur ce globe, dont la fuperficie eft inceffament déplacée ; dites quels étoient vos arts ? Faut-il que tout périffe ? & les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortalifer par la précieufe découverte de l'imprimerie) périront-ils, à la fin ; puifque le feu, le defpotifme, les fecouffes du globe & la barbarie détruifent jufqu'aux feuilles légeres, où font empreintes les penfées utiles du génie ?

NOTRE vue plonge dans le monde hiftorique à quatre mille ans ; pas davantage : encore n'appercevons-nous de ce monde, que des fommités qu'environnent des nuages & ou la vue fe perd. Tous ces faits éloignés, quoique féparés par de grandes diftances, fe touchent comme très-voifins ; & dans cet intervalle de fiecles nous paffons les événemens. Il en fera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importans pour ne laiffer que le fouvenir ou le nom des fiecles. O temps ! les individus, les villes, les royaumes tout finit par *hic jacet.*

PARIS détruit ! Xerxès après avoir attenti-

vement confidéré la prodigieufe armée qu'il commandoit, verfa des larmes en fongeant qu'avant peu, tant de miliers d'hommes difparoîtroient de deffus la terre. Et ne puis-je pas auffi, affecté du même fentiment, pleurer d'avance fur cette fuperbe ville.

PARIS détruit! oh! je dirai comme dans Memnon: *ce fera bien dommage.*



SUPPOSITION.

CEPENDANT, je vais faire une fuppofition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante; mais j'ai mes raifons pour ne pas la paffer fous filence. Si tous les ordres de l'état affemblés, ayant reconnu après un mûr examen, que la capitale épuife le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elles les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artifans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; fi tous les ordres de l'état, dis-je, tout

vû & confidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance.... quel feroit le réfultat de ce grand facrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un fervice rendu aux Provinces & au Royaume? Je vous laiffe à examiner & à décider cet intéreffant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embrafeje comprends Verfailles, qui n'eft qu'un appendice de la monftrueufe ville; car Verfailles n'exifte que par Paris, comme Paris femble n'exifter que pour Verfailles.

Allons, évertuez-vous mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde: avec de bons yeux, tels que les vôtres, on voit des chofes que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parifiens, confentirez-vous à être brulés, j'entends feulement vos maifons & vos édifices? Mais ne fachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bucher, fur cette fimple fuppofition...... Allons, appellez tous les fceaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre

ce furieux incendie: il n'y a plus que de la fumée. Bon! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé : *& vogue la galere.*

Fin du second Volume.

TABLE.

Fin de la Table du second Volume.

ERRATA,

du premier Volume.

Page 18, ligne 7, humilés, *lisez* humiliés.
22, lig. 21, à coup de rame, *lis.* à un coup de rame.
50, lig. 5, toutes une compagnie, *lisez* toute une compagnie.
51, ligne 21, piegne, *lis.* peigne.
72, ligne 6, légal, *lisez* l'égal.
80, ligne 1, ce embarquement, *lis.* cet embarquement.
98, lig. 8, quelquesois, *lisez* quelquefois.
ibid, 20, toute sa satire, *lis.* toute satire.
115, lig. 3, véénemens, *lis.* événemens.
119, lig. 7, excoute, *lis.* en coûte.
135, lig. 20, soixante cent millions, *lisez* cent soixante millions.
157, lig. 13, scapel, *lis.* scalpel.
159, lig 6, aujoud'hui parfaitement, *lis.* aujourd'hui parfaitement connu.
163, lig. 4, des Théologiens, *lisez* les Théologiens.
190, lig. 16, mais, *lis.* jamais.
237, pag. 19, je m'honore ici, *lis.* je m'honore de.
359, lig. 8, es lpalais, *lis.* les palais.
361, lig. 18, anéatir, *lisez* anéantir.
365, lig. 14 par ce travail, *lis.* par le travail.
373, lig. 2, quelles rimes *lis.* quelles rixes.

ERRATA

du Tome second.

Page 11, ligne 5 frémissent *lisez* frémissant.
12, ligne 3 pas *lisez* par.
18, ligne 11 fuiles *lisez* futiles.
18, ligne 5 ressort *lisez* essort.
58, ligne 16 un hache *lisez* une hache.
59, ligne 4 muladies *lisez* maladies.
115, ligne 19 eût très utile *lisez* eût été très-utile.
125, ligne 11 viendroi *lisez* viendroit.
147, ligne 12 Bussi, Leclerc-Procureur *lis.* Bussi-le-Clerc, Procureur.
ibid ligne, 18 Bussi, le Clerc, *lisez* Bussi-le-Clerc.
155, ligne 17 parciculiers *lis.* particuliers.
170, lig. 9 les militaire *lis.* les militaires.
273, ligne 7 fost *lisez* fort.
275, ligne 10 l'effroterie *lis.* l'effronterie.
286, ligne 16 Ou'importe *lis.* Qu'importe.
295, ligne 15 mouvemen voyent *lisez* mouvement qu'elles voyent.

